PHILIBERT AUDEBRAND

Romanciers et Viveurs

DU XIXe SIÈCLE

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PQ
655
.A9
1904
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/romanciersetvive00aude

ROMANCIERS ET VIVEURS

DU

XIXe SIÈCLE

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

(format in-18)

ALEXANDRE DUMAS A LA MAISON D'OR	1 vol.
LA CLÉ D'ARGENT	1 —
LES DIVORCES DE PARIS	1 —
LA LETTRE DÉCHIRÉE	1 —
LES MÉMOIRES D'UN PASSANT.	1 —
NAPOLÉON A-T IL ÉTÉ UN HOMME HEUREUX . .	2 —
PETITES COMÉDIES DU BOUDOIR	1 —
PETITS MÉMOIRES DU XIXe SIÈCLE	1 —
SOLDATS, POÈTES ET TRIBUNS	1 —
YEUX NOIRS ET YEUX BLEUS	1 —
CEUX QUI FONT LA FÊTE	1 —
LAURIERS ET CYPRÈS	1 —

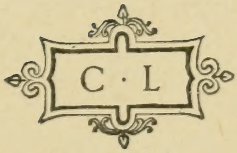
TOURS, IMP. PAUL BOUSREZ

PHILIBERT AUDEBRAND

ROMANCIERS ET VIVEURS

DU

XIXe SIÈCLE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

CENT ANS DE ROMANS

DE 1800 A 1900

Dans la préface de son livre si fantasque et si amusant sur la vie nomade des comédiens, Paul Scarron, le cul-de-jatte, assure que les France est, par excellence, la terre où fleurit le Roman. C'était fort bien dit pour son temps. A cette époque, pour contrecarrer les querelles religieuses, toujours si sombres, on avait besoin d'excursions dans l'idéal. Ceux qui savaient lire se récréaient en lisant la Bibliothèque bleue. On revenait aux légendes semées le long du pays par les trouvères Nos grand'mères raffolaient des contes. Voyez ceux de la reine de Navarre. Les maitres du genre allaient venir ; Cyrano de Bergerac, la Calprenède, Honoré d'Urfé, les Scudéry ; Mlle de Lafayette était déjà dans la coulisse. Bref, cet art d'amuser les oisifs s'avançait pour donner les plus belles promesses. Encore un peu de temps, et l'on verrait paraitre

Candide, *Gil Blas* et *Marianne*. Ce qui revient à dire que Voltaire, Lesage et Marivaux composeraient des œuvres qui permettraient à ce genre de prendre rang parmi les formes les plus élevées de la pensée. Presque à la même heure J.-J. Rousseau nous apporte la *Nouvelle Héloïse* et, pour le coup, le Roman règne en maître, chez nous d'abord, puis dans toute l'Europe. Un moment, sans doute, il se manifeste un mouvement parallèle chez nos voisins d'outre-mer. Quelques Anglais avaient soulevé l'attention par un certain nombre d'œuvres de la même gamme. C'était Fielding, qui faisait *Tom Jones* ; c'étaient Richardson écrivant *Clarisse Harlowe* et Daniel de Foë l'inimitable *Robinson Crusoë*. Il y avait une somme d'originalité dans ces conceptions, mais ce n'était qu'une récolte passagère et une fois donnée. Quant à l'abondance, il ne fallait la demander qu'au terroir français. Bientôt, en effet, on vit arriver à la file : Diderot avec la *Religieuse* et *Jacques le Fataliste* ; Marmontel, avec *Bélisaire* ; Florian avec *Estelle* et *Nemorin* ; Crébillon fils avec le *Sopha* ; Choderlos de Laclos avec les *Liaisons dangereuses* ; Louvet de Couvray avec les *Aventures du Chevalier de Faublas*.

Nous n'avons pas à juger, nous ne faisons qu'énumérer.

Un humoriste d'alors a dit que ces livres si dissemblables, idylle et libertinage mêlés, annon-

cent clairement la chute d'une société trébuchante, oisive, polie et licencieuse. Comme pour lui donner raison, 89 éclata avec un bruit de tonnerre.

Dès la prise de la Bastille, on coupa court au roman. Il n'y eut donc plus à s'arrêter aux propos de boudoir, aux bouquets des bergères, ni aux échelles de soie pour enlèvement. Le drame courait les rues. Il venait se dénouer en scènes sanglantes sur la place de la Révolution, à moins qu'il ne courût à la frontière, le fusil au dos et le sabre à la main. En un pareil temps, un conte d'amour eût été une sacrilège dissonance. Cet état de choses dura à peu près dix ans. Le fait est qu'on ne vit reparaître le Roman qu'après le Dix-Huit Brumaire et le lendemain de Marengo.

Cet autre Lazare, sortant de son tombeau, ne se sentait pas très solide sur ses jambes. Autour de lui, tout avait changé, les mœurs, le costume, la forme du langage, les idées et la géographie elle-même. A ce spectacle il secouait son linceul, tâtonnant, ne sachant trop comment ressaisir le public. Cependant il s'enhardit et finit par se mettre au courant du monde nouveau. Ça ne lui faisait rien, du reste, que le continent européen fût en feu, sur terre et sur mer, puisque, grâce à la main de fer d'un petit artilleur corse, l'intérieur était en paix. Les fêtes mondaines recommençaient. Belle occasion pour les amuseurs de

rester en scène. « Salut au ressuscité ! » s'écriaient les femmes et les têtes frivoles.

A dater de cette heure-là, le Roman reprit à Paris droit de cité et, d'empiètement en empiètement, il devait arriver, un jour, très prochainement, à primer la prose parlée, la prose écrite, les grands vers, le théâtre, la chaire sacrée, la chaire des écoles et à lutter de popularité avec la tribune elle-même. « Il détrônera jusqu'à la chanson ! » devait s'écrier, un jour, l'auteur du *Roi d'Ivetôt*.

En jetant un coup d'œil d'ensemble sur ce que le dix neuvième a produit rien qu'en France, en fait de romans, l'homme le plus résolu recule avec un sentiment d'effroi. Certes, il faut beaucoup de présomption, il faut aussi une forte dose de courage pour se hasarder à dresser l'inventaire seulement de tant de conceptions soi disant littéraires. Romans d'amour, romans de cape et d'épée, romans judiciaires dans lesquels s'emmêlent le viol, le faux, le meurtre, la suppression d'enfant, le duel, la trahison, le mystère, le suicide, l'héroïsme, l'adultère, ah ! l'adultère surtout, la folie, l'inceste, romans de toutes les couleurs et de toutes les dimensions, quelle place vous occupez dans ces cent années ! A plusieurs reprises, cherchant à faire cette énumération, j'ai hésité, terrifié que j'étais par l'énormité de la tâche. Pourtant, à la longue, la patience m'étant venue, je me suis enhardi et je livre à

tous les yeux mon travail évidemment incomplet, parce qu'il roule sur quelque chose comme l'infini, mais qui aura peut-être quelque utilité en ce qu'il fera voir en quoi auront consisté les jeux d'esprit de tout un siècle.

En 1800, ce fut un survivant de l'ancien régime, un Bourguignon, qui prit sur lui de remettre la forme romanesque en honneur. Rétif de la Bretonne avait pu traverser les tourmentes de la Révolution en gardant sa tête sur ses épaules, mais aussi en ayant les yeux grands ouverts, de façon à ne rien perdre de ce qui restait dans les Salons et de ce qui se passait dans la rue. Etant tout à la fois ouvrier typographe et auteur, il composait ses œuvres, devant une *casse d'imprimeur*, sans avoir à les écrire. Disons aussi que, pour n'être jamais à court de sujets, le soir venu, ne craignant pas d'être pris pour un chiffonnier, il allumait une lanterne et parcourait Paris de long en large, en observateur toujours en éveil. Cent fois la patrouille l'a surpris prenant des notes, tantôt sur une borne, tantôt sur son genou. En raison de ses allures diogéniques, nos pères l'avaient surnommé le *Jean-Jacques du ruisseau*. Ce noctambule n'a pas laissé moins de 80 volumes, dont plusieurs ont encore assez de jeunesse pour former le regain d'une lecture intéressante. Citons les *Contemporaines*, *Le pied de Fanchette* et les *Confessions de M. Nicholas*.

Rétif se rencontrait parfois avec Ducray-Duminil. Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Chez nous, comme on ne manque jamais de se moquer des idoles d'hier, on fait encore aujourd'hui des gorges chaudes sur ce grand prêtre du roman naïf. Très peu de conteurs auront eu autant de vogue, surtout parmi les lecteurs du premier âge. Particularité très peu connue, le bonhomme avait commencé par être journaliste. Il a écrit, en effet, dans le plus ancien et le plus persistant des journaux, c'est-à-dire dans les *Petites Affiches*. De 1795 à 1807, il y a fait, chaque semaine le compte rendu des théâtres, ce qui, à cette époque, était une affaire d'importance. Oui, mais la critique, même de très petite envolée, n'était pas son fort et il a eu, un matin, l'heureuse pensée de ne se consacrer tout entier qu'à la culture du roman.

Ce qu'il faut noter, avant tout, c'est qu'il a créé un genre dans lequel il était passé maître à plusieurs titres. Avant lui, ni en France ni ailleurs nul n'avait encore fait de récits, étant tout à la fois pleins de mélodrame, de tendresse mouillée et d'incidents mystérieux. Nul n'avait donc eu autant de prise sur les âmes sensibles des vieilles filles et sur le cœur des enfants. En envisageant sous ce point de vue son œuvre, dont les esprits graves ont toujours ri à gorge déployée, on trouve que cette poétique puérile n'est pas dépourvue d'intérêt. Les imaginations

de douze à dix-sept ans ont besoin d'être amusées. Quoi de plus approprié à cette urgence que *Lolotte et Fanfan*, *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, *Victor ou l'Enfant de la forêt*, et *Jacques et Georgette* ou *les Petits Montagnards Auvergnats ?* Il en est deux ou trois autres que j'oublie, mais il en est, très certainement, un qu'il ne me serait pas permis de garder sous silence : je veux dire *Cœlina ou l'enfant du mystère*, le chef-d'œuvre du genre.

Rivarol disait : « Il faut avoir l'héroïsme de la quinzième année pour goûter *Télémaque* ». Pour lire *Cœlina*, il fallait avoir de douze à quinze ans et être jeune fille, élevée dans l'aisance bourgeoise autant que possible. Dès lors, c'était une série de délices. Quelques potaches réfractaires au grec et au latin s'y sont aussi laissés prendre, et j'avoue avoir été de ce nombre. Après tout, la fable n'est pas qu'étrange et cent fois bizarre ; elle est aussi fort attachante et s'empare rudement de ceux qui l'ont commencée. Pour une succession à capter, deux scélérats, les Trugelin père et fils, machinent une horrible gabegie. Une jeune femme du nom d'Isoline a été mal mariée. Pour qu'elle ait un enfant, ils jettent dans son lit un vagabond qui est muet de naissance, défaut qui l'empêchera de révéler la supercherie. Ce n'est pas assez. Ils renferment la jeune mère au fond d'un souterrain, adhérent à un vieux château. Ah ! ce souterrain, quel effet

il produisait sur les jeunes esprits ! Savez-vous comment s'y prenait, pour vivre, l'infortunée prisonnière ? Ça, je vous le donne en mille. D'ordinaire les aigles posent leurs nids sur le sommet des monts. Ducray-Duminil a changé cette loi de l'histoire naturelle. Il a donc établi l'aire d'une aigle à trente pieds sous sol, dans cette excavation où gémit la malheureuse. Eh bien ! cet oiseau philanthropique est pour la captive cent fois mieux que ce qu'a été pour Pellisson une araignée fameuse. Non seulement il vient, tous les jours, visiter Isoline et lui tenir compagnie, mais encore il lui pond, tous les jours aussi un œuf, et c'est cet œuf qui sert de nourriture à la mère de Cœlina — D'accord, mais l'aigle, de quoi vit-elle ? L'auteur ne perd pas son temps à nous le dire. — N'importe, cherchez bien, lisez, compulsez, interrogez la tradition de tous les peuples, remuez la poussière de mille bibliothèques, et je vous défie de trouver rien de comparable comme expédient romanesque à cet œuf d'aigle, pondu quotidiennement dans un souterrain. Le livre, au surplus, fourmille d'épisodes de même nature, et c'est probablement ce qui explique le prodigieux succès qu'il a obtenu. Pendant le Consulat, le premier Empire et les deux Restaurations, les générations survenantes y ont suspendu leur attention avec le même empressement : *Cœlina ou l'Enfant du mystère* n'a pas été tiré à moins de 1,200,000 exemplaires.

Au début de ce siècle, chez nos libraires, on voulait, du reste, n'admettre le roman qu'autant qu'il donnât la chair de poule au lecteur. De l'autre côté du détroit étaient venues, par voie de traduction, les horreurs imaginées par Mme Anne Radcliffe. On s'arrachait les *Mystères d'Udolphe*, *le Secret des Pénitents noirs*, *les Fantômes du château*, *le Roman de la forêt*. Toujours des moines, des châteaux, des mystères. Chez nous, pour cadrer avec cette mode, un anonyme fit la *Forêt de Sénart*, un bois qui avait fort mauvaise réputation. Il fallait des brigands, et déjà, M. Guilbert de Pixérécourt en mettait beaucoup dans ses mélodrames. On vit alors paraître la *Nuit de sang*, par Fleury, *Inésilla*, *Madrid*, *Paris et Vienne*, en 1808, par Artaud; *Serments d'hommes et fidélités de femmes*, *le Pont des Soupirs*, chronique vénitienne; l'*Auberge de la mort*, par ***, et l'*Héritage du crime*, aussi par Trois-Étoiles.

Par bonheur, l'ennui prit vite nos pères et la réaction du raisonnement nous ramena, un beau matin, au bon sens, au bon goût et à la vraie manière de conter. Un savant ingénieur, qui était aussi un très bel esprit, tira du souvenir de ses lointains voyages une très courte aventure d'amour dont il a fait un chef-d'œuvre. Bernardin de Saint-Pierre donnait *Paul et Virginie* à la France et au monde et, bientôt après, la *Chaumière indienne* et le *Café de Surate*. C'en était

fait, on revenait à une nourriture intellectuelle plus saine, et qui, peu à peu, à l'aide du temps, ramènerait les belles œuvres littéraires. Une femme de génie, qu'on encensait alors comme si elle eût été une statue de Praxitèle, bien qu'elle ne fût pas belle, aida beaucoup à ce mouvement : Mme de Staël fit paraître coup sur coup *Corinne* et *Delphine*, ces deux sœurs, qu'on ne connaît pas de nos jours, mais qui étaient alors une double coqueluche pour la société parisienne. Cette vogue coïncidait d'ailleurs avec celle de *Werther (les Souffrances du jeune Werther)*, la première œuvre de Gœthe, un livre intéressant, sans doute, fort élégiaque, mais très malsain, en ce qu'il répandait le goût sacrilège du suicide. A Paris, un enfant de la Franche-Comté, encore très jeune homme, Charles Nodier, y répondit en faisant *Jean Sbogar*, pour exprimer qu'au meurtre de soi-même il fallait préférer l'ensevelissement dans les cloîtres. C'était la première voix qui réclamait le rétablissement des couvents

Revenir à la vie ascétique, c'est-à-dire au célibat sacré, ce n'était pas ce que voulait celui qui menait alors le pays, ce jeune ogre qui faisait une si belle consommation d'hommes et qui, par conséquent, avait besoin qu'on lui fît beaucoup d'enfants. Ce n'était pas non plus l'affaire des femmes du monde, qui, ayant été affriandées par les fêtes du Directoire, demandaient à cor

et a cri un retour aux plaisirs de la vie mondaine. *Jean Sbogar* n'eut donc qu'un succès d'estime parmi les penseurs et les décavés du jeu politique. Le roman qu'on souhaitait, c'était celui des mœurs faciles, le tableau des succès d'amour au salon, au boudoir et même dans l'alcôve. Au besoin, il aurait eu un dénouement et une sanction au confessionnal, car le citoyen Premier Consul venait de signer le Concordat et de rouvrir les églises. Cet autre roman ne devait pas se faire attendre. Les dames s'en mêlèrent et le firent, mais ici une légère digression est indispensable et l'on ne nous en voudra pas de nous arrêter un moment à un peu de parenthèse.

Mme de Staël, dont il vient d'être question, ne fut pas la seule dame qui se mêlât d'écrire. Plusieurs autres, des marquises, des duchesses, même, trempaient volontiers leurs plumes et le bout de leurs jolis doigts roses dans l'encre ; mais la violence des évènements les avait retenues. Après le 18 Brumaire, croyant que la tempête démocratique était décidément refoulée au loin, les Muses des salons avaient repris leurs lyres ou plutôt leurs guitares, car les temps où l'on était se montraient surtout propices à ce dernier instrument. De ce nombre était une femme fort mûre et qui, à plus d'un titre, a droit de figurer dans l'histoire. C'était celle que Philippe-Egalité avait jadis donnée pour gou-

vernante à ses fils; c'était Mme de Genlis, la même qui a inauguré en France l'existence de ce type que les Anglais appellent *le Bas-bleu*. Cette duègne a beaucoup écrit; elle a trop écrit, en prose et en vers, et rien d'elle n'est resté, mais sur la fin du Consulat, comme elle avait fait entendre un morceau de dithyrambe en l'honneur du victorieux d'alors, ce dernier releva cette grandeur déchue. Non content de lui faire donner une très belle pension, bien qu'elle ne fût plus de nature à être un ornement, il l'invitait aux fêtes de la Malmaison, à ces concerts auxquels Ducis refusait d'assister et que Népomucène Lemercier fuyait à toutes jambes. S'il n'aimait pas l'espèce, celle de la femme qui met du noir sur le blanc, il faisait une exception pour cette vieille et il se plaisait à l'encourager de toutes les façons. Voyait-il en elle une rivale à opposer à l'auteur de *Corinne?* Le bruit en a couru. Il est bien vrai qu'elle a publié, elle aussi, des romans et, notamment, le *Siège de la Rochelle*, où elle a multiplié les scènes attendrissantes, mais vis-à-vis de cette sybille et contre elle, la faveur publique venait de susciter un escadron de pétulantes inspirées qui la criblaient d'épigrammes.

A la tête de ces amazones de l'écritoire, on voit se produire une jeune femme d'assez bon lieu: c'est une élégante déjà fort remarquée pour sa beauté, et aussi pour la vivacité, d'autres ont dit pour la méchanceté de son esprit. Nom-

mons vite Mme Sophie Gay, la moitié d'un receveur d'Aix-la-Chapelle, alors chef-lieu d'un département français. Faisant de fréquentes apparitions à Paris, elle s'y trouve au milieu des bals, des soupers, des intrigues et de tout ce mouvement épicurien qui a été la marque du premier empire. Il lui est donc facile de surprendre sur le vif les mœurs dissolues du temps qui frisent si bien l'orgie. Aussi est-elle la première à fidèlement décrire les séduisantes coquineries (on dirait aujourd'hui les rosseries) de ce monde de soudards et de parvenus. Ses romans sont comme des révélations sur l'art de se tromper décemment en matière d'amour. Celui de ses débuts, an X (1802), est intitulé : *Laure d'Estell*. Il s'y mêle encore une petite dose de naïveté, mais les autres ! Arrivent *Léonie de Montbreuse*, *les Malheurs d'un amant heureux*, *le Moqueur amoureux*, *un Mariage sous l'Empire*, puis *la Duchesse de Châteauroux*. On cite à ce sujet un trait assez piquant. Un soir qu'elle était dans le salon de Joséphine, Bonaparte, encore premier consul, l'aperçut et alla à elle. « Vous êtes restée deux ans à Aix-la-Chapelle. Qu'y avez-vous fait ? — Deux romans, sire. — Il eût mieux valu y faire deux garçons. » Et il lui tourna les talons. Dame, il avait la monomanie de la chair fraiche et cela se conçoit.

Il faut ajouter, à la gloire de Mme Sophie Gay, qu'elle ne s'est pas bornée à faire des romans.

Elle a édité aussi une très belle personne, Mme Emile de Girardin, première du nom, qui, plus tard, à son tour, peindra les mœurs de ce qu'on appelle le beau monde. Nous en parlerons en temps et lieu. En attendant, disons que ces premiers jours de l'Empire, puisque nous y sommes, ont particulièrement aidé à l'éclosion des femmes auteurs. Nous venons d'en signaler trois, mais il devait en pousser bien d'autres. En effet, cette ère aura été le point de départ de toute une escouade. Les unes donnaient lecture de leurs œuvres dans les salons. Quelques autres, plus aguerries, n'hésitaient pas à se faire imprimer. Citons, au courant de la plume : Mme de Souza, Mme de Flahaut, Mme Cottin, la plus célèbre de toutes, à cause de *Claire des Iles*, Mme de Duras, Mme de Montolieu et bientôt Mme Georgette Ducrest. — Hélas ! ce n'était qu'une avant-garde. Il va en venir cent autres par la suite : que dis-je ? deux cents autres !

— Des pondeuses ! a dit d'elles Raymond Brucker, qui a dû voir en elles des rivales.

Quant au roman proprement dit, comme il se voyait maître du terrain, comme il avait conquis la plus grosse partie du public, il prenait ses aises et il obéissait tout à coup à la fantaisie de faire peau neuve. Pour commencer sa métamorphose, il louvoyait et, par la plume de M. Fiévée, un défroqué, allant du plaisant au sévère, il

faisait *la Dot de Suzette*, mais, bientôt, délaissant le style frivole, il se jeta, tête baissée, dans les divagations philosophiques : Senancour venait d'accoucher d'*Obermann*. Il en est qui disent : « Mais ce n'est pas un roman, cet *Obermann !* » — Mon Dieu, si, messieurs, puisque l'auteur l'a donné comme tel. En tout cas, c'est un livre de génie, écrit d'une main magistrale, parsemé d'admirables paysages et tout plein des plus savantes mais aussi des plus désolantes analyses psychologiques. Il est évident qu'il ne saurait être au goût du vulgaire et que ceux de la foule le jettent de côté, dès la seconde page. Pour les esprits d'élite, c'est tout le contraire. Constatons, du reste, qu'à l'époque où il a paru, *Obermann* n'a pas été compris et que la joie du succès ne lui est arrivée qu'un quart de siècle après sa publication première. Mais, pour un livre, c'est bien quelque chose que de ressusciter après un sommeil léthargique de vingt-cinq ans.

Senancour menait son lecteur au scepticisme, au boudhisme, au panthéisme de Spinosa, ce qui est toujours le doute. Un petit cadet breton, revenant de Jérusalem, entreprit, par contre, de nous ramener à la foi chrétienne. Chateaubriand publia les *Martyrs*, qu il supposait être une épopée en prose, mais qui n'étaient bel et bien qu'un roman, à cause des amours d'Eudore et de Cymodocée, puis les deux épisodes de *René* et

d'*Atala*. En même temps, d'autres manifestations du même genre agitèrent les esprits. Un estimable philosophe, M. Ballanche, faisait paraître *Antigone*, d'abord, puis *Job*, tandis que M. Bitaubé, assez mauvais traducteur d'Homère, mais bon professeur de rhétorique, ayant retrouvé quelque part, peut-être chez un marchand de bric-à-brac, une vieille plume ayant servi à Fénelon, brochait une sorte de Télémaque biblique, c'est-à-dire *Joseph*, l'amant malgré lui de Mme Putiphar. On ne devait plus mettre grand temps à voir venir les *Natchez* et le *Dernier des Abencerages*.

Cabanis craignait que cette sacro-sainte méthode d'associer la religion aux choses mondaines ne nous fît rétrograder vers l'ancien régime; mais si une civilisation s'arrête un instant, jamais elle ne revient au passé. Sur les champs de bataille, le canon supprimait alors les hommes par cent mille. Il fallait faire des remplaçants et très vite. Citons une lettre du général Lassalle à un ami : « Je ne fais que traverser Paris : le temps de faire un enfant à ma femme ». On ne voyait partout que des sociétés bachiques, gastronomiques et érotiques. Il devait logiquement apparaître un romancier pour décrire cette évolution de sybarites. Pigault-Lebrun, un ami de la famille impériale, raconta les joyeux passe-temps de cette époque dans les *Hussards de Felsheim*, dans *M. Botte* et surtout dans l'*Enfant du Carnaval*.

Sans le vouloir, sans s'en douter, Pigault-Lebrun a fondé une école, celle de la belle humeur. Jusqu'à ce jour, le roman avait été sombre, triste larmoyant Il en fit un bon drille, membre du Caveau et grand amateur de petites fredaines. Vadé et Collé revivaient dans ces pages, qu'on ne pouvait tourner sans rire aux éclats. Rien de plus français. On avait à prévoir qu'il naîtrait des imitateurs et, en effet, à quinze ans de là, il en est venu.

Avant d'aborder l'histoire de cette lignée des écrivains rieurs, il ne faut pas taire que le roman grave, l'élégie en grand avait encore dans notre sol de profondes racines. Tout près de l'auteur de *Corinne*, Benjamin Constant composa *Adolphe*. Vous savez ce que c'est : le reflet trop fidèle des liaisons qui s'engagent, en dehors de la loi, chez les gens du monde. Des amours tourmentées, des scènes trempées de larmes, une rupture. Aux mêmes heures, Mme de Krudener, la maîtresse d'un tsar, composait *Valérie*. Une autre grande dame faisait *Adèle de Senanges*. Une autre, Mme de Duras, publiait *Ourika*, les transes d'un cœur de négresse. Charles Nodier aussi donnait toute la mesure de son talent par le *Peintre de Salzbourg* et par *Smarra*, en attendant *Trilby*, son chef-d'œuvre. Tout cela était comme un signe avant-coureur du Romantisme.

Cependant l'Empire tomba. Il tomba même

deux fois, dit l'histoire. Les invasions successives de 1814 et de 1815, le retour de l'île d'Elbe, Waterloo, la Terreur Blanche, tant de tristesses patriotiques, firent que notre grand pays, étant encore une fois sens dessus dessous, n'avait guère le loisir de songer au roman. Cet état de choses dura près de trois années, mais, à la fin, après le départ des étrangers, le temps s'étant à peu près remis au beau, la nation ressentit le besoin de récréer ses pensées. A la bonne heure, mais tout était en complet désarroi dans la République des lettres. Conter était un art à refaire entièrement et comment allait-on s'y prendre ? La situation eut assez donné l'idée d'un chaos à débrouiller, puisque, sans compter la dissemblance des idées, il y avait alors deux langues et même trois : 1° celle de l'ancien régime que rapportaient les émigrés vainqueurs et dont ils ne voulaient pas se défaire ; 2° la langue nationale, rajeunie par la tribune et par la presse de la Révolution ; 3° une autre, participant des deux et à laquelle des novateurs cousaient l'emphase des anciens troubadours. Et c'est dans celle-là qu'ont été taillés deux romans bien pensants, par exemple, *Tristan le Voyageur*, par M. de Marchangy, et le *Solitaire*, par le vicomte d'Arlincourt.

Hélas ! il faut bien se résoudre à le dire, le *Solitaire* a été un événement et presqu'une bonne fortune pour la Restauration. Jamais encore on n'avait vu un livre faire ainsi fureur. On le tira

à quinze éditions, on le traduisit dans toutes les langues de l'Europe, même en japon. Il fut mis en opéra-comique, en peinture, en sculpture, en lithographie, en flacon de liqueurs, en patron de robes. Les femmes se l'arrachaient et cette rage d'engouement alla jusqu'à faire concurrence à la girafe, mammifère jusqu'à ce jour inconnu en France et que Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, venait d'envoyer en hommage à Charles X. Quant à l'auteur, royaliste ultra, il était naturellement fort célébré à la cour et à la ville : c'était un saint dans sa niche pour les châteaux et pour les presbytères. Rien pourtant ne pourrait donner une idée de la niaiserie sur laquelle s'appuie cette composition saugrenue au double point de vue du fond et de la forme. Qu'est ce donc que le *Solitaire ?* Un personnage mystérieux et énigmatique, toujours enveloppé des plis d'un long manteau, un être ténébreux qui voit tout et entend tout. Et savez-vous quel est ce type étonnant ? Charles le Téméraire en personne, l'ennemi des Suisses et le rival de Louis XI. Voyons, ne fallait-il pas avoir le diable au corps pour exhumer, en 1825, cette momie du moyen âge et pour en faire le héros d'un roman moderne ? Et ce qui ajoutait pas mal de comique à cette témérité, c'était le style impayable dont était enveloppée cette pilule déjà si amère. Qu'on en juge par un court extrait :

« Non loin de la tanière où celui-ci réside,

squalide, hérissé et aux bêtes fauves semblable, vit la jeune et belle Elodie. Au milieu de l'orage et des vents, elle l'a aperçu et sa mâle beauté a fait son cœur tressaillir. Son luth elle cherchait, son luth par elle oublié la veille sur l'arche d'un pont, et de le retrouver elle désespérait, lorsque tout à coup se fit ouïr un horrible craquement... »

Ce même vicomte d'Arlincourt a droit d'être regardé comme l'écrivain le plus grotesque du siècle, mais, que voulez-vous? enivré du parfum de ses triomphes, il ne consentait plus à s'arrêter. Comme il fallait une suite au *Solitaire*, il fit *Ipsiboé*. Ce sera assez de citer ici le titre de ce second chef-d'œuvre. Peu après, lorsque les Bourbons de la branche aînée furent remplacés par ceux de la branche cadette, en fidèle légitimiste qu'il se flattait d'être, il écrivit romans sur romans contre Louis-Philippe : « Flagellons l'usurpateur ! » s'écriait-il. Ainsi ont paru, sans trop ébranler le nouveau trône : les *Rebelles sous Charles V*, le *Brasseur-Roi*, l'*Herbagère* et l'*Etoile polaire*. (En 1850, il fera les *Masques d'or* contre Mazzini, Garibaldi et leurs complices.) Mais, pendant trente ans et sans le voir, le digne gentilhomme aura été le point de mire de la moquerie universelle.

Certain vicomte invente un *Solitaire;*
Pour le théâtre, on l'arrange en français;
En magasin l'arrange le libraire;
Chez l'épicier, on l'arrange en cornets.

A propos de ce Walter Scott pour rire, il n'est que juste de rappeler un fait qui est bien caractéristique de nos mœurs commerciales. En contemplant le prodigieux succès des œuvres du vicomte, un libraire eut l'idée de créer, comme concurrence, un romancier du parti libéral, et il eut l'adresse de le choisir étiqueté d'un nom à peu près semblable à celui de l'auteur du *Solitaire*. Voilà comment fut inventé Dinocourt. Quand le vicomte pondait un livre, celui-là y répondait par un autre. Subsiste-t-il quelque part un centenaire qui se rappelle cette variété du duel ? Dinocourt vivait encore sur la fin du second Empire. J'ai pu le voir à cette époque. Un homme de petite taille, tout blanc, fort modeste, peut-être parce qu'il avait toujours été très pauvre. Tres pauvre, et il n'a pas publié moins de 80 volumes ! Celui qu'on avait le plus remarqué a été le *Camisard*, un épisode de la guerre des Cévennes. Oui, 80 volumes et, sur la fin de ses jours, la Société des gens de lettres a dû donner du pain à ce vieillard et payer les frais de son enterrement.

Dans les temps dont il s'agit, la fécondité en matière de romans était chose courante. Entre les deux conteurs que je viens de rappeler, il s'en est trouvé un troisième qui n'aura pas non plus manqué d'importance, surtout dans le monde des cabinets de lecture, et l'on sait qu'il n'y en avait pas moins de 1500 alors en France. Le baron de Lamothe-Langon aura été l'un de leurs fournis-

seurs attitrés. C'était, sur la fin du règne de Louis-Philippe, un vieillard de haute taille, un peu voûté, un peu fané, visiblement surmené par l'excès du travail et l'abus de l'opium, qu'il prenait en globules. Il prétendait avoir été un des pages de l'impératrice Joséphine et, plus tard, sous-préfet dans le Midi, à Mirande, je crois. La liste de ses œuvres est une chose des plus curieuses. Cet improvisateur était une espèce de Protée, se produisant en librairie sous toutes les formes humaines et sous tous les déguisements. Un jour, il signait le livre nouveau de son nom. Une autre fois, l'œuvre était d'un Ancien Diplomate ou d'une Duchesse. Parfois c'était un pseudonyme de fantaisie. Lorsque l'éditeur Ladvocat mit à la mode la manie des *Mémoires,* le baron tira vingt morts illustres de leurs sépulcres pour leur faire raconter leurs vies, et le public, toujours vorace, toujours crédule, a avalé tout cela. Le baron de Lamothe-Langon m'a donné la nomenclature de ses ouvrages, écrite de sa main. Au total se trouve le chiffre de 150 volumes de tout format ; oui, 150 volumes, 60 de plus que Voltaire, et vous n'en trouveriez pas un à l'heure qu'il est.

A mesure qu'on s'acheminait vers le milieu du siècle, le roman devenait visiblement une nécessité sociale. Il était indispensable aux femmes, aux ennuyés et aux malades, aussi même aux voyageurs, qui ont besoin de tromper l'ennui sur

la longueur de la route. A ces mêmes dates, une obscure officine du Palais-Royal mit en évidence un jeune producteur, pour le moment tout à fait inconnu, mais qui, dès le premier jour, devait être le plus lu et le plus populaire de toute la bande. Charles-Paul de Kock venait d'apparaître au soleil de la librairie.

Ceux qui, à l'exemple du dédaigneux Sainte-Beuve, se sont plu à écrire l'histoire littéraire de notre temps, paraissent s'être donné le mot pour ne rien dire de ce grand homme. Ne craignons pas de dire ici que cette conspiration du silence a été tout à la fois une injustice et un enfantillage. Qu'on le veuille ou non, le romancier populaire aura été une figure dont on ne peut effacer l'empreinte et un propagateur qui a répandu la prose française par delà nos frontières, sur tout le continent et jusque chez les Turcs. On n'a pas oublié le cri que ne manquait jamais de pousser spontanément le pape Grégoire XVI toutes les fois qu'il se présentait au Vatican un visiteur de notre pays : « Comment se porte le seigneur Paul de Kock? » A Paris les écrivains d'un ordre plus élevé ne comprenaient rien à tant de vogue et le jalousaient. H. de Balzac demandait qu'on ne prononçât jamais devant lui le nom de celui qu'il appelait *le romancier des cuisinières ;* Méry le plaisantait ; Jules Janin l'accusait de ne pas savoir la syntaxe, mais Alexandre Dumas père s'écriait : « Je ne crache

pas sur un homme qui s'entend si bien à captiver la masse du peuple. »

Paul de Kock s'est-il modelé sur Pigault-Lebrun, ainsi qu'on l'a dit? L'analyse démontrerait plutôt qu'il a obéi aux mouvements d'un instinct bien particulier. Ce serait donc un écrivain original. Un peu comparable à Charlet, il n'a taillé sa plume, comme l'artiste son crayon, que pour se confiner dans un genre : la peinture des mœurs de la petite bourgeoisie et des gens d'en bas. *M. Dupont*, *la Maison Blanche*, *Gustave le mauvais sujet*, *la Pucelle de Belleville*, *Ni jamais ni toujours*, *Zizine*, *le Toulourou*, *Mon voisin Raymond*, *le Cocu*, *Sans cravate*, *le Commis et la Grisette*, et vingt autres comédies en action, car une remarque à faire, c'est que, pareil en cela à Molière, Paul de Kock n'a jamais écrit que pour faire rire.

Répétons-le, il n'a pas été chef d'école, mais l'empressement que mettait le public à enlever ses livres a dû faire sortir de terre un grand nombre d'imitateurs. Tel a été, entre autres, Victor Ducange, un écrivain de troisième ordre, si voulez, mais qui, lui aussi, possédait l'art de charmer les foules. C'est à celui-là qu'il faut attribuer le mérite d'avoir fait *Trente ans ou la vie d'un joueur*, la première création de Frédérick Lemaitre et le plus retentissant de tous les mélodrames. Victor Ducange s'est révélé aussi par un gros stock de romans, au nombre desquels nous

citerons *Léonide ou la vieille de Suresne* et *Marc Lovicot*, un épisode du soulèvement de Vendée en 1832. A la suite, toujours dans la gamme du romancier populaire, on entrevoit Auguste Ricard avec *Aimée et Cadette*, Raban avec la *Patrouille grise*, le *Séminariste*, et d'autres figures du même genre ; H. Vallée, avec la *Figurante ;* Alphonse Signol, avec la *Lingère*, esquisse des mœurs juives ; Burat de Gurgy, avec *la Prima donna et le Garçon boucher ;* M. de Saint-Aure, avec *M. Popot ;* Gustave W., avec *le Pompier*. Deux autres et des plus prolifiques, Amédée de Bast et Maximilien Perrin, nous ont laissé cinquante de ces récits pour le peuple. *Ludibria ventis :* il n'en reste pas même les titres.

En guise de parenthèse. — En 1833, il a paru un livre humoristique, sous ce titre : Cric ! Crac ! Baoum ! *Histoire d'un manteau de sous-lieutenant par Paul de Kick*. — Cette débauche d'esprit avait pour auteur le comte de Chaulot, ex-grand officier des chasses du prince de Bourbon, le dernier des Condés.

Pour en finir avec Paul de Kock, n'omettons pas de dire que l'auteur de *M. Dupont* a eu un fils, Henry de Kock, qui, chassant de race, s'est amplement donné carrière dans la romancerie. Il n'a pas publié moins de vingt volumes. Deux de ces livres ont surtout décrit les mœurs décolletées du règne de Napoléon III : *les Petits chiens de ces dames, les Petites chattes de ces mes-*

sieurs. De même que son père, Henri de Kock a aussi écrit pour le théâtre et parfois en collaboration avec Théodore Barrière C'est dire qu'il n'y a pas figuré sans succès

Encore un peu de temps, quelques tours du cadran solaire, et une sorte de révolution dans l'art va s'accomplir sous le coup de la querelle des Classiques et des Romantiques. Il en résultera une rapide transformation dans les zones de la pensée. Avant même que le canon de Juillet se soit fait entendre, on médite, on hésite, on tâtonne, on attend. — Eh bien, qu'attend-on ? — Une révolution dans le roman, et elle va être radicale. D'abord, au petit in-12 de deux cents pages, si facile à lire, si portatif, mais trop émietté, on fera succéder l'in-octavo. Ce sera un tome majestueux, tout aristocratique, avec de grandes marges. Il sera *illustré* sur la couverture de vignettes superbes, — dessinées par les maitres, notamment par les Johannot. Format pour les duchesses, mais qui ne déplaira pas aux gens du peuple.

Il est bien entendu que cet in-octavo sera écrit par une élite. Mon Dieu, oui, une nouvelle et brillante génération de conteurs surgira tout à coup demain et étonnera l'Europe littéraire autant par l'éclat que par la prodigieuse variété de ses œuvres. Ainsi, sans qu'il soit besoin de recourir à l'aide du télescope, on contemplera dans le ciel de notre France une autre Voie Lactée,

faite d'étoiles de première grandeur. Chacune des formes de la pensée y brillera : l'Histoire, la Poésie lyrique, le Drame, la Comédie, le Pamphlet, mais ce sera au Roman à y occuper la première place, parce qu'il les contiendra toutes. Le Roman verra son âge d'or.

Pour donner une idée exacte de ce mouvement, j'avais projeté de le faire se dérouler dans un déchainement chronologique, notant pas à pas les grandes œuvres nouvelles suivant la date de leur naissance, mais, à l'usée, j'ai vu que la chose ne se pouvait pas, car le temps et l'espace nous sont mesurés. Il y faudrait un in-folio et nous n'avons que quelques pages de *Revue*. Force nous est donc de couper au plus court, de n'indiquer que ce qu'il y a de saillant et en ne faisant qu'une relation à bâtons rompus. Au reste, le point de départ de cette Etude n'en subsistera pas moins, puisqu'on va se rencontrer avec cent grands noms, puisqu'on verra aussi à quel point le Roman a été la coqueluche de ce siècle et quelle influence il aura eue sur les destinées de la nation.

Afin d'arriver de plain-pied à l'étincelante période de 1830, liquidons d'abord un passé qui gêne notre marche, mais qui, néanmoins, doit être signalé au lecteur. De même que la tempête, les vents, l'oiseau, sèment des fleurs sur les rocs arides, le roman se met parfois à prendre racine dans la politique. On a vu la pudique *Atala* naitre chez un futur ministre, et *Adolphe*, l'ir-

résolu, chez un futur tribun. Pendant la Restauration, d'abord, puis, après la Révolution des Trois jours, des publicistes, des pairs de France, des ministres ont occupé leurs loisirs à ourdir des contes d'amour ou de bonnes femmes. M. de Kératry a publié le *Dernier des Beaumanoir*, l'héritier de ce héros du Combat des Trente auquel on criait de boire le sang de sa blessure pour se désaltérer; M. Villemain a fait *Lascaris;* M. Pons-Gaspard Viennet, la *Tour de Montlhéry* et le *Château Saint-Ange;* M. J. Vatout, la *Conspiration de Cellamare;* M. L. de Jussieu, *Simon de Nantua;* M. de Salvandy, *Alonzo;* M. de Pastoret, *Raoul de Pellevé;* M. André Cochut, *Une Réaction* (celle de Thermidor); M. Aug. Romieu, sous le pseudonyme d'Augusta Kernoc, *le Mousse*. On pourrait en citer encore quelques autres, tels que Stendhal, un consul de Civitta-Vecchia, et Prosper Mérimée, un sénateur, inspecteur général des Beaux-Arts, mais ces mangeurs de budget n'étaient d'abord romanciers que par intermittence. Passons en revue les vrais représentants du genre, ceux qui n'ont vécu que pour le roman.

Sans doute, mais, pour faire bonne justice, indiquons les précurseurs. J'ai dit, en courant, Benjamin Constant, Charles Nodier, Mme Sophie Gay, Senancour, ceux qui annonçaient une aurore. Ajoutons-y Gustave Drouineau, l'auteur de *Résignée*, du *Manuscrit Vert* et de l'*Ironie*.

Hélas! il a fini dans une maison de santé!

N'oublions pas Rey-Dusseuil et autre pionnier du roman qui, lui, avait commencé par des chroniques, genre Radcliffe. Adepte de la démocratie militante, il a mis dans ses fables des déductions philosophiques. Après *Andréa*, une histoire émouvante, il a écrit : *le Monde ancien et le Monde nouveau*, une duologie fort originale. Son œuvre maîtresse a été le *Cloître Saint-Merri*, épisode de l'insurrection républicaine des 5 et 6 juin 1832. Hélas! celui-là aussi a fini comme le Tasse!

Un troisième, un illustre, a été H. de Latouche, le restaurateur des beaux vers d'André Chénier et le plus mordant des satiristes. Il a publié dix romans, mais qu'on a vite oubliés parce que, républicain de l'avant-veille, il les a tous bourrés de politique. Tels ont été *Léo* et *Adrienne* et cinq autres. Un de ses livres a, toutefois, fait époque. Nous parlons de *Fragoletta ou Naples et Paris en 1799*. Grâce à la singularité du sujet (les amours d'un hermaphrodite) et aux qualités du style, ce roman a eu dix éditions, chose rare pour le temps ; — mais arrivons à notre galerie.

Régent de rhétorique dans un collège de province, Gustave Drouineau était marqué d'avance pour être une victime de l'art littéraire. Il avait débuté par des vers. « Ah! les vers, disait Roger Collard, on ne sait jamais où ça conduit! » Le

pauvre homme, rimant trop aisément, vint à Paris et se jeta dans la mêlée des amuseurs. J'ai nommé ses romans. Il y ajouta un volume de vers sous ce titre : *les Ombrages*, où l'on trouve de belles strophes. Il toucha aussi au théâtre, fit jouer un *Rienzi* qui n'eut qu'un succès d'estime, c'est-à-dire point de succès. Il avait écrit un *Don Juan d'Autriche*, reçu, parait-il, par le premier de nos théâtres, mais qui ne fut pas représenté parce qu'on dut donner la préférence à celui de Casimir Delavigne. On a aussi de lui, dans les Cent-et-un de Ladvocat, sous ce titre : *Une maison de la rue de l'Ecole de médecine*, un récit fort émouvant de la mort de Marat, l'éclatante glorification de Charlotte Corday. Après quoi, il a perdu la raison, mais pendant vingt ans ç'a été le plus doux des fous. « Gustave Drouineau ? me disait Aurélien Scholl, un des intimes de mon père. » En 1889, j'ai introduit une jolie petite nouvelle de lui, *le Peintre de Weymar*, dans le livre des *Vingt-et-un*.

Jadis, sous Charles X, lorsque le roman n'était encore considéré que comme un genre d'ordre inférieur, Lamartine habitait les cimes de Sion, la harpe à la main. Depuis lors, il est descendu de la montagne sacrée et il a sacrifié au Moloch, mais, à la vérité, sur le tard et y est allé comme un chien qu'on fouette. Après le 24 février, où il s'est montré sous un si superbe aspect, victime

de toutes les ingratitudes, étant tombé dans la dèche, il a dû faire de la prose pour gagner de gros sous. On lui a vu faire alors plusieurs romans : *Raphaël*, pages de la vingtième année, *le Tailleur de pierre de Saint-Point*, mais surtout un épisode des *Confidences*, une histoire d'amour, cette *Graziella* qui a la douceur et le charme d'une idylle de Théocrite.

Eh! sans doute, le nommé Victor Hugo est, avant tout, un artisan en fait de prosodie. Celui qui, des *Odes et Ballades*, est allé à la *Légende des siècles*, en passant par *Ruy-Blas*, sera pour la postérité un sculpteur qui s'entend à pétrir passablement le vers de tous les rythmes, mais cette nature d'étonnant cithariste était enrichie d'autres attributs encore. En ce Titan, il y avait aussi un romancier. A seize ans, en 1818, c'est lui-même qui le raconte, il a improvisé *Bug-Jargal* en quinze jours. A deux ans de là, il faisait *Han d'Islande*, bientôt suivi du *Dernier jour d'un condamné*. Tout cela n'était encore qu'une promesse. En effet, lorsqu'il arriva à trente ans, on vit apparaître *Notre-Dame de Paris*, une Iliade gothique animée d'amour, de combats, de mystères, de scènes frémissantes, où l'on voit s'agiter pêle-mêle, et pourtant dans un ordre logique, une chanteuse des rues, un prêtre, un roi, des truands, un poète, un sonneur de cloches et un beau capitaine, le tout gravitant autour d'une cathédrale : le moyen âge, en

abrégé. Vingt ans après, lorsque l'ouvrier de génie est en exil sur un rocher de la Manche, il arrache une plume à l'aile d'un goëland, la taille en fin et écrit les *Misérables*, un coup d'œil d'amour et de critique jeté sur notre enfer social. Citons-en d'autres : les *Travailleurs de la mer*, *Quatre-vingt-treize* et l'*Homme qui rit*. Mais pendant trente ans, les catalogues d'Eugène Renduel ont annoncé deux œuvres dont on ne connaitra que les titres : *le Fils de la bossue* et *la Quiquengrogne*.

Alfred de Vigny ne nous a pas émus seulement par ses poèmes et par ses drames. Un roman historique, *Cinq-Mars*, a fait revivre pour nous un épisode horrible du règne de Louis XIII.

Que de scènes émouvantes et quel style de cristal que ces récits : *la Canne de jonc*, *Laurette ou le Cachet rouge*, et surtout cette escapade d'un page du palais impérial, à Fontainebleau, l'entrevue secrete entre Napoléon et Pie VII ! Sans doute ce sont de belles pages, mais ce qu'il faut lire surtout, c'est *Stello*, la parole de ce médecin qui raconte avec tant de charme trois morts d'hommes inspirés : Chatterton, Gilbert et André Chénier. Il devait y avoir un second tome, une deuxième partie que tous les délicats attendaient avec impatience. Que vous dire ? Virgile, mourant, parlait de brûler l'*Enéide ;* Alfred de Vigny, dans ses derniers jours, a jeté au feu la

seconde partie de la *Consultation du Docteur noir*. Un malheur irréparable.

Alfred de Musset, lui, par bonheur, ne nous a rien enlevé de ses jolis romans : *Emmeline*, *Frédéric et Bernerette*, *Croisilles*, *les deux Maîtresses*, la *Confession d'un enfant du siècle*, ces confidences d'un amour trahi. *Mardoche*, aussi, est un roman en vers.

Halte-là, s'il vous plaît, devant Honoré de Balzac! Le Tourangeau s'est intitulé de lui-même *le plus fécond des romanciers*. Il en est sans contredit le plus grand. En novembre 1902, on a inauguré, sur une de nos places, sa statue, la dernière œuvre de Falguière, montrant aux Parisiens la figure tout à la fois sérieuse et ironique, la tête énorme, si puissante, de son incomparable génie. Fils d'un excentrique, pauvre, peu lettré, isolé, il a longtemps tâtonné avant de voir clair dans les abîmes de sa pensée. Dès sa jeunesse, il était gros, court, rougeaud, incorrect, lourd. Par conséquent, il n'avait pas la gracilité d'un lyrique, ni même l'allure déhanchée d'un métromane. Néanmoins, il s'était mis à forger des alexandrins. Dieux immortels! il a commencé par une tragédie! Pardieu! ce ne pouvait être qu'un bloc de plomb, pesant et informe. Heureusement, la Muse du roman se penche à son oreille et l'appelle ; mais pour l'atteindre, pour la maîtriser, il dut prendre par le chemin des écoliers. Il y eut donc un apprentissage forcé et

il le fit en s'associant à deux compagnons obscurs, le Poitevin Saint-Alme et Horace Raisson, et c'est de là qu'il a tiré le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, marque de fabrique de sa première manière. Ces essais, nous les connaissons : *le Vicaire des Ardennes*, *l'Excommunié*, *Argow le pirate*, *la Dernière fée*. Il y en a d'autres encore. C'étaient là des péchés de jeunesse qu'il ne reniait pas absolument, puisqu'il les a reconnus, comme Louis XIV a légitimé ses bâtards, mais qu'il n'a pas voulu pourtant souder au grand édifice de la *Comédie humaine*, et c'était pour le mieux. « J'ai bâti à moi seul une cathédrale », disait-il sur la fin de sa vie en se frottant les mains d'aise. La vérité est que les quatre-vingts volumes qui sont tombés de sa tête forment un monument sans pareil et d'une gloire impérissable.

D'un petit oignon noir, rugueux, abrupte, on voit sortir, à Harlem, la plus resplendissante des fleurs, cette reine des tulipes dont les corolles sont brodées d'or, d'émeraude et de saphir. Ainsi d'une petite châtelaine du Berri est venue, un jour, en 1833, une charmeresse qui a été le plus grand prosateur du XIXe siècle. *Rose et Blanche*, 4 volumes in-12, voilà l'oignon de la tulipe. Imaginez un roman vulgaire, une grisette de province opposée à une religieuse, des scènes à la manière de Paul de Koch. Chose curieuse, ils s'étaient mis à deux, dans le fond d'une mansarde, pour

écrire ce conte et, tous deux, dès le lendemain, devaient prendre rang parmi les plus célèbres : une baronne fugitive et un étudiant qui ne devait pas étudier, ce dernier consentant à couper son nom en deux pour le donner à la dame. Survint une brouille, celle de l'adorable fable des *Deux Pigeons*, et chacun tira de son côté, mais pour ne plus se rapprocher. Par le fait d'un phénomène bizarre, c'était surtout la femme qui était douée du génie viril. Tandis que, cédant à sa nature, Jules Sandeau devenait, par excellence, le romancier des femmes, faisait *Madame de Sommerville*, *Marianna*, *la Maison de Penarvan* et *Mademoiselle de la Seiglière*, idylles pour les salons, George Sand, qui avait retrouvé, peut-être chez sa grand'mère, la plume de J.-J. Rousseau, son maître, élevait le roman à des hauteurs jusqu'à ce jour inconnues. S'il reste debout des survivants de la grande génération de 1830, ils n'ont pas oublié, après *Indiana* et *Valentine*, ces églogues, l'apparition superbe de *Lélia*, la magique venue de *Mauprat*, ces compositions aussi grandioses que charmantes et qui, soit au coin du feu, soit au théâtre, ont rempli l'Europe moderne de surprise et d'enchantement. Que dire après un regard jeté sur l'amoncellement de tant de chefs d'œuvre ? Rien, car il ne reste qu'à s'incliner devant la statue de La Châtre et à admirer.

Eugène Sue, très mauvais écrivain au point

de vue du style, fut le plus grand, le plus hardi, le plus fort en ce qui touche les choses de l'invention. Après avoir un peu copié l'Américain du *Corsaire rouge* en nous faisant de petits récits maritimes, naviguant trop dans l'eau douce, il s'est jeté, un jour, dans la description des enfers sociaux et il a donné alors la chair de poule à trente millions de lecteurs. Dans son audace, il a brisé les vieilles attaches du préjugé en nous révélant un monde horrible de forçats, de filles perdues, d'assassins, de gredins de toute nature, mélange incroyable et pourtant réel dans lequel s'agitent, pâles comme dans les fresques de Michel-Ange, le crime, la vertu, la virginité, le viol, et tous les vices de notre temps, les sept péchés capitaux, toutes les sanies nées de la civilisation. *Les Mystères de Paris*, *le Juif errant*, *Martin ou l'enfant trouvé*, *Mathilde* et dix autres, c'est un musée de bêtes monstrueuses, et, après cinquante ans, on lit encore tout cela aussi bien chez les gens du peuple que chez les grandes dames.

Frédéric Soulié a duré, je devrais dire a régné, vingt ans; H. de Balzac le jalousait, en ayant l'air de le dédaigner; Eugène Sue, en le lisant, disait : « Voilà mon égal ». Le fait est que cet autre fécond amuseur aura étudié l'âme humaine, non avec les procédés de l'analyse psychologique, mais au moyen de l'action, du mouvement et des coups de théâtre. En ces tableaux de la vie fran-

çaise, aussi nombreux qu'émouvants, ne cherchez pas une thèse, mais un drame. La scène passionnelle s'y montre toujours et toujours violente, toujours pour exciter l'effroi ou pour arracher des larmes. Il est donc comme une manière de Crébillon du roman (Crébillon le père, bien entendu). A la fin de sa fable, on voit inévitablement un poignard, un verre de poison, une arme à feu ou un mandat d'amener à la Cour d'assises. Observateur impitoyable, il nous fait voir la société du lendemain de 1830 telle qu'elle a été, poussée par l'amour sensuel, par le jeu, par l'appât de l'argent ou par la vengeance. Et, même en y comprenant l'auteur des *Mystères de Paris*, c'est incontestablement celui des conteurs qui a le mieux mis à nu nos travers, nos vices et nos crimes cachés. Il ne sait pas que causer l'émotion : il est aussi fort habile à manier l'ironie, et c'est ce qu'on voit dans les *Mémoires du Diable*, ce recueil de confidences dans lequel il détaille si bien la tartufferie des hautes classes. Au début de sa carrière, vers les temps romantiques, le souffle de Walter Scot l'ayant frappé, il s'était épris du roman historique. Il a fait alors *les Deux Cadavres* et quelques autres récits moyen âge, tirés des légendes du midi. Mais ce n'étaient que des *juvenilia* et, par conséquent, ça ne devait pas durer ; c'est alors qu'il a trouvé vingt succès dans les replis des temps nouveaux avec *Diane de Chivry, le Château des Pyrénées* et bientôt

avec le *Lion amoureux*, son triomphe, un roman d'amour qui vit encore.

Alexandre Dumas père? Ce nom dit tout. Dans son œuvre immense, il n'y a pas une virgule qui ne provoque l'intérêt, pas un point sur un i qui ne soit attachant. Un rat de bibliothèque, Quérard, l'éplucheur, fait le compte de ses collaborateurs et il en trouve 93. — Il en eût dévoilé 100 que ça ne changerait rien au mérite incomparable du Briarée littéraire. Près de mille volumes portent son nom. Tous montrent l'empreinte de sa griffe, et c'est assez. Un critique bien sévère, et peut-être juste, a dit : « Il ne nous apprend rien ». Soit, mais il fait mieux, il nous séduit, il nous amuse. Sa verve endiablée nous aide à passer les jours d'ennui et de grésil. J'ai vu les médecins l'ordonner aux malades pour achever leur convalescence. Qui fera mieux que *les Trois Mousquetaires, les Quarante-Cinq, la Dame de Montsoreau,* et que cet étonnant *Monte-Cristo*, qui lutte de merveilleux avec les *Mille et une Nuits?*

Faut-il ranger Jules Janin dans la zone des romanciers? Celui qui s'est décoré de lui-même du titre de « Prince des Critiques » n'était encore qu'un débutant lorsque, gagné par l'endémie régnante, il s'essaya dans le genre demandé. Il fit alors *l'Âne mort et la Femme guillotinée*. (Les plaisants disaient : *la femme morte et l'âne guillotiné*).

Si, d'une part, ce livre était une verte satire lancée contre les excès du Romantisme naissant, il était, en outre, à ce qu'on raconte, la biographie enjolivée de la première maîtresse de l'auteur. En tout cas, l'ouvrage obtint très bel accueil. C'est celui des livres du feuilletonniste qui a le plus réussi. *La Confession*, venue après, fut lue avec plaisir, mais seulement par les *dilettanti* du temps. *Barnave*, qui suivit, devait attirer l'attention à cause de son titre, mais ce n'était qu'un trompe-l'œil, parce qu'il n'y est guère question que de Mirabeau et de Marie-Antoinette et presque pas du jeune tribun de 89, si cruellement victime de la guillotine. D'ailleurs, la médisance des petits journaux avait trop analysé le signataire de l'œuvre, puisqu'elle racontait que la préface, éloquente diatribe contre les d'Orléans, était d'Etienne Béquet, et que le meilleur chapitre, le plus remarqué : *Les Filles de Séjan*, était de Félix Pyat. Cinq ou six autres romans sont sortis de l'écritoire du célèbre lundiste, mais ils n'ont produit aucune sensation. *Le Piédestal*, *Un cœur pour deux amours*, (l'amour des deux frères Siamois), *le Chemin de traverse* : qui se rappelle ce trio ? En 1849, après les barricades de juin, lorsqu'il nous vint quelques jours alcyonides, Jules Janin, cherchant une diversion aux tristesses de la politique, publia, le même jour, deux autres romans : *les Gaietés champêtres* et *la Religieuse de Toulouse ;* mais,

décidément, c'était peine perdue, et personne ne prenait le journaliste au sérieux, en tant que conteur. Revenant à ses habitudes de turlupinade, la presse épigrammatique tournait encore les titres en dérision : *les Gaietés de Toulouse* et *la Religieuse champêtre*, ce qui agréait fort à la galerie et, à dater de ce jour-là, le fécond improvisateur s'est terré dans son feuilleton des *Débats*, pour aller de là au fauteuil académique.

Sainte-Beuve, aussi, a fait se reposer, un jour, le martinet de la critique, pour se servir d'une plume de passereau (l'oiseau que les Anciens ont attelé au char de Cypris). Il a donc fait *Volupté*. Disons que c'est un très beau livre, point vulgaire, mais auquel on peut reprocher d'être trop solennel. L'auteur, paraît-il, s'y est dessiné sous le nom d'Amaury. Il y aurait même quelques indiscrétions sur une trahison d'alcôve; mais pas un mot sur ces mystères-là, et passons vite.

Dans notre société française, désormais si bigarrée, on a vu apparaître tout à coup une nouveauté qui eût causé un très grand étonnement chez nos pères. Je veux parler de l'homme du peuple qui pense, du prolétaire qui produit de son cerveau aussi bien que de ses mains. Sur la fin de la Restauration, ce type commence à se révéler dans la voie du roman, parce que, pour pratiquer ce genre, il n'est pas indispensable d'avoir passé par dix ans d'études classiques, et

que, du moment qu'on possède la syntaxe et pour deux liards d'imagination, rien ne s'oppose à ce qu'on tente le jeu. Déjà, ainsi que nous l'avons constaté, au commencement du siècle, un ouvrier, un typographe, Rétif de la Bretonne, avait donné l'exemple, organisant lui-même ses innombrables volumes, non la plume à la main, mais avec un *composteur* et devant une casse d'imprimerie. En pleine Restauration, à l'époque où M. de Villèle était ministre, on se montrait un petit homme assez mal tourné, qui, comme Gil Blas, devait faire plusieurs métiers pour vivre, même, parait-il, un moment, celui de montreur de curiosités, avec une baguette à la main. Le même, exerçant ensuite une industrie d'un ordre plus relevé, se serait fait tailleur de diamants, puis journaliste, puis romancier, puis auteur dramatique, pour devenir, plus tard, chevalier de la Légion d'honneur et vice-président d'une de nos grandes sociétés littéraires. Tel a été M. Michel Masson. Mais le renom qu'il a laissé provient surtout de ses romans, dont plusieurs ont été lus avec empressement. On n'a pas encore oublié *Vierge et Martyre*, *la Couronne d'épines*, *l'Ame transmise*, ni surtout *Daniel le lapidaire*.

Une autre point pour aider à la célébrité : la littérature a ses Dioscures. A l'heure de ses débuts, cet opiniâtre a eu pour collaborateur un autre artisan, à peu près de même origine, mais

plus heureusement doué et qui, après avoir brillé du plus vif éclat, a fini très rapidement comme une étoile filante. Celui-là se nommait Raymond Brucker et, de son métier, c'était un éventailliste, un morceau d'artiste qui n'avait pas eu le moyen d'achever ses classes. Né disert, la mémoire prompte, la parole facile, la voix claire, il eût fait un orateur. Le journalisme, qui est toujours d'un accès si peu coûteux, l'arrêta dès ses premiers pas, l'enrôla dans ses rangs et se nourrit de sa substance pendant une dizaine d'années, les plus belles, celles de la jeunesse. « C'est moi, écrivait-il en 1831, c'est moi qui suis le tigre de cette ménagerie appelée le *Figaro*. » Mais, pour lui, comme pour son camarade, la véritable vocation était le roman. En s'associant, ils avaient publié *le Maçon*, tableaux de mœurs populaires, qu'ils signaient de leurs deux prénoms réunis : Michel Raymond. Ils se séparèrent ensuite et l'éventailliste s'accorda alors avec Léon Gozlan pour faire les *Intimes*, une étude de mœurs qui met en relief le mot si fameux d'Aristote : « Mes amis, il n'y a pas d'amis ». Cependant ses meilleurs livres sont ceux qu'il a écrits seul. Il en a produit une dizaine et de très bons. On a surtout remarqué *Mensonge*, *le Puritain de Seine-et-Marne* et *le Bouquet de la mariée*. Chez lui, le style est ample, brillant, rehaussé des plus vives couleurs, avec des soubresauts inattendus et toujours très rapides. Pourquoi s'est-il arrêté

tout à coup, essoufflé et non *vidé ?* On a expliqué cette lassitude par une singularité de tempérament. Le long de son chemin, ce conteur s'est laissé séduire par deux sirènes, par les écoles philosophiques et religieuses qui catéchisaient Paris à la suite de la Révolution de Juillet. Ayant la noble manie de prêcher à son tour, laissant là l'art pour l'art, l'art pour le plaisir, il a mis dans ses récits, d'abord l'amour du républicanisme, puis une tendance au saint simonisme ; puis, avec une fougue d'apôtre, les grands rêves de Charles Fourier. Mais, à la longue, en prenant de l'âge, rebuté par les cruautés du combat pour la vie et dépité par la venue de l'insuccès, il s'est écarté, un matin, de ces diverses doctrines. Toutes lui paraissaient plus décevantes les unes que les autres et, se refaisant chrétien, il déclarait vouloir revenir à la foi du charbonnier. Nous l'avons donc revu confit en dévotion, et il est mort obscurément, à l'état d'expéditionnaire dans un des compartiments de l'Assistance publique. Et, de 1833 à 1835, en lisant sa prose dans la *Revue de Paris*, H. de Balzac s'était écrié : « Il a autant de verve que d'invention : il ira loin ». Si l'on veut avoir une idée de ce talent, réellement très remarquable, il faut lire les deux volumes intitulés : *la Valise de Simon le Borgne* et *le Phalanstérien*, dans les *Français peints par eux-mêmes*.

Poursuivons la revue des romanciers en vogue de 1830 à 1840.

De tous ceux qui se sont mis l'esprit en quatre pour créer des loisirs aux contemporains, Léon Gozlan est certainement celui qui a le plus noirci de papier blanc. Sans mentir, il a dû dessécher 300 bouteilles d'encre au bas mot. Poète, journaliste, auteur dramatique, historien, critique, conteur, il mérite plus qu'aucun autre le titre de polygraphe, créé par Charles Nodier. Plus spécialement aimé des lecteurs, il a fait sortir de sa tête des guirlandes de romans. Si l'on avait à les indiquer tous ici, ce serait un interminable labeur, car il a dépassé la centaine. En substance, ce sont des traits de la vie parisienne, mais s'étendant sur tout notre cycle social. Figurez-vous donc, allant du comique au tragique, des scènes d'amour, de travail, de jeu, de club, de bourse, de salles d'armes, d'hôpital, de prison, de boudoir, de cimetière, de théâtre, bref, le Paris de Louis-Philippe pris sur le fait et décrit, non en grandes pages, mais en vignettes, ce qui est un charme au point de vue de l'art. Un petit rayon de gloire, si l'on veut, mais, enfin, c'est de la gloire. De cette œuvre immense, en effet, si le temps a emporté presque tout, il reste pourtant deux livres d'une très grande originalité : *Aristide Froissart* et aussi *Polydore Marasquin*, de la satire sociale en prose.

Dans le même temps, mais avec une figure plus nette et plus résistante, on rencontre Alphonse Karr, l'Aristophane des *Guêpes* moder-

nes. Pour le caractériser, répétons ce qu'en a dit un de ses émules : « Il faut songer à l'aubépine dont on fait les haies ; c'est un arbre sauvage, noueux, rugueux, épineux, hérissé, mais sur lequel cependant, il faut l'avouer, s'épanouissent parfois quelques fleurs, sauvages aussi, mais fraîches et parfumées ». Telle est bien, en effet, l'idée qu'on doit se faire de l'humoriste auquel on doit *Sous les Tilleuls*, *Fa Dièze*, *Vendredi soir*, *le Chemin le plus court*, *Geneviève*, *Feu Bressier*, *la Famille Alain*, *la Pénélope Normande*, *Pour ne pas être treize à table*. J'en saute cinq ou six autres, sans compter *les Roses noires et les Roses bleues*. Misère de nous ! Tant de récits charmants ne sont déjà plus qu'un souvenir !

Et Méry ? Comme celui-là a été célèbre sous Charles X à cause de ses satires, la *Villéliade* et la *Peyroneide*, et ses poèmes bonapartistes, le *Fils de l'homme* et le *Napoléon en Egypte !* Pour débuter, il avait fait deux romans à sensation et dans le sens libéral : *Une Nuit du Midi*, où il flétrissait les assassinats de la Terreur blanche, et *le Bonnet vert*, une chronique du bagne de Toulon. Dans la suite, il s'est mis à découvrir l'Inde et la Chine comme, un peu après lui, Pierre Loti découvrira Taïti et le Japon. Méry a fait alors courir dans ses romans les tigres, les grands serpents, les éléphants et de charmants monstres aux yeux bleu de mer plus redoutables,

les adorables petites Anglaises nées à Singapore et à Delhi. Lisez *Héva*, *la Guerre du Nizam*, *le Paradis terrestre* et *les Damnés de l'Australie*.

Régnier-Destourbet, un ex-séminariste, après s'être échappé de Saint-Sulpice, s'est mis à faire du roman. On a de lui : *Un bal chez Louis-Philippe*, et, peu après, *Louisa*, histoire d'une courtisane. Courtisane est ici un euphémisme. En réalité, cette Louisa a été pour 1833 ce que devait être en 1881 *la Fille Elisa*, de MM. de Goncourt. Sous le soleil, il n'y a pas d'héroïne neuve.

On ne s'étonnera pas de nous voir faire un point d'arrêt au nom de Louis Desnoyers. En apparence, ce joyeux garçon ne semblait être qu'un amuseur ; en réalité, il a été un homme de génie, c'est-à-dire un grand inventeur. On trouvera plus loin, un chapitre qui le concerne.

Théophile Gautier, ce merveilleux émailleur, le Benvenuto Cellini du style, n'a pas fait que des vers, de belle prose, de la critique théâtrale, des drames, des ballets, des vaudevilles et des voyages On sait qu'il s'est aussi donné ample carrière dans le roman. *Mlle de Maupin* a fait époque, tant à cause du sujet, si original, qu'en raison de la préface, qui est d'une lecture si attachante. Il faut mettre, qui l'ignore ? d'autres œuvres à son actif : *Fortunio*, *le Roman de la Momie*, *les Roués innocents* et d'autres encore. — Lecteur, saluez !

Oui, saluez, mais combien d'autres virtuoses

de l'écritoire il y aurait à entourer des mêmes honneurs et que le défaut de place ne me permet que de nommer très sommairement. Sur une ligne parallèle, il faudrait faire asseoir Pétrus Borel, le Lycanthope, l'auteur de *Mme Putiphar ;* — le pauvre et charmant Gérard de Nerval, l'auteur d'*Aurélia ;* — Edouard Ourliac, l'auteur de *Suzane ;* — Arsène Houssaye, l'auteur du *Serpent sous l'herbe ;* — Ernest Legouvé, l'auteur de *Max ;* — le bibliophile Jacob, l'auteur de la *Chambre des Poisons ;* — son frère, Jules Lacroix, l'auteur d'*Une Grossesse ;* — Prosper Mérimée, l'auteur de tant de grands récits, depuis la *Chronique des temps de Charles IX* jusqu'à *Colomba ;* — Ernest Desprez (Eléonore de Vaulabelle) *les Femmes vengées ;* — Charles Rabou, *le Capitaine Lambert ;* — Alphonse Royer, *le Divan ;* — Paul de Musset, *Lauzun ;* — Auguste Maquet, le collaborateur assidu d' Alexandre Dumas père, l'auteur de la *Belle Gabrielle ;* — Mortonval, l'auteur de *don Martin Gil ;* — Lottin de Laval, — Philarète Chasles, le traducteur du *Titan* de Jean-Paul Richter ; — F. Claudon, l'auteur du *Baron d'Holbach ;* — X. B. Saintine, l'auteur de *Picciola* et du *Mutilé ;* — Charles de Bernard, un succédané d'H. de Balzac, l'auteur de *la Rose jaune* et de *Gerfaut ;* — Félicien Mallefille, l'auteur du *Corbeau ;* — Théodore Muret, l'auteur d'*Un fils de J.-J. Rousseau ;* — Marie Aycard, l'auteur du *comte de Horn ;* —

Mary Lafon, l'auteur de la *Jolie Royaliste ;* — Alphonse Esquiros, l'auteur du *Magicien ;* — Roger de Beauvoir, l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges ;* — Alphonse Brot, l'auteur d'*Entre onze heures et minuit ;* — Edouard Corbière, l'auteur des *Pilotes de l'Iroise ;* — Jules Lecomte, l'auteur des *Poignards de Cristal ;* — E. de Salle, *Sakountala à Paris ;* — A. Altaroche, *les Aventures de Victor Augerol ;* — Armand Lapointe, l'auteur des *Rivalités ;* — Emmanuel Gonzalès, l'auteur des *Frères de la côte ;* — F. du Boisgobey, l'auteur du *Crime de l'Opéra ;* — Elie Berthet : *la Croix de l'affut*, et cent autres. — En voilà une assez belle botte. Hélas ! combien j'en omets, — sans le vouloir !

Et les femmes ?

Un ex-roi du Dahomay, ce Béhanzin, que nous avons interné à la Martinique, où il vit de ses rentes à nos frais, avait formé chez lui un corps de femmes, toutes jeunes et robustes. Il les avait armées de sabres, de lances et de flèches de manière à faire voir en elles le plus redoutable des bataillons. La littérature de notre XIXe siècle aussi aura créé des amazones. De 1800 à 1900, les femmes qui ont écrit des romans seraient sans doute infiniment moins farouches que ces négresses, mais elles ne seraient pas moins vaillantes avec leur arme à la main, qui est une plume. Que de combats elles ont livrés à l'indifférence publique ! Si quelques-unes d'elles ont massacré la grammaire

nationale et le bon sens, plusieurs ont remporté d'éclatantes victoires. En compulsant les catalogues, les bibliographies et les archives du livre, nous avons rencontré tant de noms de muses, tant de célébrités du genre féminin, que nous avons dû renoncer à en dresser la liste complète. En dépit de la bonne volonté que nous avons eue de faire voir à quel point le beau sexe a contribué à l'art de conter, nous avons dû nous borner à ne faire qu'une nomenclature en raccourci.

Chapeau bas, donc, messieurs, devant ce brillant collège d'authoresses ! Inclinez-vous devant les romancières !

Mme de Genlis. — Mme de Staël. — Mme Cottin. Mme de Montolieu. — Mme Sophie Gay. — Mme de Duras. — Mme d'Hautpoul. — Mme de Krudener. — Mme Georgette Ducrest. — Mme de Souza. — La Contemporaine. — Mme la duchesse d'Abrantès. — George Sand. — Mme Hortense Allart. — Mme Mélanie Waldor. — Mme Jenny Bastide. — Mme Dupin. — Mme Emile de Girardin. — Mme H. Arnaud. — Mme Charles Reybaud. — Mme Jenny Bastide. — Mme Ancelot. — Mme Desbordes-Valmore. — Mme Ulliac-Trémadeure. — Mme Elisa Voïart. — Mme Amable Tastu. — Mme la comtesse Merlin. — Mme d'Aboville. — Mme la comtesse Dash. — Mme Jane Dubuisson. — Mme Eugénie Foa. — Mme Sophie Panier. — Mme Hermance Lesguillon. — Mme Sophie Crombach. — Mme Alida de Savi-

gnac. — Mme Aurélie de Soubiran. — Mme Edmond Adam (Juliette Lamber). — Mme Urbain Rattazzi (princesse Marie de Solms). — Mme Célina Ravier. — Mme Floran Tristan. — Mme Clémence Badère. — Mme Roger de Beauvoir. — Mme Gustave Haller. — Mme Rachilde. — Mme Henry Gréville. — Mme Stanislas Meunier. — Mme Daniel Lesueur (Jeanne Loiseau). — Mme Marie Lafon. — Mme la comtesse Rostopchine — Mme J. de la Vaudère. — Mme Marny. — Mme Judith Gauthier. — Mme de Peyrebrune. — Mme Ve Laya. — Mme Bentzon. — Mme Carro (morte tout récemment). — Mme Camille Pert, et très certainement une centaine d'autres dont les vieilles trompettes de la Renommée fanfareront la gloire aux oreilles de la postérité, de celle de demain.

Sur la fin de 1851, lorsque Louis Bonaparte fit son coup d'Etat, l'exercice de la pensée eut à descendre jusqu'au dernier degré de l'abaissement. La tribune était renversée, la presse supprimée, la chaire des écoles muette, celle même de Notre-Dame soumise à un régime d'exception. L'art littéraire, naguère si brillant, ne pouvait plus être qu'un souvenir; Balzac venait de mourir, Lamennais s'éteignait; Lamartine, attristé, se renfermait à Saint-Point; Victor Hugo était proscrit; Michelet, interné; Eugène Süe, exilé: Edgard Quinet, expulsé; Alphonse Karr se faisait jardinier à Nice, qui n'était pas encore terre française. Le génie de George Sand semblait n'être

plus qu'un foyer aux trois quarts éteint, d'où il ne sortait plus, par intervalles, que de rares étincelles. Comme représentant de l'art de conter, il ne restait qu'Octave Feuillet, dont le nouveau maître venait de faire un bibliothécaire de Fontainebleau, et Paul Féval, déjà troublé, près de se noyer dans le mysticisme. — Est-ce que le roman allait périr ?

Le roman périr en France... la chose ne se pouvait pas ; mais il allait se transformer et, disons-le tout de suite, ce ne devait pas être à son avantage. On ne rencontrait plus alors dans Paris, en fait de presse, que des feuilles puérilisées, uniquement composées de commérages, d'*anas* et d'insipides nouvelles à la main. Pour être toléré, le roman dut s'assujettir à marcher avec ces allures nouvelles. Il ne fallait plus lui demander ni l'élévation dans les idées ni la forme superbe qui était un héritage de 1830. Ce ne devait plus être, ce n'a plus été, pendant dix-huit ans de suite, qu'une série d'histoires saugrenues, des scènes de bagne, des arcanes de police ou bien un chapelet de fariboles. Ponson du Terrail, Emile Gaboriau, Adolphe Belot étaient les maîtres du genre. Ce sont ceux qui ont précédé Emile Richebourg et qui lui ont transmis le secret de leur manière. (Hélas ! ils ont eu cent autres imitateurs, les microbes du feuilleton, mais nous ne les nommerons pas : on trouvera leur noms dans les catalogues du temps.)

Un moment, deux hommes de cœur, Erckmann-Chatrian, essayèrent de réagir contre cette abjection de la pensée. Ils firent *Thérèse*, le *Fou Yoloff* et quelques autres compositions patriotiques, bien vues du public. D'autre part, on vit les frères Jules et Edmond de Goncourt, les protégés de la princesse Mathilde, s'évertuer à rendre quelque ressort au genre abâtardi. Vains efforts! Quoiqu'ils se missent à deux pour écrire un conte comme deux poules du Maine s'entendraient pour couver un œuf, ils n'agissaient que médiocrement sur l'esprit des masses. Pour parer à tant d'indigence on cherchait à racoler les Normaliens, déserteurs de la chaire scolaire. Prévost-Paradol avait été envoyé à Washington pour y représenter l'empereur et, un jour, en voyant comment allait finir ce règne, c'est-à-dire dans un abîme de désastres, il se coupait la gorge avec un rasoir. Edmond About, chamarré de rubans, était invité aux fêtes de Compiègne, et c'était un faux pas dont il ne devait pas se relever. *Les Mariages de Paris*, *Madelon*, passèrent vite. A partir de ce moment, le roman s'encanaillait résolument dans le scandale et dans les récits pornographiques. « A bas l'orgie! » s'écriait Barbey d'Aurevilly dans *le Réveil*, de frères Escudier. On le laissait dire. D'ailleurs, il faisait lui-même *la Vieille Maîtresse* et, ensuite, *le Prêtre marié*. Paraissaient, à la même date, *les Femmes de Plâtre* de M. Xavier de Montépin. Cependant un des plus

grands succès de cette époque échevelée a été celui de *Mlle Giraud, ma femme*, par Adolphe Belot (la description des mœurs lesbiennes décidément introduites dans Paris). Comment un tel livre a-t-il pu passer sans être arrêté au collet ? Comment les lords d'Angleterre sont-ils les premiers à vouloir que le peuple de Londres se saoûle de gin ? Bientôt parut *Mme Bovary*, de Gustave Flaubert. C'était une œuvre infiniment plus remarquable à tous égards, qui déplut au rigorisme de la cour, probablement parce qu'elle avait paru originairement dans la *Revue de Paris*, alors dirigée par Laurent Pichat te Louis Ulbach, des écrivains d'opposition. Au fait, cette *Mme Bovary* fut considérée par le parquet comme trop décolletée, à cause d'une promenade en voiture, stores baissés, et déférée à la Cour d'assises, où, par bonheur, elle fut acquittée. Le fait, du reste, n'a pas empêché l'auteur de faire *Salammbô* et aussi *la Tentation de saint Antoine*.

En dehors de cette éclosion de Gustave Flaubert, le roman ne sortait pas du moule que lui avaient donné Ponson du Terrail, Emile Gaboriau et deux ou trois autres brocanteurs du même genre. La critique, à bon droit indignée, avait beau s'emporter : le roman terre à terre se moquait de ses colères et, comme dit l'Ecriture, il est bien vite revenu à son vomissement. Les cent journaux de Paris, les cinq cents journaux de la province, au lieu de travailler à refaire la conscience

nationale si profondément ébréchée par la diffusion d'histoires ineptes ou licencieuses, sont revenus à l'art indigne, assaisonné de polissonnerie et d'argot. On a même jugé que la divulgation par la presse des feuilles quotidiennes ne suffisait pas et il s'est créé alors un commerce de livraisons à deux sous, organisé de manière à répandre la prose vénéneuse dans les ateliers, dans les mansardes et jusque dans les campagnes. Le roman a, dès lors, été posé sur la même ligne que le négoce des cartes transparentes. On entendait chaque jour les éditeurs dire aux auteurs : « Ne nous apportez que des titres choquants et des manuscrits scabreux ». Mais ne soyons pas injustes ni par trop bégueules. Pendant ces trente dernières années, le roman, sentant la vergogne lui monter au front, s'est, de temps en temps, révélé par de belles œuvres au nombre desquelles il faut citer les livres d'Alphonse Daudet et d'Emile Zola. Rappelons, entre autres, *Germinal* et *Sapho*. Ajoutez-y l'*Affaire Clémenceau*, d'Alexandre Dumas fils. (Il y en aurait une demi-douzaine d'autres à citer.) Ajoutez-y les études si séduisantes de Marcel Prévost.

A la vérité, un matin, vers 1880, on a signalé en librairie un mouvement inaccoutumé. Il s'agissait de la soudaine apparition d'un roman qui passait pour neuf. Sous l'impulsion de M. Paul Bourget, l'auteur de *Cruelle énigme*, on voyait

donc s'élancer, non sans éclat, pareil à un papillon aux ailes d'or et de saphir, le roman dit psychologique, et voilà que Paris a crié au prodige. Pardon ! ce roman qui a pour objet de fouiller l'âme humaine et d'en numéroter tous les replis, ce n'est point du tout une nouveauté ; ce n'est qu'un recommencement. Qu'est-ce que c'est que la *Delphine* de Mme de Staël ? Qu'est ce que c'est qu'*Obermann*, où il n'y a pas d'action ? Qu'est-ce que c'est qu'*Adolphe*, où l'homme et la femme passent tout le temps à gémir sur leur faiblesse ? Qu'est-ce que c'est que *le Lys dans la vallée* ? Qu'est-ce que c'est que ce *Jacques* de George Sand qui met si héroïquement à nu son cœur de mari trompé ? Tous ceux-là sont évidemment des professeurs de la psychologie appliquée au roman, sous-entendez les ancêtres de M. Paul Bourget et autres. Au surplus, Mme Gyp a blagué fortement la prétendue nouveauté, en écrivant un amusant pamphlet : *Ohé ! les Psychologues !*

Avant de finir là-dessus, entrons un peu dans le détail.

Le Roman ! En remuant le catalogue de nos éditeurs à la mode, on y voit apparaitre ceux qui l'ont fait renaitre dans les derniers temps. Il y aurait à dresser la nomenclature de tout un état-major. Laissez-moi ajouter vingt noms célèbres à mon herbier. Je lui répondrai ici, non par ordre de mérite ou de renommée, mais pêle-mêle et à l'aventure, comme ils me viennent à

l'esprit. Ce sera au lecteur à les mettre en rang comme il l'entendra sur les rayons de sa mémoire. — Voilà M. Octave Feuillet avec *Julia de Trécœur* ; Ludovic Halévy avec *l'Abbé Constantin* ; Pierre Lotti avec *les Trois dames de la Kasbah* ; Anatole France avec *le Livre de mon ami* ; Mario Uchard, avec *la Buveuse de perles* ; René Bazin avec *Donatienne* ; Brada avec *le Retour à flot* ; Richard Monroy avec *la Petite Béguins* ; Léon de Tinseau avec *la Princesse Errante* ; Ernest Feydeau avec *Catherine d'Overmède* ; Ernest Renan, *Caliban* ; Amédée Achard, *les Petites filles d'Eve* ; Th. Bentzon, *la Petite Perle* ; J. Noriac, *la Falaise d'Houlgate* ; Francisque Sarcey, *le Piano de Jeanne* ; Jules Troubat, *une amitié à la d'Artez* ; F. du Boisgobey, *le Crime de l'Opéra* ; Henri Gréville, *Dosia* ; Ernest Daudet, *la Marquise de Sardee* ; E. Fromentin, *Dominique* ; Alfred Assolant, *le Tigre* ; Edouard Rod, *l'Autopsie du docteur Z**** ; Nadar, *l'Auberge de Coquecigrues* ; Henri Demesse, *la Vénus de bronze*. Vous en trouverez disséminés cent autres encore. Dieu merci, chez moi, l'art d'écrire est celui qui chôme le moins. Un étranger de distinction, qui se promenait sur les grands boulevards, voit un jeune monsieur s'approcher de lui pour allumer son cigare au sien ; suivant l'usage et par forme de politesse, il dit à ce jeune homme : « Monsieur est romancier sans doute ? »

Vers 1836, Paris a eu, un moment, la tête tournée par l'arrivée d'un Suisse, philosophe, poète, prosateur, de l'école de J.-J. Rousseau et qu'on nous donnait comme un homme d'un grand avenir. Il se nommait Charles Didier. Démocrate dans le bon coin, il marchait sur les sentiers de Lamennais et de George Sand. Un roman psychologique, *Chavarnay*, son début, a fait quelque bruit. *Caroline en Sicile* et, peu après, *Rome souterraine*, deux autres livres, très remarquables, faisaient rayonner autour de sa personne un peu de renommée, mais pas assez à son gré. Il n'avait pourtant pas à se plaindre du sort, puisque sa gloire littéraire lui avait fait faire un beau mariage. (Charles Didier avait épousé Mlle G..., riche héritière d'une spécialité de fer à repasser qui a rapporté des millions, mais cette union s'était rompue.) Excentrique à la manière de lord Byron, le romancier, prenant l'Europe en dégoût, s'était épris de l'amour des voyages. Il a visité l'Afrique et l'Asie. En particulier, il a voulu mesurer de là le désert qu'a parcouru Israël à la sortie de la Mer Rouge jusqu'à l'entrée de la Terre promise. Plus spécialement il a pris plaisir à gravir le Sinaï pour se donner la joie de toucher de ses mains le paquet de ronces et d'épines, qui est aujourd'hui un couvent, où la tradition rapporte que Jéhovah s'est donné la peine d'apparaître à Moïse sous la forme d'un buisson ardent. Dans ces mêmes parages, il a rencontré

la licorne, animal qu'on disait fabuleux, dont Voltaire s'est tant amusé, que l'Angleterre a mêlé à ses armes et qu'il a affirmé être une réalité très vivante. De retour à Paris, le touriste était devenu le plus mélancolique des hommes. J'ai pu le voir dans les soirées du docteur Ivan et de Mme Charles Reybaud, où il affectait de ne parler que par monosyllabes. Un soir d'automne, en 1858, il s'est brûlé la cervelle, d'un coup de pistolet.

A dater de 1860, vu l'effroyable fécondité qui s'est manifestée dans la Romancerie, les délicates, de plus en plus dépaysées par tant d'abondance et si peu de talent réel, levèrent les bras au ciel d'un air consterné. Le fait est que ce genre charmant du récit familier s'abâtardissait de jour en jour. Non seulement le thème de ces contes n'était plus qu'une ennuyeuse redite, mais le mépris de la grammaire y passait à l'état de mode. « Que m'apportait vous là ? disait le directeur des journaux en voyant venir les manuscrits. Si c'est *bien écrit*, ne vous donnez pas la peine de déplier le rouleau, remportez-moi ça. *Bien écrit*, il n'en faut plus. » Effectivement la beauté de la forme, ce qui avait été naguère si recherché, cette vérité de l'art d'écrire, devenait le pire des défauts et faisait refuser l'œuvre même avant tout examen. Il ne fallait construire un livre que pour le peuple et dans le langage du peuple. De ce temps date ce qu'ils ont appelé le

Réalisme, d'abord, puis, bientôt après, le Naturalisme. — Nous arriverons sous peu au Simonisme, je veux dire au « Dictionnaire des singes », disait Philarète Chasles et, au fait, si vous vous abaissez à lire de tels feuilletons, vous verrez que nous y sommes encore.

A la vérité, les Normaliens échappés de l'Ecole, forcément bien stylés, combattaient ce mouvement de la littérature grossière En particulier, H. Taine, Edmond About, J.-J. Weiss et Alfred Assollant faisaient bonne guerre sous ce rapport, mais nul n'a jamais pu aller contre le courant d'un fleuve ni surtout de la mer. Ecrire comme parlent ceux d'en bas, mêler à la langue nationale le lexique imbécile du rapin et l'argot des filles et des voleurs, ç'avait été commencé par Eugène Suë dans *les Mystères de Paris ;* ç'a été remis en honneur et avec un très grand succès par quelques autres, mais cette crise est finie.

Vingt-cinq ans se sont écoulés, et comme tout passe chez nous avec la rapidité de l'éclair, la vogue du roman psychologique a déjà vécu. Qu'en conclure? Faut-il donc qu'après avoir revêtu tant de formes en cent ans le roman soit mort? Non, certainement. D'abord la science nous l'apprend ; ici-bas tout se transforme sans cesse et rien ne meurt. Le roman ne mourra assurément pas. Tant qu'il y aura en Europe une France, soyez sûr qu'il y poussera des romanciers. Pour ce qui est du temps actuel, voyez donc ce qui

arrive si visiblement sous nos yeux : le roman est sans contredit la forme littéraire la plus demandée, la mieux rétribuée et celle qu'on cherche sans cesse à honorer. Le roman fait fortune. Le roman est décoré du ruban rouge. Le roman a dix fauteuils à l'Académie française, des sièges au Sénat, à la Chambre des députés, dans les ambassades et au ministère. Eh bien, ce n'est rien encore. Regardez donc autour de vous! Le roman est de plus en plus la coqueluche de ce grand pays. On le taille en marbre. On le coule en bronze pour en faire un demi-dieu que les passants encenseront sur les places publiques. Voilà quelques années, cinq cent mille Parisiens des deux sexes l'ont porté solennellement au Panthéon dans la personne de celui qui a daigné écrire *Notre-Dame de Paris* et *les Misérables*. On serait tenté de dire qu'il a pris la place des rois : le fait est qu'il règne et qu'il gouverne, puisqu'il maîtrise les esprits.

Oui, rien de plus vrai : il règne et il gouverne, et cependant il s'est formé contre lui une ligue formidable. Les savants l'ont en horreur; les philosophes, d'accord avec les prédicateurs, l'interdisent; les historiens le repoussent comme un faux frère. Naguère un critique du nom de Gustave Planche, fort écouté, s'écriait dans la plus rigide des *Revues* : « Quel odieux amoncellement de pattes de mouches! Est-ce qu'il ne viendra pas prochainement un second Amrou,

un autre lieutenant d'Omar. pour réduire toutes ces inepties en cendres ? » Faire brûler tant de chefs-d'œuvre par les tisons d'un barbare ! Ç'a nous donne froid dans le dos !

Pourtant, lorsqu'on jette un coup d'œil d'esthète sur ces cent ans, ne trouvez-vous pas que c'est véritablement trop de romans? Savez-vous qu'on en a fait paraître, de 1800 à 1900, un total effroyable, 57,303 ? En avez-vous calculé les conséquences ? Hélas ! en 1870, au début de nos désastres militaires, une scène étrange se passait à Rome, sur la place Navone, entre Marforio et Pasquin, les deux compères du peuple :

— Marforio. — Compère qu'y a-t-il de nouveau, ce matin ?

— Pasquin. — Un peuple de romanciers qui déclare la guerre à un peuples de géomètres.

Nous ne le savons que trop : ce n'est pas le peuple de romanciers qui a eu le dessus.

PROSPER MÉRIMÉE

ET LE BACCHUS ANTIQUE

Si vous vous mettez à jeter les yeux sur la carte de Cassini, vous pourrez y voir que le Berry se divise en deux zones bien distinctes. L'une qui incline vers la Creuse et qui est arrosée par l'Indre. C'est le Bas-Berry, le même qui a tant été décrit par la plume d'or de George Sand dans *Valentine* et dans *la Mare au Diable*. L'autre, le Haut-Berry, qui a pour chef-lieu Bourges, c'est-à-dire la plus ancienne ville de France, est réjoui par le Cher, l'affluent le plus considérable et le plus riche de la Loire. En passant, qu'on nous laisse faire une courte station à ce poétique cours d'eau. Le Cher est sans contredit celui de nos petits fleuves sur les bords duquel se sont plu à soupirer les âmes les plus rêveuses de notre histoire littéraire. Sur ses rives se sont promenés, à tour de rôle, Jehan de Meung, l'auteur du *Roman de la Rose*, Pierre de Ronsard, Paul-Louis Courier, Honoré de Balzac et aussi Emile et

Antony Deschamps, les deux nourrissons de la Muse romantique. Dans ces mêmes parages se sont aussi montrés, au moins pendant un printemps, deux paysagistes qui nous ont laissé quelques belles toiles et chacun un nom, mais un nom couronné de cyprès: Bonington, parce qu'il est mort trop jeune, et Anastasi, parce qu'il est mort aveugle. Mais tous deux n'ont pas voulu partir pour l'autre monde sans révéler par leurs œuvres tout ce qu'il y a de charme, d'eaux courantes et de verdure virgilienne dans cette province trop dédaignée.

Le département du Cher, l'un de ces compartiments du Berry, tient une grande place dans notre histoire nationale. Il en est fortement question dans les *Commentaires de Jules César*. Au moment où, après être sorti en vainqueur de la Narbonnaise, l'arrière-petit-fils de Vénus, qui était aussi le plus illustre général de son temps, se jetait sur la Loire afin d'y achever la conquête des Gaules ; il y rencontra tout à coup une résistance des plus opiniâtres et sur laquelle la facilité de ses derniers triomphes ne l'avait pas habitué à compter. Vercingétorix, à la tête d'une armée d'Arvernes, de Bituriges et d'Eduens, tenait le pays depuis l'endroit où est aujourd'hui Vierzon jusqu'à *Avaricum*, c'est-à-dire jusqu'au lieu où se trouve Bourges, antique citadelle gauloise. On sait que ce barbare était un homme de forte trempe. Aussi brave qu'habile, il donnait

du fil à retordre au grand Jules, mais, à la fin, écrasé par le nombre et aussi par le génie, il lui fallut battre en retraite et se retirer peu à peu en Auvergne, où il irait se retrancher dans Gergovie. Toutefois il ne lâchait pas le terrain sans s'efforcer d'arrêter le victorieux et de faire le désert autour de lui. Avant d'organiser le siège de Bourges, il avait, le même jour, brûlé vingt villes ; c'est Jules César lui-même qui nous le dit. Il y a lieu de croire que le mot de villes est ici empreint d'une certaine exagération et que ces vingt cités gauloises n'étaient probablement que des villages fortifiés, de petites places pourvues de postes armés, quelques fantassins et quelques cavaliers, avec des groupes de laboureurs et de bûcherons ; mais cet épisode aide à faire voir qu'il n'y a décidément rien de neuf sous le soleil et que le terrible incendie de Moscou, conçu par Rostopchin, n'a été qu'une prouesse empruntée à nos ancêtres.

Sur ce même sol, l'histoire a imprimé d'autres traces mémorables Il faut remonter au début du xve siècle, c'est-à-dire à l'époque lamentable où, après nous avoir envahis, l'Anglais nous serrait à la gorge. Henri V avait été proclamé roi à Paris avec Bedford comme gouverneur. De la France il ne restait plus que le Berry et quelques provinces environnantes, le Bourbonnais et l'Auvergne tout au plus ; Charles VII n'était plus désigné dérisoirement que sous le titre de *roi*

de Bourges, où il était venu chercher un refuge avec sa cour. J'ai vu le palais où résidait cette majesté errante et, par la suite des temps, cette demeure royale est devenue une prison. Triste lieu d'asile, puisque, dans l'origine, c'était le château de détresse, « sans pain ni pâte », à ce que disent les chroniques du temps. Vous savez aussi sans doute ce curieux épisode : un cordonnier de la ville refusant de faire au roi une paire de souliers à crédit.

Cependant nos Mémorialistes, toujours si charmants à lire, nous font voir aussi comment cette déche carabinée s'est tout à coup changée en splendeur. Autour de la personne du jeune roi étaient accourus assez de vaillants hommes d'armes pour former le plus brillant des états-majors. Là se trouvaient, entre autres, La Hire, La Trémouille, Xaintrailles et le bâtard Dunois, le plus brave de tous ces braves. Bientôt il devait arriver de Lorraine une jeune fille des champs, qui, fièrement armée d'une épée fleurdelisée, deviendrait Jeanne d'Arc, un grand capitaine et la gloire immortelle de son sexe. Pour ne rien omettre, j'ajouterai que, tendre, chevaleresque et galant, Charles VII avait en même temps auprès de lui une jeune, blonde et blanche Tourangelle, une perle de beauté, Agnès Sorel, une reine sans couronne, mais une reine tout de même.

Je ne l'ignore pas : on a quelques reproches

amers à faire à la maitresse du roi. Par exemple, elle a été injuste et même cruelle envers Jacques Cœur, un autre grand homme, *l'argentier*, comme on l'appelait, qui, parallèlement à Jeanne d'Arc, a aidé à la résurrection de la France. Elle l'a fait proscrire et elle a, finalement, causé sa mort, mais ces torts ne l'empêchent pas d'être une curieuse et imposante figure de favorite. Qui ne connait ce trait d'une allure si française par lequel elle avait su réveiller l'ardeur belliqueuse de son royal amant ? — Charles la surprend en train de rassembler ses atours. « Que faites-vous, Agnès ? — Vous le voyez, sire, mes paquets. Je pars. — Comment ! vous partez ! qu'est-ce que cela signifie ? — Je vais vous l'apprendre, sire. Etant enfant, un sorcier lut dans ma main que je serais, un jour, la bonne amie du plus grand roi du monde. — Eh bien, Agnès ? — Eh bien, sire, Henri V, d'Angleterre, étant en ce moment roi de Paris, est le plus grand prince du monde, j'obéis à la prédiction en l'allant trouver. » On sait comment finit cette scène. Le roi, piqué d'honneur, se jeta sur son épée, et, ses lieutenants et Jeanne d'Arc aidant, il courut au siège d'Orléans, reconquit la ville et délivra le royaume.

Aux environs de Bourges, dans un paysage toujours vert, on aperçoit les ruines d'un petit château qui porte la date de ces temps antiques. Ce petit manoir, c'est justement une des rési-

dences de la belle Agnès. Il y a là encore un petit bois, et tout ce domaine se nomme le *Bois-sire-amé*, dans les parchemins notariés d'alors, avec le latin du temps : *Boscius senioris amati*. Il va sans dire que c'était un présent du prince. En ce lieu, il y avait des chênes et des trembles, mais les arbustes qui y abondaient le plus étaient des rosiers, des lilas et des myrtes, encadrement bien approprié à la plus belle des belles. Agnès Sorel a habité assez longtemps cette demeure, et il me reste à dire à ce sujet une chose assez touchante. Bâti sur une éminence, le petit château de *Bois-sire-amé* faisait vis-à-vis à un autre manoir, à celui de Meung-sur-Yèvre, sis à six lieues de là, et dans lequel, comme on le sait, vivait le roi et où il devait, un jour, tourmenté par le dauphin, son fils, par Louis XI révolté, se laisser mourir de faim. Mais, avant que ne s'accomplit ce drame, il y passsa un certain nombre d'années et, en même temps, celle qu'on appelait la Dame de Beauté résidait à *Bois-sire-amé*. Etant ainsi séparés l'un de l'autre, par un assez long ruban de chemin, mais ne voulant pas cesser de s'aimer, ils avaient trouvé un ingénieux moyen de se communiquer leurs pensées. Tous les soirs, la nuit venue, le roi montait à la tour de son château en y tenant à la main un flambeau allumé et, à la même heure, Agnès Sorel apparaissait de même, aussi avec un flambeau, au sommet de sa résidence. Ce rendez-vous était leur manière

de se souhaiter le bonsoir. Que direz-vous de ces façons, qui étaient encore un écho de la chevalerie française ? Pensez-vous que, de nos jours, on ne rirait pas de deux soupirants qui useraient de ce jeu naïf ?

Nos lecteurs ne m'en voudront pas, j'espère, de m'être attardé à ces récits d'autrefois, mais, puisque j'ai à parler d'un épisode qui s'est passé dans ces contrées, il fallait bien ouvrir une parenthèse qui fît connaître un peu ce pays, son décor, son personnel et ses légendes. Ainsi, nous voilà dans les environs de Bourges. Pour aller au-devant du sujet qui m'occupe, une histoire plus moderne, il y a à descendre dans la vallée du Cher, en inclinant seulement vers le Bourbonnais et l'Auvergne. Nous sommes, dès lors, tout à fait dans le centre de la France. On s'est éloigné de l'infertile Sologne; on a dépassé la vieille capitale des Gaules. Vous devez savoir que cette vieille cité de Bourges a cessé d'être une ville enveloppée dans les ombres du moyen-âge, une agglomération de prêtres et de magistrats, uniquement visitée par l'étranger pour son admirable cathédrale et pour le curieux palais de Jacques Cœur. Non, un souffle des temps modernes a tout à coup rajeuni ce chef-lieu de la plus endormie de nos provinces. Pour les besoins de la défense nationale, le gouvernement de Louis-Philippe, d'abord, celui de Napoléon III, ensuite, ont établi par là une École d'artillerie

et un grand atelier de pyrotechnie. Nul endroit n'était mieux fait pour qu'on y plaçât une fonderie de canons, puisqu'on est à quatre cents kilomètres au moins de toutes les frontières. Ainsi, c'est le Lemnos où la France forge ses foudres. De cette organisation nouvelle, du va-et-vient de tant d'ingénieurs, d'officiers, de soldats, d'hommes d'élite, de jeunes hommes actifs, il résulte un mouvement qui en a fait une ville nouvelle, désormais pleine de bruit et d'agitations généreuses.

— A la bonne heure, disent les savants, mais ce n'est plus la ville du silence et de l'étude, du recueillement et de l'art, ce qu'elle était encore il y a soixante ans.

Il y a soixante ans, un jour, sous le ministère du comte de Molé, on aurait pu voir un Parisien de marque arriver à Bourges par la diligence, car, à cette époque, il n'y avait pas encore de chemin de fer. C'était un homme de haute taille, un peu maigre, bien rasé, les yeux vifs, la figure sardonique. Il était mis assez correctement, mais sans aucune recherche. N'ayant avec lui ni valet, ni suivant, il portait lui-même sa valise. Pour cette raison, sans doute, on le prenait généralement pour un commis voyageur, ce qui le faisait sourire à chaque pas. En réalité, il fallait voir en lui un haut fonctionnaire et, en même temps, un écrivain de marque, c'est-à-dire Prosper Mérimée, inspecteur géné-

ral des monuments historiques et l'auteur de *Colomba*.

Un premier coup d'œil jeté à la dérobée sur cette ville si vieille venait de lui faire courir un frisson dans le dos. Au sortir de Paris, toujours si animé, où les causeurs et les élégants étaient si nombreux alors, il se trouvait profondément dépaysé. Que de rues sombres! Rien que des murs moisis. Des demeures soupçonneuses, arriérées, où les fenêtres étaient moins nombreuses que les portes. Devait-il s'aventurer dans ces rues sombres? L'herbe y poussait entre les pavés. Là, un séminaire; à deux pas, l'hôtel renfrogné d'un conseiller à la cour; tout à côté, un couvent ou quelque chapelle. Il regardait les passants, d'ailleurs très rares, presque tous vêtus à la mode d'il y a dix ans, et au milieu desquels on voyait sans cesse défiler des soutanes et des tricornes. Ces sortes d'apparitions ne parlaient pas ou bien elles ne parlaient que lentement et à demi-voix, en sorte qu'un silence étrange, le silence d'Herculanum ou de Pompeï, lui permettait presque d'entendre le bruit de ses pas. Un moment, sous le coup d'une angoisse soudaine, craignant d'aller plus loin, il s'était demandé s'il ne devait pas rebrousser chemin et rentrer par le coche dans le monde civilisé ; mais les ordres que lui avait donnés M. Cavé, le directeur des Beaux-Arts, étaient formels. Force lui fut donc de prendre son courage à deux

mains, comme on dit, et de se livrer aux devoirs de sa fonction.

A une heure de là, l'inspecteur général des monuments historiques s'applaudissait de ne pas s'en être du premier coup rapporté aux apparences, et il était amené à reconnaitre que cette antique capitale des Gaules, pour qui s'entend aux choses de l'art, est un véritable écrin d'architecture. On le mena d'abord à ce superbe hôtel de Jacques Cœur, dont nous avons déjà dit un mot. Depuis plusieurs siècles, on a transformé en palais de justice la résidence de l'argentier de Charles VII, mais l'édifice n'a en rien été dérangé. Pierres meulières, marbre, briques, stuc, le monument a gardé sa curieuse physionomie, avec les deux statuettes du grand financier et de sa femme, montrant tous les deux la fameuse devise : *A vaillant Cœur, rien d'impossible*. Dans ces six mots sculptés sur un ruban de marbre, Jacques Cœur faisait tenir toute sa biographie. Né d'un homme du peuple, fils d'un pelletier du Bourbonnais, parti de rien, à force de labeur, d'intelligence et d'économie, il devevenait l'un des premiers de l'État en France et poussait le génie du négoce jusqu'à être, à Chio, le plus grand commerçant des Échelles du Levant. Vous voyez qu'il a su raconter avec un superbe laconisme l'ensemble de sa prodigieuse fortune. A rapprocher, du reste, de sa devise un mot fameux de Napoléon qui exprime la

même pensée : *Qui veut peut, avec persévérance.* Prosper Mérimée, ébloui à l'aspect de ce palais, a voulu le visiter du haut en bas, dans tous ses détails. « Nous nous moquons sans cesse du passé, disait-il à la fin de son examen. Trouverait-on de nos jours un banquier capable de faire ce qu'a fait, il y a cinq cents ans, ce fils d'un pauvre pelletier ? »

Le lendemain, l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* se fit conduire à l'ancien palais des ducs de Berry, dont les temps modernes ont fait une prison. Chemin faisant, sur le seuil d'une maison voisine, il eut à rencontrer un spectacle bien inattendu : dix ou douze hobereaux, qui entouraient respectueusement un homme entre deux âges, d'une figure assez effacée, un prince que ne perdaient pas de vue non plus deux agents de police. « Qu'est-ce donc que ce monsieur en présence duquel ces Berrichons se tiennent chapeau bas ? demanda-t-il. — Un roi », lui fut-il répondu. En effet, le personnage en question n'était autre que Don Carlos d'Espagne, celui qui, à la tête d'une armée, avait tenté de déposséder du trône de Ferdinand VII sa nièce Isabelle II et qui, vaincu à Vergara, recevait à Bourges une hospitalité forcée. Pour la seconde fois, la vieille cité servait de refuge à une majesté déchue. « Il y a des prédestinations, se dit Mérimée ; l'ombre de Charles VII aura fait signe à Charles V de venir ici, et il est

venu. » Ces paroles n'étaient sans doute qu'un jeu d'esprit, mais ce qui émerveillait le plus l'inspecteur général des Beaux-Arts, c'était de retrouver l'Espagne de sa jeunesse, au moment où il venait de visiter les Gaules des Druides.

Pour faire diversion, il alla à un autre monument historique. Présentement, cette autre relique du passé est la caserne départementale. A l'époque de la Renaissance, c'était l'hôtel qu'habitait Jacques Cujas, le plus savant professeur de droit d'alors, un hôtel très fréquenté, car l'Université de Bourges était l'une des plus célèbres de l'Europe savante. La seule présence de Jacques Cujas y attirait des étudiants, accourant de tous les pays du monde connu. Plein de savoir, carré par la base, studieux jusqu'à l'impossible, très disert, le professeur était adoré de ses élèves ; mais la chronique, un peu indiscrète, ajoute que, chez lui, dans ce bel hôtel aujourd'hui occupé par des gendarmes, il n'était pas le seul adoré. L'excellent homme avait une fille unique du nom de Suzanne, jeune personne, et très jolie et très lascive. Pour ne rien céler, cette belle enfant se laissait très volontiers conter fleurette par les élèves de son illustre père, et ces jeunes messieurs, paraît-il, hardis en besogne, appelaient cela « commenter les œuvres de leur maître ». Quand, sous le coup du scandale, le bonhomme grondait, quand il se fâchait

contre sa progéniture, celle-ci, prenant un petit air de révolte, répondait : « Eh dame ! moi, ce n'est pas ma faute, vous m'avez faite à Toulouse : j'ai le feu du midi dans les veines ». Au point de vue de l'art, il paraît que cette ancienne demeure d'un grand jurisconsulte est fort intéressante à étudier, ainsi que deux ou trois autres maisons aristocratiques de la même ville, celle des marquis Anjorrant, par exemple. On pense bien qu'elle a attiré au plus haut point l'attention de Prosper Mérimée. Les rapports qu'il a adressés au ministre de l'Intérieur en font foi.

Cependant, l'archéologue officiel s'était dérangé pour toute autre chose. Un incomparable édifice, la cathédrale de l'endroit, l'attirait comme l'aimant attire le fer. Ainsi, c'était surtout pour voir ce temple sans pareil que cet Athénien de Paris consentait à venir dans cette Béotie. Placée sous l'invocation de saint Etienne, cette vénérable église, l'une des plus belles du monde connu, remonte, paraît-il, à l'ère des Carlovingiens. Deux prêtres du diocèse de Bourges, les RR. PP. Cahier et Martin, ont écrit la monographie de ce superbe bloc de pierre, et c'était après avoir lu ce livre d'un bout à l'autre que, de concert avec son ministre, Prosper Mérimée avait pensé à cette basilique pas assez glorifiée. Il y vint donc, et il fut frappé de stupeur. « Voilà qui est étrange, s'écria-t-il à première vue : Bourges

me rappelle Burgos. » Dans la ville espagnole aussi, le voyageur, qui va visiter la cathédrale du lieu, est frappé d'une sorte d'éblouissement. L'amplitude des deux monuments a des points de ressemblance qui font que les deux édifices pourraient former un groupe fraternel. « Comme c'est bien là la maison de Dieu ! » s'écriait saint Bernard, le grand abbé de Citeaux, un jour qu'il passait par là. Plus tard, en 1848, Félix Pyat, nommé commissaire général du Cher, disait, à l'aspect de ce vaisseau grandiose : « C'est la Delphes de la France ». Cet autre mot a presque trouvé son application en 1870, au moment de nos désastres. L'envahisseur s'est montré jusqu'aux portes de la ville, mais il n'y est pas entré ; on pourrait croire que l'aspect des tours du grand monument l'a arrêté. Pourtant les Barbares n'ont pas toujours respecté les lieux saints.

Revenons à notre studieux voyageur. Un hasard, qu'on aurait pu croire arrangé par la destinée, voulait que le séjour du sceptique coïncidât avec les plus belles cérémonies du culte romain. En ce moment, en effet, on se trouvait en pleine Semaine sainte. « Monsieur l'inspecteur, vous allez voir en quoi consistent les fêtes catholiques », dit l'un des grands vicaires de l'archevêque, qui avait bien voulu servir de *cicerone* au Parisien. Prosper Mérimée n'était pas chrétien. Issu de parents voltairiens, bourgeois fortement imbus des principes de 89, il n'avait même

pas reçu le baptême, ainsi qu'il l'a raconté lui-même dans sa correspondance. Tout ce qui touchait à l'Église, tout ce qui se rapportait au rite romain lui était donc absolument étranger. Son indifférence à cet égard se doublait des habitudes de raillerie qu'il mêlait à toute chose, mais, en même temps, organisé comme il l'était pour aimer le beau, toute question d'art avait le pouvoir d'enflammer cette froide nature. Pendant sa jeunesse, en Espagne, il avait été à même de contempler plus d'une solennité célébrée par le culte latin et, pour le moins, la mise en scène du spectacle, l'éclat des lumières, la musique, le chant étaient parvenus à émoustiller sa curiosité. Pourquoi n'en serait-il pas de même en France ? Ainsi les fêtes auxquelles un dignitaire tonsuré le conviait ne pourraient manquer d'être belles. Peu lui importait le fond des choses. Il savait bien qu'il n'aurait pas la faiblesse de céder à une pensée religieuse. Il se sentait assez fort pour ne point s'agenouiller devant le crucifix ni à la vue du Saint-Sacrement. Il serait insensible à la prière de trois mille assistants, prière s'envolant au ciel sur des nuages d'encens, puisque, de même que les astronomes, il se disait qu'il n'y a pas de ciel, mais seulement, autour des innombrables planètes, un espace sans fin, un indéfinissable et incommensurable infini.

Le soir du Jeudi saint, à la tombée de la nuit, commencent les préludes d'un grand et redou-

table mystère : la mort imminente de Celui qui a voulu donner son sang pour le rachat du monde. Ce fut alors que le fonctionnaire touriste se rendit à la cathédrale. Il a raconté de vive voix à l'un de nos amis ses impressions à ce sujet, et c'est ce que nous allons essayer de reproduire ici. Dès qu'il eut fait son entrée dans cette grande nef du milieu, qui est si imposante, il ne lui fut pas possible de réprimer une vive émotion. Avouez que le coup de théâtre était bien fait pour émouvoir une âme d'esthète. Cet immense vaisseau de pierre, ayant déjà pour lui la vétusté vénérable de dix siècles au moins, présentait un aspect féerique. Illuminé par mille cierges, le maître-autel était paré des premières fleurs du printemps. Dans le chœur et le long des colonnades, un collège de cinq cents prêtres en ornements de tout genre, en dalmatiques, en chasubles brodées d'or et de rubis, en étoles, avec une escorte de diacres et d'enfants de chœur agitant les encensoirs de vermeil, et, aux sons de l'orgue, répondant à des strophes sacrées par des cantiques. Ne prenons, si vous le voulez bien, les choses qu'au point de vue d'un mondain. Est-ce que ce n'était pas un coup d'œil méritant d'être vu par un dilettante aussi bien qu'un opéra du maestro Rossini ou du divin Meyerbeer?

Cette musique si émouvante est l'œuvre de Palestrina, et tous les anciens élèves de l'Ecole de Rome vous diront que c'est un chef-d'œuvre.

Une très belle musique, sans aucun doute, mais il ne faut pas négliger « les paroles ». Figurez-vous ce texte de la Passion, prononcé au milieu d'un cérémonial magnifique et terrible. A Rome, à cet office du Jeudi saint, qui se célébrait à Saint-Jean-de-Latran, la basilique était splendidement illuminée. A un certain moment, on éteignait, l'une après l'autre, toutes les lumières, de sorte qu'à la fin du *Benedictus* de *Laudes* il n'en restait plus qu'une d'allumée, que l'on faisait disparaitre derrière l'autel. C'était le signe que la lumière du monde était éteinte, que le Christ était mort et que les ténèbres se faisaient sur toute la terre. Ainsi l'office nocturne se célébrait dans l'obscurité. A Bourges, vieille cité austère, on avait gardé ces pratiques, et l'office conservait, cette année-là, son caractère de sombre naïveté. Prosper Mérimée écoutait de toutes ses oreilles. Ce latin évangélique, jeté par une voix sonore sous les voûtes de la cathédrale, attirait des *répons* très concis, très beaux, et ce jeu du dialogue amenait les tableaux les plus terribles et les plus intéressants. Ainsi, le chantre disait d'une très belle voix de basse-taille : *Templi velum scissum est*. Réponse du chœur : *Et omnis terra tremuit ; latro de cruce clamabat, dicens : « Memento mei, domine, dum veneris in regnum tuum »*. Le chantre reprend *: Petræ scissæ sunt et monumenta aperta sunt et multa corpora sanctorum qui dormierant surrexerunt.* Et le

chœur reprend sa réplique : *Et omnis terra tremuit*. Quel drame ! Est-ce que ce n'était pas à donner la chair de poule?

Cette nuit passa, puisque, dans ce monde, tout doit passer, et l'inspecteur général eut à regagner le pied-à-terre où il était descendu avec sa valise. On l'interrogea sur ce qu'il avait ressenti. Avait-il été ému ? Il répondit que ce spectacle l'avait captivé, mais que son cœur n'avait pas battu trop fort, mais il y avait dans son dire un peu de fanfaronnade. Plus tard, en racontant cet épisode de sa vie, il disait, mais en souriant : « S'il y avait en moi un être convertissable, assurément je me serais converti ». Le sceptique reparaissait dans son endurcissement natif.

Le lendemain, quittant la capitale du Berry, il s'engageait, toujours en touriste, dans l'intérieur des terres ou, si vous l'aimez mieux, vers le Bourbonnais, c'est-à-dire en inclinant sur le midi. On aurait donc pu le voir prendre la grande route poussiéreuse qui mène de Bourges à Clermont-Ferrand, reliant ainsi le Berry à l'Auvergne. Notez que cet itinéraire devait lui plaire à plus d'un titre. En premier lieu, il y trouverait occasion de voir des paysages tout différents de ceux qui venaient de se dérouler devant lui. Second point, cette perspective l'attirait parce que la tradition assure que c'est le chemin que prit autrefois Jules César lorsqu'il se mit à la poursuite de Vercingétorix. L'antiquaire se ré-

veillait en lui. Il savait que, quoique victorieuses, les légions romaines, ne manquant jamais de prudence, ne marchaient en pays conquis qu'à petites journées, avec une sage lenteur, et que leur auguste général aimait à s'arrêter partout où la terre avait l'air d'un jardin. L'inspecteur général des monuments publics, toujours en quête de nouveautés vieilles de deux mille ans, prenant à son compte un mot de Cicéron, se disait qu'en suivant les traces du conquérant des Gaules, il allait marcher sur de l'histoire et que, pour cette raison, il aurait peut-être la chance de mettre la main sur quelques vestiges du passé.

A mesure qu'il s'avançait dans les terres, il voyait le tableau changer d'aspect. Hier, il était en pays plat ; aujourd'hui, le sol ondulait, moutonnait, montrait déjà des coteaux couverts de vignes, des bouquets de chênes, des métairies d'une toiture moins pauvre et, de temps en temps, le toit en poivrière de quelque château d'origine seigneuriale. Bientôt une vallée des plus riantes apparaissait à ses regards, laissant voir à travers les prés le Cher, qui s'y déroule en longs plis de serpent. Une fois, à sa gauche, il rencontrait l'ancienne abbaye de Noirlac, dont Jean Cœur, le frère de l'argentier, a été, un moment, l'abbé avant d'être sacré évêque, et, à sa droite, derrière les bois, l'admirable château de Meillant, une superbe construction de la Renaissance, élevée sur les dessins du Primatice par ordre de

François Ier pour Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriand, l'une de ses maîtresses.

Nota. — Ancienne propriété des Béthune-Charost, cette merveilleuse demeure appartient aujourd'hui, par héritage, à la famille de Mortemart, qui l'habite.

A quatre kilomètres de là, Prosper Mérimée faisait halte à Saint-Amand-Mont-Rond, petite ville de 8,000 âmes, mais l'une des plus jolies bourgades de notre France. Par elle-même, cette sous-préfecture n'a pas grande importance, n'ayant ni usines, ni industrie d'aucun genre, et l'on n'y voit guère que de petits bourgeois et des cultivateurs, mais on cesse de voir dans ce cercle la figure maussade et endormie du Berrichon proprement dit. On devine qu'on est par là sur la double lisière du Bourbonnais et du Nivernais, deux anciennes provinces où le sang était plus vif, plus rose, plus abondant. Les filles sont plus jolies, les garçons plus alertes et plus joyeux. Là, du reste, ce n'est plus comme à Bourges. Plus de basilique ; une église, à peine ; un curé et son vicaire : rien de plus, en fait de clergé. Vous n'entendez pas à toute minute le son des cloches ni l'écho des cantiques. Une fourmilière de travailleurs insouciants et de demi-sybarites, qui, sous aucun prétexte, ne veulent se faire de bile.

Ce petit coin de terre où l'on ne songe qu'à passer la vie gaiement, où l'on chante encore

Béranger à plein gosier du matin au soir, où l'art de bien manger et de bien boire est la philosophie dominante, cette cité hilare a pourtant son histoire. Au commencement du XVIIe siecle, sur un monticule baigné par le Cher, on y voyait encore s'élever les tours d'une forteresse alors fameuse : le château de Mond-Rond, qui a donné comme rallonge son nom à la ville. Une forteresse, j'ai bien dit, car elle a été l'un des derniers boulevards de la féodalité, un apanage de ces demi-rois qui se sont appelés les Condés. Tout y était formidable. Il y avait là un arsenal, des corps de garde, des remparts, ce qui n'empêchait pas non plus d'y mener une vie de plaisir, de fête et d'amour. J'ai à vous dire même que c'est en cet endroit qu'a passé son enfance celui qui devait être un jour le vainqueur de Rocroy. Le grand Condé a donc grandi là et, plus tard, pendant la Fronde, lorsqu'il s'est révolté contre son roi, le château de Mond-Rond, ne cessant pas de se montrer insoumis, a été le dernier à se rendre. Mais, pour le coup, Louis XIV, courroucé, s'est montré impitoyable. Pendant que le grand Condé était emprisonné dans un donjon, le monarque ordonnait de démanteler la forteresse rebelle et il la faisait raser, moins une tour et une petite chapelle ; mais il en a été de ce nid d'aigles féodaux comme de la Bastille : le temps et le peuple l'ont complètement démoli. A l'heure qu'il est, il n'en reste plus même une pierre. Où s'ébattait,

en 1600, une cour aristocratique au milieu des festins et des bals, où les lansquenets montaient la garde avec leurs arquebuses, où le vaillant et frivole amant de Ninon de Lenclos a commencé sa vie aventureuse, on a planté des chèvrefeuilles, des lilas et des prunelliers sauvages. Tout cet ancien domaine n'est plus qu'une suite de bosquets. *Etiam periere ruinæ.*

Prosper Mérimée voulut visiter ces lieux où les descendants d'une grande race et les belles dames de la Fronde avaient vécu, dansé, soupiré et aimé, mais d'où la vie s'était retirée. Sans être en rien de l'école de ce Chassebœuf de Volney qui a pris plaisir à méditer sur les fûts de colonne, il se dit qu'il n'y a rien de stable ici-bas, puisque les châteaux-forts, ces géants de pierre eux-mêmes, disparaissent si vite, et il se disposait à reprendre sa route lorsqu'un incident presque providentiel l'obligea à faire une sorte de crochet dans les environs.

A quatre kilomètres environ de Saint-Amand-Mont-Rond, sur les bords du Cher, se trouve un village de deux cents feux, bergers, vignerons et laboureurs, qui se nomme Drevant, en latin *Creventum*. Il parait qu'il est question de cette mince localité dans les *Commentaires*. Ce qu'il y a de certain, c'est que la tradition, non moins persistante que les monuments littéraires, assure qu'il y a eu en cet endroit *un camp de César*. Où n'y en a-t-il pas eu en Gaule ? va-t-on

dire. — Pardon ! cette fois, la légende peut se flatter d'être corroborée par les faits, les anciens du pays répétant ce qu'ils ont entendu dire par leurs aïeux, lesquels racontaient, de génération en génération, le passage triomphal de Jules César dans le pays. Venant de chez les Bituriges, à la tête de trois légions, ce petit-fils d'une déesse, après dix lieues faites sur un sol plat, a trouvé tout à coup un site très vert et on ne peut plus plaisant, un canton riche en moissons, en troupeaux et en fruits. Comme son armée, fatiguée d'un long siège, avait besoin de se reposer et même de se refaire, il a ordonné de faire halte. Indépendamment de ce que je viens de dire, tout l'y conviait. Premier point, vingt-cinq mille hommes pouvaient aisément se développer sur ce terrain. Seconde considération, le Cher coulait en cet endroit et l'eau du petit fleuve est pure et sapide. Troisième point, le climat paraissait aussi tiède que celui de l'Italie. N'en était-ce pas assez pour qu'on y hivernât ?

Jules César s'est donc arrêté à *Creventum*, aujourd'hui Drevant ; il y est resté six mois, peut-être un an. L'histoire nous dit comment les Romains arrangeaient ces campements. Dès que les légions avaient fait halte, on changeait le camp en une ville. Après avoir dressé les tentes, assuré les palissades, posé les sentinelles, on s'occupait des choses nécessaires à la vie. Les vivandiers établissaient des étables pour le

bétail, des abattoirs, des boucheries, des greniers, des moulins, des boulangeries, des celliers, des cuisines. Comme la consigne était d'imiter Rome, même en courant à travers le monde, on élevait une chapelle sous l'invocation de Quirinus ou de tout autre dieu paternel, un *sacellum* pour les dévots ; on veillait aussi à ce qu'on ne manquât pas de jeux ni de théâtre. Et c'est en raison de cet état de choses qu'il y a soixante-dix ans, dans ces mêmes parages, le département du Cher faisait faire des fouilles. Déjà, le hasard s'en étant mêlé, on avait trouvé des poignées d'épée et des amphores. « Qu'on creuse plus avant et l'on fera bien d'autres découvertes », avait dit un antiquaire de la localité. On y envoya une équipe de cinq piocheurs et, à force de remuer la terre, ils firent d'intéressantes trouvailles. J'ai vu des poteries qui provenaient du camp et aussi des pièces de monnaie portant pour effigie le groupe de la Louve du Tibre, de cette fauve nourrice des jumeaux, qui, après avoir été chefs de brigands, sont devenus les fondateurs du plus grand des empires.

Quand Prosper Mérimée, arrivant de Bourges, tomba dans la petite ville de Saint-Amand-Mont-Rond, aussitôt qu'on sut de quelles fonctions il était pourvu, on ne manqua pas de lui faire une vive recommandation. « Monsieur l'inspecteur général, lui dit-on, vous ne pouvez vous dispenser d'aller faire un tour au *camp de César*, à

Drevant. Ce n'est qu'à une lieue et demie d'ici. — Soit, répondit le traducteur de Salluste.

Prosper Mérimée était d'autant mieux préparé à entreprendre ce pèlerinage qu'il venait de finir ce grand travail : la *Guerre contre Jugurtha* et la *Conjuration de Catilina,* deux œuvres dans lesquelles il était question de César. Il serait donc enchanté de se porter sur les lieux, afin de voir de ses yeux l'équipe des piocheurs s'efforçant de fouiller le sol pour y découvrir les secrets du passé. Déjà, ainsi que je viens de le dire, les pionniers, fouillant la terre, rencontraient en cet endroit les vestiges d'une ville romaine. Comme cela arrive toujours, les découvertes avaient commencé par la poterie ménagère. On avait donc mis tour à tour la main sur des cruches, sur des amphores et sur des assiettes. Bientôt après survenaient quelques pièces de monnaie, des as et des sesterces, et puis des sabres rouillés, rappelant ces beaux vers des *Géorgiques* où le poète de Mantoue fait voir un homme des champs, émerveillé de surprise et d'effroi, passage que Jacques Delille a si bien décrit en alexandrins français :

Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec leur soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille...

Quoique, suivant toute apparence, on ne se soit

pas battu, entre Gaulois et Romains, en cet endroit, je veux dire sur ce territoire de *Crevantum*, pourtant les terrassiers dont j'ai parlé y ont rencontré de vieilles armes, mais il y a eu quelque chose de plus remarquable encore. Au moment où deux de ces travailleurs attaquaient avec leurs outils un mur en pisé, ayant senti de la résistance, ils s'étaient courbés jusqu'à terre et finissaient par signaler quelque chose comme un bloc de métal. A première vue ils supposaient que ce pouvait être un objet usuel, quelque tuyau, un instrument d'aqueduc comme il en faut près des égouts ou à l'embouchure des cours d'eau, mais, en poursuivant leur travail, ils ne tardèrent pas à comprendre qu'il s'agissait de beaucoup mieux que ça. Ils virent que c'était une statue.

Or, j'y reviens, presque à la même heure ou à peu près, dans cette petite ville de Saint-Amand-Mont-Rond, qu'il traversait, Prosper Mérimée recevait un conseil d'archéologue. « Monsieur l'inspecteur, vous ne pouvez vous dispenser d'aller faire un tour au Camp de César, à Drevant ou *Crevantum*, où l'on trouve à foison des reliques du passé. — Soit », répondit le dénicheur d'antiquités. Et il partit à pied sur une route en droiture qu'on venait de lui indiquer. Après deux heures de marche, il se faisait guider par une sorte de petit berger en guenilles et arrivait au Camp. Il y avait cinq minutes à peu près que les pionniers, s'arrêtant au milieu de leur tâche,

formaient un cercle autour du bloc qu'on venait de découvrir. On l'avait nettoyé afin d'en mieux distinguer les formes.

— Ce n'est pas du fer, ni de la tôle, ni du plomb ; c'est de l'étain, dit l'un des ouvriers probablement plus connaisseur que les autres. Mais qu'est-ce que ça représente ?

Il prononçait ces paroles quand l'auteur de *Colomba* se présentait au milieu d'eux. Le voyageur n'avait pas d'autre insigne que le ruban rouge. Aucun personnage officiel ne l'accompagnait, et c'était déjà un tort. Il salua ces braves gens, accusa sa qualité, leur dit avec douceur pour quelle raison il venait. D'autre part, les ouvriers le reçurent avec une politesse un peu cérémonieuse, mais sans se dessaisir du sentiment de défiance que n'abandonnent jamais volontiers les paysans de cette contrée.

— Puis-je voir ce que vous venez de découvrir ?

— Mais certainement, Monsieur. Regardez à votre aise.

Il n'avait pas attendu la permission. Obéissant à l'aiguillon d'une vive curiosité, il s'était penché sur le sol afin de mettre la main sur la précieuse trouvaille et de deviner en quoi pouvait bien consister cet objet mystérieux. Mais pourtant les paroles de l'ouvrier lui donnaient déjà à penser. « Regardez à votre aise, Monsieur. » Le ton qui vibrait en ce peu de mots donnait assez

à comprendre que, se fondant sur la coutume, ils se regardaient comme les maîtres de ce qu'ils venaient de trouver. Un fait récent aidait d'ailleurs leur esprit à s'enhardir dans cette pensée. Tout dernièrement, l'un d'eux avait fait sortir une espèce de cruche ou d'amphore. Ce récipient, hermétiquement bouché, était même comme cacheté par de la résine ou de la poix. Que contenait cette sorte de marie-jeanne ? du vin ou une essence nuisible ? de l'eau ou du poison ? il y avait là dedans un liquide et, comme l'air ambiant n'avait pu y pénétrer, le contenant y avait séjourné sans subir la moindre altération. Le même jour, sans le demander à personne, les cinq pionniers avaient décoiffé l'amphore. Ils s'étaient mis à boire entre eux la liqueur, et très généreuse, et toujours fraiche parce qu'elle était conservée dans la terre. Partant de là, ils s'imaginaient que c'était à eux qu'appartenait de droit tout ce que leurs mains tireraient de ces fouilles. On suppose bien que l'inspecteur général n'était point de leur avis.

Revenons à la trouvaille.

J'ai déja dit que c'était une statue. Elle était de hauteur d'homme et représentait un éphèbe imberbe, nu-tête, couvert d'une peau de tigre ou de panthère et tenant un thyrse à la main. Prosper Mérimée n'eut pas de peine à démêler dans ce bloc un jeune Bacchus revenant victorieux des Indes, et l'on peut aisément supposer qu'il était

aux anges, comme on dit. Sans doute il n'était pour rien dans cette découverte, d'ailleurs toute fortuite, mais comme le hasard venait de l'amener en cet endroit au moment même où l'on en achevait le déblaiement et qu'au surplus les choses d'art étaient de son ressort, il ne voyait pas pourquoi il ne profiterait pas de la circonstance pour se faire un peu valoir. Très certainement cet étain ne serait pas à comparer comme importance à la Vénus de Milo, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ; mais néanmoins il y aurait dans l'affaire pas mal d'analogie. Au demeurant, la pièce était un morceau de maitre. Transportée à Paris, elle réveillerait en sursaut toutes les classes de l'Institut et, par suite, ferait en Europe un bruit de tous les diables. Le Bacchus de *Creventum* trouvé par Prosper Mérimée dans un camp de Jules César ! Est-ce donc qu'il n'y avait pas dans cette aventure de quoi se *monter le bourrichon*, comme on dit dans les ateliers du boulevard de Clichy ?

En un instant, sous le coup de ces mirages comme en fait naitre la pensée humaine, si froid, si sceptique, si peu enthousiaste qu'il fût, le touriste officiel vit se dérouler sous ses yeux tout un panorama d'applaudissements, d'éloges et de triomphes. On ne pourrait pas faire autrement que d'attacher son nom à la découverte désormais si mémorable de ce dieu qui venait de sortir de terre. Ce serait pour le coup que les

portes de l'Académie française s'ouvriraient spontanément devant lui. Et pour arriver à ce résultat, il n'y avait presque rien à faire ; il n'y avait plus qu'à transporter l'idole de ce chantier à la ville prochaine et de cette petite cité à Paris, où l'on remiserait le précieux objet, soit au Louvre, soit au Palais des Beaux-Arts.

Ainsi donc, il caressait ce rêve : tout le monde de la science, de la littérature et de l'art mis sens dessus par cet épisode inattendu. Oui, mais en même temps il fallait agir et agir sans retard. Ce qui pressait le plus, c'était de faire en sorte que la statue prît le chemin de la ville. Mais comment s'y prendre pour amener ce résultat ? Ce bloc d'étain était trop lourd pour qu'il pût l'emporter sous son bras. De toute nécessité, il fallait le poser sur un véhicule, mais on était là dans l'intérieur des terres, loin de toute habitation, sans chevaux. Un moment, il eut la pensée d'envoyer à la ville, avec un mot tracé au crayon, le berger qui lui avait servi de guide, mais le petit va-nu-pieds prétexta de la nécessité de retourner garder ses bêtes et refusa. Que faire donc ? Après s'être creusé la tête sur cette question, l'inspecteur des monuments historiques se décida à prendre un parti héroïque. Il s'agissait de se rendre lui-même à la bourgade et, une fois-là, d'y louer à la hâte un attelage quelconque, un cheval, un mulet, un âne, des bœufs, n'importe quoi, et de venir reprendre le dieu afin de l'emporter.

« Mes enfants, dit-il aux terrassiers en leur montrant le Bacchus, cet objet-là est d'un grand prix. Vous en avez la garde. Tandis que je vais à la ville chercher de quoi le transporter en lieu sûr, veillez bien à ce qu'il ne soit pas endommagé ni à ce qu'on ne vous le vole pas. Croyez que vous serez récompensés très largement. »

Ils répondirent qu'ils feraient ce qu'on leur recommandait, et Prosper Mérimée partit, le cœur battant et la tête en feu.

Du camp de César à Saint-Amand-Mont-Rond, il y a une assez bonne trotte, comme on dit dans le pays. Avant tout, il faut traverser le Cher à l'aide d'un passeur. En second lieu, le chemin, tantôt direct, tantôt sinueux, se déroule en un long ruban. Aller et retour, même quand on marche en vives enjambées, il ne faut pas moins de deux heures. Ajoutez-y pour les pourparlers, et aussi pour se rafraîchir, soixante minutes de plus, et tout cela ne formera pas moins de trois heures. Trois heures, dira-t-on, ce n'est rien dans l'espace d'un jour, mais le sage vous répondra qu'il peut se passer bien des événements en trois heures.

Justement, et comme par un fait exprès, à peine l'auteur de *la Vénus d'Ille* s'était-il mis en route, sa canne de jonc à la main, que, par un côté opposé, celui du village de la Roche, on voyait déboucher un autre inconnu, en casquette et chaussé de gros souliers. Jeune, robuste,

ayant sur les épaules une tête de renard, celui-là n'était autre qu'un de ces *roulants* qu'on rencontre si souvent quand on fait un tour de France. L'homme poussait devant soi comme une brouette, tout à la fois rémouleur et camelot, c'est-à-dire marchand ambulant. Aussitôt qu'il eut aperçu le groupe des cinq travailleurs, il vint droit à eux, sans cérémonie, ainsi que cela se fait chez nous, entre gens du peuple.

— Avez-vous besoin de faire repasser vos outils ? demanda-t-il après un petit signe de tête en guise de salut.

Nos cinq rustres répondirent que non, mais comme ils n'étaient pas fâchés d'avoir l'occasion de fainéantiser un peu, ils s'arrêtèrent sur la hampe de leurs pioches et se mirent à tailler une bavette avec ce forain. L'inconnu n'avait pas ses yeux dans sa poche. Il aperçut vite la statue et demanda ce que c'était.

— Dame, c'est un bloc d'étain que nous avons trouvé. Au fait, voyez ça vous-même.

Le roulant regarda, fit le connaisseur et haussa les épaules.

— Mais, reprit l'un d'eux, un beau monsieur de la ville qui a vu ça prétend que ça vaut gros ?

— Ce monsieur-là veut se *ficher* de vous, mes enfants.

— Et même, ajouta un autre, il est allé quérir une voiture afin d'emporter le morceau.

— Emporter ça ? reprit l'ambulant en touchant

la pièce. Au fait, il y trouvera son bénéfice : dix ou douze francs d'étain, peut-être bien quinze.

L'un des cinq, qui n'avait encore rien dit, riposta bien vite :

— Quinze francs qui nous passeront sous le nez, à nous autres, vous verrez ça.

Le roulant reprit la parole.

— Il y aurait pourtant bien une manière qui vous ferait avoir à chacun votre part.

Sur ces mots, la cupidité native du paysan était fortement éveillée chez ces cinq hommes. Un moyen à l'aide duquel chacun d'eux pourrait avoir sa part de la trouvaille, c'était ce qu'il y avait surtout au fond de leur pensée. Ils demandèrent en chœur à l'industriel errant comment il entendait la chose.

— Eh bien, mes amis, laissez-moi faire et vous allez voir ça.

— Faites.

L'homme avait arrêté sa brouette, petite roulotte dans laquelle il y avait de tout. En quelques minutes, il y eut trouvé les divers ustensiles nécessaires à un rétameur : un réchaud, une sébile de fonte pouvant aller sur le feu, un soufflet. Après avoir placé cet attirail en lieu convenable, c'est-à-dire n'allant pas contre le vent, il se mit en quête du combustible, toujours très nombreux en rase campagne, du bois mort, des feuilles sèches et, en un clin d'œil, il eut improvisé un brasier. Le réchaud fut posé carrément sur un trépied

en fer. En même temps, il demandait aux cinq piocheurs de l'aider à dépecer le bloc d'étain. Ce fut, ainsi qu'on peut bien le penser, l'affaire d'un instant. Quatre ou cinq coups de pic vinrent aisément à bout du dieu. Ce fier et intrépide Dyonisos, qui, autrefois, sous la forme d'un lion, a si bien aidé son père, le roi des dieux, à briser les Titans, il fut mis en pièces à son tour, et cela par cinq paysans illettrés du Berry. Vous voyez d'ici cette scène sacrilège : la statue est réduite en vingt débris, jetée sur le réchaud, dans la sébile de fonte. Le feu flambe, le brasier chauffe et le métal est en fusion. C'en est fait du dieu ! Mais en quoi sera-t-il changé, ce fils de Sémélé ? Hélas ! c'est ce qu'il me reste à dire !

Trois heures s'étaient écoulées. Au moment où le soleil commençait à tomber dans le creux des vallées, — *majoresque cadunt altis de montibus umbræ*, — un bruit de voiture se faisait entendre; c'était Prosper Mérinée qui accourait de la ville en cab afin de capter le beau Bacchus, ce futur ornement de nos Musées. Il s'approchait du groupe des travailleurs, auxquels, sans en pressentir la cause, il croyait trouver tout à coup un air de raillerie ; mais il savait que le paysan de ces contrées, véritable rejeton des Gaulois, bavard et gouailleur, s'étudie souvent à être narquois.

Cependant il cherchait des yeux la précieuse relique et il ne la voyait pas.

— Eh ! braves gens, s'écria-t-il, remettez-moi la statue d'étain.

— La statue, mon bon monsieur ? repartit le roulant en lui montrant à ses pieds un amas de petits objets luisants, tenez, la voilà. Je viens d'en faire quatre douzaines de cuillères à soupe.

Rien de plus vrai. Bacchus, le divin fils de Celui qui l'avait conservé dans sa cuisse, Bacchus avait été brisé, fondu et métamorphosé en ustensiles de ménage. Un dieu changé en cuillères !

A ce spectacle, Prosper Mérimée était littéralement attéré. Jamais il n'aurait osé croire que tant de profanation mêlée à tant de bêtise fût chose possible. Et puis, bientôt, le sceptique reparut et il s'écria :

— Au fait, il ne se passe ici-bas que des scènes propres à faire rire.

Le lendemain, il partit pour l'Auvergne et revint ensuite à Paris, où il nous raconta ce curieux épisode de son voyage.

LE CHATEAU DE GEORGE SAND

... Qu'était-ce que Charles Nodier, au fond? Un *bonhomme*, c'est-à-dire un esprit naïf? Un *roublard*, c'est-à-dire un esprit délié? Pour dire la vérité, je crois bien que le charmant auteur de *Trilby* aura été l'un et l'autre. Tout récemment, j'ai pu lire d'un bout à l'autre les lettres que, durant vingt-cinq ans, il a écrites à Weiss de Besançon, son intime, et, de l'examen de cette correspondance, il résulte que ce Prince des conteurs de 1830 avait un œil de lynx pour voir comme il faut les grandes choses du siècle et un cerveau d'enfant pour faire face aux petites luttes de la vie. En général, il parlait avec la simplicité agreste d'un paysan du Jura.

Sur la fin du règne de Louis-Philippe, un soir de septembre, à l'Arsenal, chez lui, dans une de ces réunions de gens de lettres, de peintres et de musiciens qu'il avait si bien l'art de grouper autour de lui, un débutant littéraire, jouant l'important, se mit à dire tout haut :

— Je pars demain matin pour Nohant.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Nohant ? demanda Charles Nodier, qui, penché sur une table de jeu, le whist terminé, avait l'air de sortir d'une rêverie ; qu'est-ce que c'est, cher monsieur ?

— Le château du romancier le plus célèbre du jour.

— Comment ! reprit l'auteur de *Smarra*, Balzac aurait il donc fait l'emplette d'un château ?

— Pardon ! reprit vivement le néophyte, le romancier le plus populaire du temps, ce n'est pas celui qui a écrit le *Père Goriot*, mais celui qui nous a donné *Mauprat*.

En attendant cette réplique, Charles Nodier, sortant enfin de ses rêves, se confondit en excuses et demanda pardon à son jeune interlocuteur de l'erreur involontaire qu'il venait de commettre. — En fait de popularité, voyez-vous, rien de plus aisé que de se tromper. Et, en effet, il n'en est pas un de nous qui puisse se flatter de bien voir et de bien comprendre. — Va donc pour le découronnement d'H. de Balzac en faveur de l'arrière-petite-fille du grand-maréchal Maurice de Saxe. Mais ce Nohant, où était ce ?

— Dans le Bas-Berri, près de la Brenne, au milieu de la Vallée-Noire, un vrai pays de loups, reprit le jeune homme.

Et la conversation en resta là.

— Nohant ! Nohant ! aucun chemin de fer ne conduit là !

Laissez-moi dire, avant tout, que ce château n'a jamais été un château. Celui qui passe près de là, à pied ou à cheval, y chercherait vainement des yeux de vieilles tourelles peuplées de corneilles ou de chats-huants. Ces murs non plus ne montrent point de créneaux tapissés de ce lierre vénérable qui est comme la livrée des siècles. Si l'on distinguait seulement l'un de ces toits en poivrière qu'aimait tant Bussi-Rabutin, l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules,* encore passe ; mais on n'a guère songé à embellir la bâtisse de cet ornement. Tout au plus aperçoit-on en l'air un pigeonnier, où battent des ailes vingt ou trente palombes peu effarouchées.

Peut-être aussi, à sa cime, au-dessus de ses tuiles, l'édifice fait-il voir une girouette en tôle dans laquelle est taillé à l'emporte-pièce cet éternel petit chasseur suivi de son chien, qui met un fusil en joue, probablement à l'adresse de perdrix invisibles, et qui ne tire jamais. Non, encore une fois, ce n'est pas un château. Voyez en cela une maison de campagne très vaste, de style bourgeois, mais de complexion des plus confortables. Rien, en effet, de ce qu'il faut à la vie des gens riches n'y fait défaut : une cour, des écuries, des celliers, un pavillon. Entre autres annexes, on y mesure du regard un très grand jardin, lequel pourrait, si on le voulait bien, passer pour un parc.

Le tout est assis en rase campagne, au centre

de la France, dans une tiède vallée de l'Indre, en plein Berri. Des déclivités de terrain, une haie vive qui s'avance, un tertre qui se dresse tout à coup au milieu de ces champs, rompent la monotonie du paysage. A quatre kilomètres de là, on signale l'approche d'une sous-préfecture, la Châtre, le type de la petite ville, toute pavée de mauvaises langues. A deux pas, c'est un village, une commune, ce qu'on appelait encore un hameau il y a cinquante ans. L'air est pur, toujours rafraîchi par l'Indre, rivière mélancolique qui court capricieusement dans l'herbe avec des plis de serpent. Une allée d'arbres, ormes et peupliers, conduit au domaine, et c'est de l'ombre, c'est le bruit du vent dans les feuilles, chose si précieuse en été.

Entre nous soit dit, c'est sans doute en raison de cette mise en scène que, par opposition avec l'humilité de leurs rustiques demeures, les paysans de l'endroit ont pris l'habitude de donner à la grande maison une dénomination seigneuriale. Cette demeure est le château de George Sand.

Je ne sais plus qui, un faiseur de paradoxes, à coup sûr, s'est mis à dire que, de nos jours, on ne pouvait bien écrire qu'à Paris. Peut-être est-ce H. de Balzac; peut-être est-ce Prosper Mérimée; peut-être est-ce Stendhal. Ce doit être l'un des trois. Celui-là a parlé de l'air des boulevards qu'on respire, du frottement social, des mots qu'on est pour ainsi dire forcé d'arrêter au pas-

sage. En tout cas, la proposition qu'il a émise ne tient pas debout, car ce qui s'est passé pendant trente années dans la maison du Berri dont je parle, serait de nature à prouver le contraire. En effet, presque toutes les œuvres de George Sand ont été non seulement rêvées, combinées, formées, mais aussi tracées graphiquement à Nohant, dans l'atmosphère de la province. Pour être plus seul, l'écrivain se retirait au fond d'un cabinet sans luxe, dont on voit la description dans l'*Histoire de ma vie*. Une chaise en paille, une petite table de chêne, de l'encre, trois plumes, un cahier de papier blanc, et rien de plus. N'omettons pas un détail : il y avait un paquet de cigarettes. L'androgyne écrivait en fumant. — Ah! ce tabac brûlé, les petites perruches du monde le lui ont-elles assez reproché, il y a cinquante ans !

Ce fut à Nohant, après un premier retour, quand on commençait à oublier *Rose et Blanche*, un enfantillage en quatre petits in-12, fait de complicité avec Jules Sandeau ; ce fut dans le petit cabinet, arrangé en chartreuse, qu'elle fit *Indiana* d'abord, puis *Valentine*, les romans de la première manière, ceux dont le succès s'alluma et flamba comme si c'eût été une traînée de poudre. A distance, après quatre ou cinq grandes révolutions politiques et sociales, la mémoire des contemporains, cédant à trop de fatigue, ne se rappelle plus la publication de ces

livres, puisque, après tout, ce ne sont que des événements de seconde grandeur ; mais la critique du jour a parlé, mais Gustave Planche et Sainte-Beuve ont laissé là-dessus des pages qu'on peut consulter au bout d'un demi-siècle. Ces romans, qui roulaient sur la vie intime et aussi sur les tristesses secrètes du mariage forcé, ont fait autant de bruit que le canon du Cloître Saint-Merri tonnant contre la jeunesse républicaine d'alors et que les fusillades du château de la Pénissière, en Vendée, où la duchesse de Berri venait réclamer le trône pour Henri V, son fils. Ces romans, d'un ton si passionné et si chaste, incendiaient toutes les consciences. Jules Janin s'écriait dans les *Débats* : « Messieurs les maris, si vous voulez m'en croire, vous ne laisserez pas pénétrer ces contes d'amour chez nous. »

Indiana et *Valentine* n'étaient encore rien. Très peu de temps après ces deux victimes du mariage, apparut *Lélia*. Sans doute, ce livre est encore un roman ; c'est aussi une épopée. Tout y est superbe, mais tout y est terrible. Jamais encore on n'avait vu en France un tel cri de révolte tomber des lèvres d'une femme. Pour le coup, l'admiration se changea en stupeur. On rencontrait dans ces pages si éloquentes des figures bizarres, un sage qui sortait du bagne, un prêtre qui blasphémait son dieu, une courtisane d'une beauté sans pareille qui se moquait de tout le monde, et, par-dessus tout, l'épanouissement

d'un scepticisme encore plus amer que celui qui se déroule dans le *Pèlerinage de Childe Harold*. Notez que cette poésie endiablée nous arrivait à une heure où toutes les têtes étaient en l'air, où l'on parlait de se battre avec l'Europe entière, où la guerre civile dépavait sans cesse les rues ou courait à travers le Bocage, où le choléra couchait à terre cent mille morts parfois en vingt-quatre heures, où les Saint Simoniens, en jaquette bleue, se retiraient à Ménilmontant ; où Fabre Palaprat cherchait à ressusciter l'Ordre des Templiers ; où Victor Hugo apportait le *Roi s'amuse* à la Comédie-Française ; où Eugène Delacroix et Auguste Préault scandalisaient le jury du Louvre par des toiles chargées de couleur et par des marbres qui avaient l'air de trop vivre ; où Charles Fourier, encore vivant, se promenait tous les jours, sous les arcades du Palais-Royal, en promettant au genre humain déshérité l'arrivée prochaine de l'anti-lion et le dessalement de la mer. — Ce même Jules Janin, dont je parlais tout à l'heure, reprenant ses airs de Jérémie, s'écriait, toujours dans le feuilleton des *Débats* : « Cette *Lélia*, une seconde peste ! »

Soit, c'était une seconde peste, mais une belle peste. Et Victor Cousin, ébloui, disait à l'un de ses élèves qui m'a rapporté le mot : « D'où vient donc cette petite pécore qui écrit comme on ne savait écrire que du temps de Pascal ? » D'où venait George Sand ? Tous les biographes l'ont

dit et l'*Histoire de ma vie* le raconte au long, d'une manière naïve et charmante. En même temps qu'elle était un rejeton du peuple par sa mère, elle était, par son père, du sang des rois de Pologne et, par suite d'alliances, parente des rois Louis XVIII et Charles X, ce qui ne l'empêchait pas de proclamer la république dans tous ses écrits. Son aïeul avait un grand nom : c'était Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoy. D'une très belle comédienne, nommée Mlle Verrière, ce héros avait eu une fille, et cette fille, reconnue par lui, avec sanction du Parlement de Paris, s'était mariée à M. Dupin de Francueil, d'une famille de la haute finance, un ami de J.-J. Rousseau.

Telle était son origine. H. de Balzac, très entiché de préjugés aristocratiques, comme on sait, ne la regardait qu'avec une sorte d'extase. Lui aussi, après l'avoir lue, éprouvait, comme Victor Cousin, un frisson voisin de l'épouvante. « Elle tient sa plume, disait-il, comme Maurice de Saxe tenait son sabre ! »

Au surplus, travail littéraire à part, Nohant n'était pas une cénobie et l'on n'y vivait donc pas en ascète. Cette jeune femme, ayant déjà sur le front l'auréole du succès, réunissait autour d'elle tout un collège d'esprits d'élite. Avez-vous parcouru les *Lettres d'un voyageur ?* On y voit figurer toute une couronne d'amis : François Rollinat, *le petit avocat jaune ;* Le Malgache, un

grand voyageur, un savant botaniste; Planet, un journaliste d'alors, puis Everard, c'est-à-dire Michel (de Bourges), le tribun le plus écouté et le plus redouté de cette brillante époque. De temps en temps, une berline venant de Paris s'arrêtait à la porte charretière, et il en descendait d'autres personnalités plus célèbres encore. Une fois, c'était Franz Liszt, l'Orphée de cet âge, suivi de Mme Daniel Stern. Un autre jour, c'était Eugène Delacroix, déjà nommé; un autre jour, c'était Chopin, l'incomparable pianiste, ou bien c'était Bocage, l'acteur si applaudi depuis les beaux jours d'*Antony* et de la *Tour de Nesle*. Un peu plus tard, en avançant sur des temps plus voisins de celui où nous sommes, ce devaient être Alexandre Dumas fils, et Paul Maurice, Armand Silvestre, et d'autres encore.

L'œuvre de George Sand est immense, ainsi que le démontre le catalogue que publie Calmann Lévy. On y compte plus de cent volumes et, dans le nombre, aisément dix chefs-d'œuvre, tels qu'*André*, *Jacques* et *Mauprat*. Pour faire face à une telle production, pour nourrir la vogue de la *Revue des Deux-Mondes*, le grand écrivain ne s'arrêtait jamais de mettre du noir sur du blanc. Mais comme la châtelaine tenait à être tout entière à ses invités, elle ne se mettait à la tâche que la nuit, quand tout le monde dormait autour d'elle. S'enfermant alors dans sa cellule, elle s'asseyait devant son papier découpé en pe-

tits cahiers et ne laissait retomber sa plume qu'au chant du coq. Ce n'était qu'alors qu'elle se jetait sur son lit pour ne se lever qu'au moment du déjeuner. Trois heures de repos lui suffisaient.

Tenir bon en un tel labeur n'aurait pas été chose facile, si, comme Voltaire, elle n'eût appelé le café noir à son aide. Il y avait toujours près d'elle une bouilloire pleine de ce cordial, qui, à ce qu'on prétend, aide à la conception des idées. Après trois tasses, sa tête s'échauffait. Tout le système nerveux était en mouvement. Le cerveau se sentait lubrifié. Dès lors, le métal littéraire, tout incandescent, tombait sur le papier et formait, phrase par phrase, alinéa par alinéa, ces récits qui, de 1833 à 1875, ont tant aidé l'Europe et l'Amérique à vivre par la pensée. Mais ce café aussi avait fini par être un abus, et ces tasses trop répétées ont amené une maladie de foie mortelle. Il parait que, avec un peu plus de retenue sous ce rapport, le grand romancier aurait pu vivre dix ans de plus.

Ne pas croire qu'il en ait été de George Sand comme de Mme de Staël, laquelle s'étudiait à mêler les grands airs du lyrisme aux détails de la vie domestique. A Nohant, rien de guindé ni de pompeux. Pas d'hippogriffe. Aucune attitude qui sentit la Muse. Tout au contraire, on n'avait presque toujours devant soi qu'une femme, d'une excessive propreté sans doute, mais qui ne dédaignait aucunement de poser en ménagère. Chose

à dire, George Sand se plaisait souvent à faire la cuisine, surtout lorsqu'il s'agissait d'arranger des mets qui pouvaient plaire à tels et tels de ses invités J'ai eu entre les mains un billet d'où j'extrais ce qui suit :

« ... Celle qui a écrit *Lélia* a aussi un très grand talent pour faire la soupe aux choux. »

Sous forme de parenthèse, je reviens à Nohant considéré comme atelier d'artiste ou comme cénoble de poète, si vous l'aimez mieux. J'y reviens : c'est très certainement dans ce petit château du Berri qu'aura été écrite la plus belle prose du XIXe siècle et aussi la plus passionnée. Ce ne sont pas seulement, croyez-le, les grands romans, première manière, qui sont partis de cette demeure ; ce ne sont pas seulement les récits agrestes, les idylles, telles que la *Mare au Diable*, *la Petite Fadette* et *François le Champi*, qui y trouvèrent la date de leur naissance. Sans doute la femme qui animait de sa présence ce coin de la province y a beaucoup vécu en recluse, puisqu'elle y a beaucoup travaillé, beaucoup pensé et beaucoup créé ; mais elle y a beaucoup aimé aussi, parce que cette descendante des rois n'aurait pu vivre un seul jour sans donner un aliment à la faim divine de son cœur, et c'est en aimant au milieu de cette solitude qu'elle a laissé tomber de sa main de fée ses plus belles pages, sa prose la plus diamantée et la plus éloquente. Il y a quelques hivers, un recueil mondain a eu la

bonne fortune de mettre la main sur un paquet de lettres datant tour à tour de 1831 à 1833. Là dedans il ne s'agit plus de fiction, ni de roman, ni de rien d'imaginaire. Cette correspondance est de l'histoire ; c'est le récit véridique et journalier d'une tendresse réelle, le procès-verbal d'un amour engagé avec le tribun le plus fougueux de la Révolution de Juillet. Chose très bizarre ! la passion est ce qui domine dans ces confidences d'une jeune femme écrivant tous les matins à celui qu'elle aime, mais c'est aussi, à cause de l'analyse psychologique qu'on y voit, un cours de philosophie des plus raffinés. Ni Platon, ni Abailard, ni Th. Jouffroy n'ont aussi savamment analysé ce qui se trouve au fond du cœur humain. La *Revue* a intitulé ces morceaux : *Des lettres de femme,* et ces lettres, on ne peut les lire sans éprouver une sorte de frisson. Mais pourquoi n'avoir pas mis en regard les lettres du véhément avocat ? Réponse du berger à la bergère : le pendant était obligatoire, ce semble. Pourquoi nous priver de ces brûlantes ripostes ?

Cependant je ne puis résister au désir de citer en passant quelques passages de ces épîtres nées à Nohant. Soyez tranquille, je n'effaroucherai pas le lecteur ; je ne veux choisir que ceux des épisodes qui touchent, non au cantique d'amour, mais à l'élégie et à l'idylle. Et ce que j'en fais, c'est uniquement pour faire voir que cette prose incomparable est bien contemporaine et bien

consanguine de celle qu'on lit dans *Lélia* et dans *Jacques*. Ceux de nos lecteurs qui vivaient à l'époque des Temps Romantiques vont se sentir rajeunis de cinquante ans.

George Sand revient de Paris à la fin de l'hiver de 1832, afin de se retremper dans la vie des champs. Elle accourt à Nohant pour un mois ou deux tout au plus. Ce voyage coïncide avec un premier procès en séparation de corps. On veut lui enlever ses enfants et elle se défend, et, en guise d'auxiliaire, elle a Everard pour avocat. Ce tribun, n'oubliez pas le fait, est le chef avoué et reconnu du jeune parti républicain de ces contrées. Sa réputation et son influence sont sans borne dans le Cher, dans l'Indre et dans la Nièvre. Ce compatriote de Mirabeau, transplanté dans les Gaules de Jules César, en plein Berri, est encore jeune ; il a des yeux superbes, un front d'un développement étrange, marqué par les protubérances les plus généreuses. Qu'il parle dans un tribunal ou dans une assemblée populaire, il charme par la magie de son discours tous ceux qui l'écoutent. George Sand n'a pu se soustraire à l'ascendant de cette sorcellerie. Après deux entrevues, ils se sont entre-regardés, compris et aimés, et c'est là ce que raconte la correspondance qu'on a récemment mise au jour.

De ces deux êtres, si richement doués, lequel maitrise l'autre ? Il serait bien difficile de répondre à cette question. Ce qu'il y a de sûr, c'est

que, çà et là, très souvent la femme prend un ton d'une très belle virilité et, pour le coup, l'androgyne apparait. C'est elle qui commande, c'est elle qui sert de guide à ce chef de parti dont la voix tonnante épouvante les princes, et glacera bientôt d'effroi la Chambre des pairs tout entière. Que dites-vous du fait, messieurs les physiologistes ? Mais, quant à moi, je passe vite et ne veux retrouver dans la dame de la Vallée-Noire que la Muse du roman moderne, celle qui est un grand peintre en fait de paysage :

23 avril 1832.

Pour la première fois aujourd'hui, depuis que je suis de retour, j'ai mis les pieds hors de la chambre, où un rhume infernal et un malaise affreux me clouaient sur mon fauteuil. J'ai été tout de suite faire mon pèlerinage accoutumé. Je t'envoie une feuille de fraisier, la seule verdure que j'aie trouvée sous les acacias. La branche rompue vit encore et se couvrira bientôt d'un feuillage nouveau ; c'est ainsi qu'un cœur brisé se survit à lui-même.

Je travaille, c'est une corvée affreuse pour moi. Je crois que j'ai trop souffert et que j'ai laissé éteindre dans les larmes le flambeau sacré de la poésie. Je passe de longues heures à écouter gémir la bise. Elle seule me parle ma langue sympathique. Elle seule se plaint d'une douleur sans nom et sans terme. Elle seule ne raisonne pas et ne déraisonne pas avec ma tristesse.

Tu dis que tu m'aimes. Dieu veuille qu'il en soit

ainsi ! Si tu t'abuses sur ce que tu éprouves pour moi, que Dieu soit obéi. La vie est courte ; chaque heure qui s'écoule emporte un mal qui ne reviendra pas ; chaque instant qui s'envole nous rapproche du repos éternel ou d'une autre vie qui sera un autre genre de fatigue et de travail. Sois béni, vis en paix, meurs en Dieu.

Autre guitare, adressée au même, bien entendu, et c'est de plus beau en plus beau :

28 avril 1832.

Je t'aime, oui, je t'aime, j'en souffre et j'en jouis avec âpreté, avec amertume ; mille serpents me dévorent, mille désirs me consument, mille transports me brûlent. Si l'on pouvait vivre soumis aux lois de la froide raison et de l'austère sagesse, il faudrait proscrire de telles passions, mais autant vaudrait essayer d'arracher son propre cœur. Si ton amour n'est pas comme le mien, inhérent à tes entrailles ; si, à de certaines heures, tu peux l'oublier et vivre d'autres émotions que celles de ma présence et de mon souvenir, si tu peux t'endormir tranquillement avec la pensée que je t'aime, d'une manière froide et incertaine ou changeante, alors tant mieux pour toi. Tu es un stoïque et la sagesse humaine a pris la place des instincts naturels. Mais moi, je ne peux pas ! J'ai étudié ces impuissances, j'ai cherché à me les inoculer, j'ai vécu de longs jours repliée sur moi-même, étudiant la circulation de la vie dans mon être, luttant avec toutes les impressions extérieures, allant demander jusqu'aux folies même du quiétisme le se-

cret du repos et du renoncement. J'ai trouvé tout cela parfait, excellent, souverain, dès qu'il s'agissait de combattre des passions que je n'avais pas : l'amour des richesses, celui de la gloire, la haine, l'envie, la vanité de la jeunesse et de la beauté quand j'étais jeune et belle. Oh! alors, toutes les philosophies étaient sans réplique et je ne concevais pas que tous les hommes n'y fussent pas aveuglément soumis, fanatiquement adonnés. Mais quand il fallait combattre les sens de ma vie morale, l'amour de *toi* (car c'est toi que j'aime depuis le jour où je suis née et à travers tous les fantômes où j'ai cru un instant te trouver et te posséder) ; quand il fallait prononcer sur ton indifférence le *Qu'importe?* si facile et si concluant à tous les autres égards, je sentais bien que l'homme n'a rien trouvé qui lui donnât pouvoir sur l'homme.

Il arrive pourtant qu'elle baisse de ton ; on voit alors qu'elle descend de son empyrée pour fouler la terre de ses pieds comme les autres créatures humaines. Elle sait avoir alors de l'esprit et parler avec *humour*, comme on disait en 1832. Voyez un peu le trait qui suit, et dites si, dans ce persiflage, vous ne trouverez pas qu'elle réussisse, quand elle le veut, à se servir de l'ironie comme Henri Heine, le charmant moqueur ?

Que je te raconte une *fantasticité*, comme dit ma fille. Un certain H..., avocat, homme très vain et très ridicule, s'est obstiné, malgré tous les refus de ma part, à se présenter devant moi. Nous avons mis mes habits à Amélie, et c'est elle qui l'a reçu très

majestueusement dans ma chambre, pendant que je le regardais par un trou du rideau. Il est parti enchanté, et prétend que je suis très jolie, très aimable, très spirituelle ; il se vante partout du charmant accueil que je lui ai fait. Amélie joue très bien mon rôle, elle parle littérature en faisant des cuirs ; je la chargerai désormais de recevoir tous les impertinents, tous les oisifs qui viennent me réclamer. N'est-ce pas une bonne idée ?

Un peu plus loin, c'est de l'amour et de l'ironie mêlés ; mais c'est toujours le style de cristal qu'elle ne cesse pas d'avoir à son service :

Bonsoir, m'aimes-tu, dis ? Si tu ne viens pas, je vais aller te trouver ; je suis comme imbécile, j'ai envie de mordre ; mais où est la chair qui attire mes dents ? Un beau jour, j'irai te trouver au milieu de tes déclamations de palais ; je t'arracherai ta robe et je t'emporterai à la face de tes juges, prends-y garde. Toute cette sueur que tu répands pour eux me donne la fièvre. Tu veux donc ma mort, misérable ! Essaye, essaye d'aimer autre chose que moi, tu verras ce que valent les choses et ce que valent les hommes. Mais, tu le veux, va, fais, sois ce que tu voudras, fais-toi assassin, voleur, roi, si tu veux ; moi je te poursuivrai jusqu'au fond de la mer !

Il ne faut pas perdre de vue qu'à l'époque où ces lettres brûlantes étaient écrites, on nageait en plein Romantisme. Toutes les audaces étaient de mode ; toutes les fièvres se buvaient dans

l'air. Déjà très portée au mysticisme par l'éducation religieuse qu'elle avait reçue au couvent des Anglais. George Sand, lorsqu'il s'agissait d'exprimer l'élan de ses tendresses, mêlait volontiers le Ciel et la Terre, faisant intervenir sans cesse le nom de Dieu entre elle et celui qu'elle aimait, cet avocat à large poitrine et à lunettes dont elle faisait un ange. « Va, cher ange, » écrivait-elle à peu près tous les jours. Dans ces pages, imprégnées du feu céleste, on aurait pu, à dix ans de distance, deviner l'auteur de *Spiridion*. Qu'on lise encore un fragment d'une de ces longues épîtres, et l'on verra que déjà, en 1832, la petite-fille de Maurice de Saxe, devançant les Evolutionnistes et les Rêveurs d'aujourd'hui, babillait bien éloquemment sur l'au delà :

Le printemps *est aboli*, comme tu le dis. J'ai relu ce mot de cette effrayante page de Byron, intitulée *les Ténèbres*, la plus belle et la plus terrible qu'il ait écrite. Il semble vraiment que nous allions là et que le soleil soit prêt à s'éteindre. L'amour va-t-il aussi abandonner cette terre ingrate ? Est-ce la dernière étincelle qui se ranime encore une fois dans nos âmes, et après nous le feu sacré retournera-t-il à son mystérieux foyer ? Une si vive aspiration, un désir aussi ardent de la vie sublime se perdront-ils dans le vide, retourneront ils au néant ? Peut-être que mon âme peut mourir, parce qu'elle est vulgaire, mais la tienne ne le peut ; Dieu ne saurait détruire

ses plus beaux ouvrages. S'il t'appelle dans d'autres sphères, entraîne-moi dans ton rayon, partage avec moi ton immortalité. Du moins, là, rien ne nous séparera plus. Rêves de poètes. Il est bon que nous doutions de ces choses et qu'une faible espérance nous les fasse à peine entrevoir. Si nous avions la certitude de nous fondre à jamais dans l'être que nous aimons, et de le posséder à jamais dans un monde exempt de craintes et de douleurs, nous n'accepterions point cette vie d'épreuves préparatoires. Une des phases de notre existence impérissable serait abrégée par l'impatience d'arriver à un état meilleur. Une des conditions de la loi universelle serait violée Mais s'il nous est permis d'aspirer à une des formes de bonheur que nous rêvons ici-bas, je n'en vois pas de supérieure à l'amour, je n'en vois pas d'autres. Je ne puis croire que nos vaines gloires et nos tristes richesses nous suivent dans un monde supérieur. L'amour seul me paraît assez chaud, assez lumineux, assez digne des cieux, pour croire qu'il en est descendu et qu'il doit y retourner. Quiconque le sacrifie après l'avoir connu, renonce peut-être à l'immortalité de son âme. Quiconque le nie faute de l'avoir senti est une organisation incomplète qui doit vivre sur la terre pour s'y perfectionner. Si l'on étudie bien le système des plus grands savants sur le principe de la formation des êtres, dans l'échelle infinie de la création, on arrive à ce résultat : l'animal le plus parfait est celui qui est le plus capable de s'identifier à un individu de son espèce. Les créatures grossières vivent comme le têtard et le zoophyte, dans une sorte d'isolement odieux, où l'acte de la génération n'occupe qu'un instant et n'amène à sa suite

que la mort. L'homme seul est capable de vivre après avoir produit, et d'étendre l'étreinte de l'amour à toute sa vie ; seul il en éprouve le besoin. La chaîne du perfectionnement s'arrêterait-elle à l'homme? C'est impossible. Il marque, au contraire, le premier anneau d'une chaîne d'êtres inconnus. Mais dans sa nouvelle transformation conservera-t-il la mémoire ? Si la mémoire est un attribut de perfectionnement, comment la perdra t-il ? La mémoire commence à jeter sur la terre son premier éclat dans l'homme, lui seul se souviendra de toutes ses vies antérieures. Oui, tu me retrouveras là-bas, et je ne souffre pas en vain à cette heure passagère que j'appelle ma vie, et qui n'est qu'un instant d'une vie sans limites. Ailleurs sans doute je t'ai cherché, et je t'ai rencontré, ailleurs sans doute je te joindrai. Je m'endors, il me passe par l'esprit de douces et folles rêveries, je te les dis tout bas.

Cette correspondance entre George Sand et Everard a, pour ainsi dire, servi de prélude à celle qui a eu lieu avec Alfred de Musset. Que de révélations curieuses, que de cris de volupté ou de douleur, que de grands coups d'aile se rencontrent dans ces duos entre deux poètes de cette envergure !

Les puritains ont crié. N'est-ce pas leur métier de crier toujours et à propos de tout ? Il n'en est pas moins vrai que ces deux correspondances, celle du poète et celle du tribun, font voir quel était l'état d'âme des survivants du lendemain de

1830. Ainsi, c'est de l'histoire et de la psychologie mêlées.

Ces lettres, d'ailleurs, nous donnent le frisson. Jamais en aucun temps, jamais en aucun pays, l'amour d'une femme pour un homme n'a été exprimé avec un aussi superbe emportement. Pour trouver des formes de langage qui puissent être comparées à ces rugissements d'un cœur passionné, il faut remonter à l'œuvre des trois grands tragiques grecs, et encore Eschyle, Sophocle et Euripide font-ils parler leurs farouches héroïnes, les Clytemnestre, les Phèdre, les Médée sur ce ton où la plus mélancolique tendresse se marie à la fureur des fauves. Mais chez George Sand, ce n'était pas affaire d'art. L'arrière-petite-fille d'une moitié de roi était alors d'une sincérité entière et presque égoïste.

Quiconque a vécu près d'elle vous aurait dit qu'il n'y avait rien d'apprêté dans ce qu'elle écrivait et que c'était bien l'élan et toute la poésie de sa pensée qu'elle répandait dans ces épitres, n'ayant pas une demi-minute en vue que ces mystères, écho de son âme, seraient jamais publiées. La même observation doit être faite en ce qui concerne la correspondance avec Alfred de Musset. Il y a toujours eu, il ne cessera d'y avoir, chez nous, une tourbe de blasés, altérés de scandales et courant aux secrets d'alcôve. Le public a, pendant soixante ans, réclamé à cor et à cris la publication de lettres de l'auteur de

Valentine à l'auteur de *Rolla*. Après plus d'un demi-siècle, ces confidences tant et si vivement démenties ont enfin paru, grâce à mon ami Émile Aucante et à Me Decori. Dans ces reliques d'un passé, bien refroidi par le temps, on a sans doute retrouvé chez George Sand les mêmes accents, le même grand style, mais, pourtant, la passion ne s'y révèle pas au même degré. Rien, du reste, n'est plus concevable. Quand elle écrivait à Everard, le terrible tribun faisait entendre à trois provinces du centre le tonnerre de sa parole et, comme elle fait voir dans l'*Histoire de ma Vie*, effrayait la Cour des pairs en prophétisant le cataclysme politique d'un prochain avenir. Partez de là pour comprendre que subissant, peut-être malgré elle, l'ascendant de cet Isaïe démocratique, elle ne pouvait s'empêcher de mettre du lyrisme dans le truchement de son amour. Pour le jeune et blond byronien, adoré et délaissé à Venise, ce devait être et ç'a été naturellement une autre gamme. Sans doute, à l'ampleur de ses reproches, on retrouve celle qui s'est nourrie du lait littéraire de J.-J. Rousseau, mais il n'y a plus là ni la même fermeté, ni la même sévérité de langage ; c'est parfois même mitigé par du Berquin, comme, par exemple, lorsqu'elle appelle son Alfred : « mon petit corbeau » ; lorsqu'elle se pose auprès de lui en mère et en infirmière qui lui sert la tisane pendant qu'il est malade, n'importe : c'est toujours et d'une grande élo-

quence et d'un grand cœur. Cette femme, que les imbéciles et les cafards ont tant vilipendée, a été, à tous les points de vue, incomparable en fait de charité. C'est, du reste, ce que la postérité a commencé à voir, puisque Paris a solennellement célébré son centenaire.

Tout comme Ferney, Nohant a eu un théâtre. Permettez! Un vrai théâtre, avec scène, avant-scène, coulisses, décors, machines, et tout ce qui s'ensuit. Seulement la troupe des comédiens ordinaires du château ne se composait que d'acteurs de bois, tous faits au tour. Ces artistes, taillés dans le cœur du chêne ou dans le tronc d'un érable, pouvaient passer pour être d'une grande famille, de celle des automates de Vaucanson. Ceux qui connaissent les œuvres complètes du grand conteur qui habitait la résidence savent ce qu'était M. Maurice Sand, le fils de l'illustre femme, élève d'Eugène Delacroix. Ne manquant pas de talent, mais dominé par trop d'indolence, il n'a fait que peu de peinture et n'aura guère marqué son passage dans la vie que par une centaine de dessins. A la vérité, ces coups de crayon suffiraient pour donner à penser que, s'il eût eu plus de volonté et moins de penchant à la rêverie, il aurait pu prendre rang parmi les meilleurs disciples du grand peintre dont il avait suivi les leçons. Mais, encore une fois, le fait d'être né d'une femme célèbre et d'être venu au monde, comme on dit, avec du

pain sur la planche, l'avait détourné du travail. Il ne devait rien produire ou presque rien. Il n'aura guère eu d'autre ambition que celle de se poser un peu en amateur d'art et un peu en bel esprit, et ç'aura été tout. Je ne dirai donc rien de ses œuvres, auxquelles notre dix-neuvième siècle, si affairé, n'aurait prêté aucune attention si elles n'eussent point été décorées du glorieux pseudonyme emprunté à sa mère. Mais, à Nohant, durant les longues et calmes journées qu'il a eu à passer auprès du grand écrivain et de ses amis, il avait pourtant trouvé moyen de donner un certain aliment à son activité. M. Maurice Sand avait donc fondé un théâtre de marionnettes.

Il n'y a qu'un instant, je vous disais d'un ton sérieux que c'était un vrai théâtre. Sculpteur, peintre, machiniste et habilleur, ce rejeton du héros de Fontenoy, — *Magnum Jovis incrementum*, — était parvenu, longtemps avant M. Darthenay, à perfectionner les fantoches qui nous sont venus d'Italie et dont le jeu sert tant à nous égayer désormais. A l'aide de ces merveilleux pantins, le jeune *impresario* arrivait à donner des représentations qui eussent assurément émerveillé le beau monde de Paris. Mais, bien entendu, quoique la demeure fût fort hospitalière, n'entrait pas qui voulait à Nohant. On l'a deviné : comme public, on n'admettait dans la salle que les intimes et qu'un certain groupe de paysans de la contrée.

Cependant il ne faut rien taire : au théâtre de Nohant, il n'y avait pas que des marionnettes et des fantoches. De temps en temps, lorsque la fantaisie leur en venait, les gens du château, brûlés du feu sacré, s'érigeaient eux-mêmes en artistes dramatiques et jouaient avec autant de fougue que s'ils eusssent été des élèves du Conservatoire. Si vous le voulez bien, j'aurai à ce sujet à vous conter une assez jolie aventure. Cela se passait, pendant un rude hiver, sur la fin de novembre 1853. Grâce au grand Bocage, alors directeur de l'Odéon, ce théâtre de Paris venait de jouer avec beaucoup de succès le drame que George Sand avait tiré de *Mauprat*, le plus mouvementé de ses romans. Il s'agissait de faire savoir à l'auteur combien on avait applaudi son œuvre. Comment s'y prendre ? Mon ami Paul Bocage, le neveu du grand acteur, s'offrit pour servir de messager. Il partit donc de la rue Vaugirard à onze heures du soir pour se rendre au chemin de fer d'Orléans et de là au petit château. En dépit de l'obscurité de la nuit, de la neige, d'un froid glacial, il se jeta dans l'express, dévora l'espace, arriva à Châteauroux, y prit une carriole et à cinq heures du matin, quand il ne faisait pas encore jour, arriva à la grille de Nohant.

Sonner à coups redoublés, se faire ouvrir, entrer, tout cela n'était pas chose facile. A la fin, il en vint à bout et put pénétrer dans la résidence. Mais, à sa grande surprise, après qu'il eut

dépassé le vestibule, il n'était pas reçu par les hôtes qui lui étaient familiers ; il s'attendait surtout à voir venir M. Maurice Dudevant, son ami, et c'était une tout autre personne qui se présentait à lui. Un homme ou un démon, — il était assez difficile d'en faire la différence, — s'approchait de lui avec le costume complet de Méphistophélès : pourpoint noir, pantalon mi-partie jaune et rouge, moustaches en croc, sourcils à la moyen âge, barbe pointue, épée retroussant le manteau, bonnet écarlate en tête.

Ce diable, ou, si vous le voulez, cet énigmatique personnage, le mena dans une pièce assez confortable, où il y avait du feu. Le pauvre Parisien, couvert de neige et transi de froid, se chauffa en faisant entendre un léger soupir de soulagement, lorsque, tout à coup, la tapisserie à laquelle il était presque adossé se déchira vers le milieu, disparut comme un nuage emporté par le vent et découvrit un riant paysage, plein de verdure et de fleurs. Au troisième plan, dans un pavillon de style oriental, une douzaine de femmes en robes de brocart, d'or et d'argent, une douzaine de cavaliers en pourpoint brodés et passementés, ayant l'épée à la hanche, se montraient dans des attitudes diverses et conversaient vivement entre eux.

Un de ces jeunes cavaliers, portant un costume d'étudiant, se releva avec noblesse des genoux d'une jeune et belle princesse et vint droit à la cheminée, c'est-à-dire à Paul Bocage.

— Eh quoi ! senor, est-ce donc vous ?

Paul Bocage se retourna.

— Oui, c'est moi, dit-il.

L'étudiant lui jeta ses deux bras au cou et l'embrassa.

— Tiens, s'écria le voyageur, c'est Mme Sand.

— Oui, mon cher Paul, et vous êtes le bienvenu. Mais attendez, vous allez nous être utile. Il nous manquait l'alcade. Vous allez faire l'alcade.

— Quel alcade ?

— Le père d'Inesilla.

— Ah !

— Et vous comprenez, pour un père qui pardonne, il n'y a pas de cinquième acte. Allez vous habiller. Voilà la situation. Votre fille, dona Inesilla, s'est enfuie avec Ramirez, un jeune étudiant qui est la terreur de Salamanque. Vous vous mettez à la poursuite des fugitifs, vous les rejoignez. Vous voulez passer votre épée au travers du corps de Ramirez, mais Inesilla vous fait un discours si pathétique que vous ne pouvez vous empêcher de rire et vous pardonnez.

— Mais je viens pour vous dire...

— Habillez-vous d'abord. Poursuivez les fugitifs d'abord. Rejoignez-les d'abord. Pardonnez-leur d'abord, et ensuite vous me direz ce que vous avez à me dire.

— Mais, chère madame, que diable faites vous donc ici, vous et les autres ?

— Vous voyez bien, mon cher : nous jouons la comédie.

— Comment ! sans spectateurs !

— C'est une condition *sine quà non*.

— Pour qui donc alors la jouez-vous ?

— Mais pour nous.

— Comment pour vous ! Vous ne vous voyez pas ?

— Bon ! et dans ces glaces ?

— Ah ! je comprends !

— Eh bien, si vous comprenez, mon cher, allez donc vous habiller. — Maurice, conduis Paul au vestiaire. N'oubliez pas votre épée surtout.

Paul Bocage obéit. Il s'habilla, non en alcade, mais, comme il avait froid, en voyageur qui traverse la Sibérie, c'est-à-dire avec des bottes fourrées et un manteau de martre. Il joua tout de même son rôle de père espagnol irrité et pardonna. — A vingt minutes de la, quand on le conduisit à la salle à manger, où la compagnie allait souper, il se mit à dire : « Mesdames et messieurs, avant tout, je dois annoncer une grande nouvelle : *Mauprat*, drame en cinq actes, de George Sand, vient d'obtenir à l'Odéon, un éclatant succès. On compte sur cent représentations de suite. »

Ce récit, je le tiens de Paul Bocage lui-même, mon collaborateur au *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, et il est fondé sur la vérité même. —

Ne croiriez-vous pas lire une de ces lettres dans lesquelles Grimm raconte ce qui se passait sous ses yeux, chez les financiers et les gens de lettres du siècle dernier?

On avait publié que Nohant avait été mis en vente; mais non, ce n'est pas Nohant qui a été vendu, mais l'appareil des quatre domaines qui l'entouraient.

JULES JANIN INTIME

Ingrat Paris, ce nom ne te dit-il rien? — Certes Paris est grand, Paris est beau; Paris passe pour être et il est sans contredit le morceau de la planète terrestre où l'on se flatte le plus de cultiver les choses de l'esprit. Dans son enceinte, qui, en dépit d'un mot amer de Rivarol, va toujours en s'élargissant, on voit de grandes Ecoles en tout genre, merveilleux réservoirs de science et d'art ; on admire d'augustes bibliothèques ; on voit s'ouvrir à tout coin de rue des Musées, des Académies, des Lycées, des Conservatoires, des Théâtres, des Sociétés littéraires. S'offrent à vous cent journaux de toutes couleurs, trente Revues, des affiches sur tous les murs, plus de librairies qu'il n'y en a dans l'Europe entière, des Cafés, des Clubs, des Cercles, où l'on sert à toute heure du jour et de la nuit la logomachie bouillante avec ou sans sucre. Le beau monde va dans des Salons, où l'on se gargarise, le soir, avec du thé d'Ispahan et des vers de toutes les

patries. Oui, mais, en même temps, antinomie choquante, Paris est l'endroit du globe où l'on est le plus oublieux des services rendus à l'homme par les apôtres de la pensée. Des précurseurs de génie, de beaux esprits, des philosophes, des poètes, des polygraphes, les rejetons de la race héroïque de Prométhée, ont dépensé leur vie à semer à pleines mains les grains de la parole, la nourriture intellectuelle qui empêchera une civilisation blasée de crever d'inanition, d'ennui ou de bêtise ; eh bien, après? Ils meurent! ils passent ! Qu'est-ce qu'on leur doit ? On se repait du fruit de leurs veilles ; on respire le parfum sapide de leurs œuvres comme on le fait pour l'air vital. N'est-ce donc pas dans l'ordre? Au théâtre, où, le dîner fini, on va chercher à digérer plus doucement, on applaudit leurs pièces. A la maison, pour combattre le spleen, on lit leurs romans. Partout et toujours, on a recours à leurs idées, soit pour répondre à une lettre, soit pour soutenir une causerie. En fin de compte, sans eux, nous ne serions que des corps sans âme, et quand la vieillesse les atteint et les couche par terre, le lendemain du jour où ils sont morts, l'herbe de l'oubli, l'ortie et la bardane poussent autour de leur tombe. On ne sait plus qu'ils ont existé.

En voilà un qui a été, non un ouvrier, ce ne serait pas assez dire, mais un galérien de l'écritoire. A dix-neuf ans, du jour où, ses classes finies, il entrait dans la vie active, il a pris une

plume, une plume de pinson, si vous voulez ; il l'a fait courir sur le papier d'une main alerte, en en faisant un merveilleux outil, un jour, d'instruction ; un autre jour, d'amusement. et il ne l'a quittée que lorsque le froid de la mort l'a fait tomber de ses doigts. Journaliste, critique, historien, conteur, satiriste, poète même, il a usé de toutes les formes pour fournir sa part à la tâche sociale. Plus particulièrement, il a suivi, pas à pas, le mouvement des œuvres théâtrales. Nul n'a mieux fait voir en quoi ont consisté, pendant quarante ans, en bien et en mal, l'opéra, la tragédie, la comédie, le drame, le vaudeville, la farce, toutes ces variétés d'un grand art qui, comme nos vins, est la gloire de la France. Il a dit alors à la foule ce qu'elle avait à aller voir, ce qu'elle avait à dédaigner, ce qu'il fallait applaudir et ce qu'il fallait repousser, ce qui pouvait contribuer à l'éducation du peuple et ce qui était de nature à intoxiquer sa conscience. En même temps, pleinement désintéressé, il se mettait en quatre pour faire la réputation et, par conséquent, la fortune des autres. Il serait trop long d'énumérer ceux des auteurs et des artistes, hommes et femmes, qu'il a tirés de l'obscurité. — Eh bien ! savez-vous ce qui est arrivé? C'est que, vingt ans après sa mort, les générations nouvelles, héritières du bien qu'il a prodigué, n'ont pas le moindre soupçon de ce qu'il a été et, qu'en entendant prononcer son nom, les jeunes gens regardent en l'air, en

disant : « Jules Janin ? Qu'était-ce donc que celui-là ? »

Convenez avec moi que la chose est étrange et qu'elle consacre la plus violente des injustices. Cette ignorance est surtout inexplicable à une époque où l'on fait profession de prodiguer le marbre et le bronze pour tant de demi-dieux auxquels on ne doit que quelques passe-temps. En parcourant la grande ville, les places publiques, nos jardins, nos avenues, les squares, vous vous cognerez à de nouvelles statues, en bon nombre, solidement assises sur leur piédestal. N'allez pas croire que je m'élève contre cette coutume de faire des Panthéons en plein vent. Châteaubriand nous a dit que, dans la Rome antique, il existait deux populations également belles : un peuple vivant qui allait du Forum au Tibre et un peuple immobile, sur des socles, qui décorait toutes les voies. Je suis de ceux qui souhaiteraient qu'il en fût de même dans Paris moderne, et peut-être ces *desiderata* se réaliseront-ils un jour. Seulement l'équité veut que, dans cette distribution de la gloire posthume, tout véritable ayant droit ait la place qu'il mérite.

Celui dont le nom est écrit au-dessus de ces pages occupe-t il la sienne ? Non, je le répète, cela n'est pas. Et pourquoi n'en point convenir, quand l'admiration publique se montre si empressée pour tant d'étoiles de petite grandeur, pourquoi est-elle si négligente et si rétive pour celle-

là ? Chose curieuse, cette fois, la justice nous arrive en boitant et elle nous vient de la province. Evreux, la patrie d'adoption de Jules Janin, à cause de son mariage avec Mlle Huet, une très belle personne, et Saint-Etienne, son pays natal, ont pris les devants. Dans ces deux villes se félicitant, l'une de l'avoir eu pour enfant, l'autre pour hôte, des cœurs fervents, stipulant au nom de la cause des lettres, ont inauguré publiquement deux bustes en marbre avec de la musique, un peu de laurier, de beaux discours et des festins. On a même un peu illuminé. Est-ce que le tour de ce Paris, où il a vécu depuis plus d'un demi-siècle et qu'il a tant célébré, ne doit pas venir ? J'ai entendu dire ce joli mot, que je demande à placer ici : « Citoyens, les autres morts illustres réclament celui-là. »

— Encore un monument honorifique ! Encore une statue ! — A ce sujet, les opposants, car il y en a, mettent en avant un véto tiré de l'esthétique. Vous les entendez donc exhiber cette grave objection : — « Eh ! mais, ce gros garçon n'avait rien de sculptural. » Il est vrai, la nature l'avait fait sortir du creuset de la création pas du tout conformément à la beauté grecque. Il avait les épaules carrées, un ventre rebondi, peut-être obèse et des jambes éléphantines. Encore une fois, ce n'est pas niable, mais Plutarque et François Rabelais, d'accord en ce point, ont bien soin de nous dire que c'est dans d'autres attri-

buts qu'il convient de voir l'homme, le vaillant fils de la terre. Ce gros garçon, puisque c'est ainsi qu'on le désigne, avait la figure aimable et réjouie, très sympathique. La beauté morale se montrait dans ses yeux à fleur de tête. Le front, siège de la pensée, avait l'ampleur et les protubérances que recherchent Gall et Spurzheim. Le sourire était doux et ironique, suivant la circonstance. Tout cela était recouvert par une abondante chevelure châtaine, qui bouclait naturellement en retombant sur le cou. On sait que le menton aussi, suivant la science lavatérienne, est fort significatif. Chez lui, il indiquait tout à la fois la volonté et une vive tendance à l'épicuréisme. Je ne dois pas omettre la main, qui était charnue, blanche et bien dessinée, une main d'évêque et de gourmand. — Est-ce donc qu'avec cet ensemble il n'y aurait pas eu moyen, pour un Pradier ou pour un David (d'Angers), de bien fondre une image en cuivre ou d'équarrir comme il faut un bloc de Carrare ?

Pour répondre aux exigences de l'actualité, j'avais eu le dessein de faire une étude approfondie, et certes la matière y prête. Ce travailleur qui a abattu tant de besogne, cette personnalité qui a tant vécu et tant aidé les autres à vivre, serait un thème des plus tentants, mais j'ai dû renoncer à ce projet, d'abord parce que l'espace m'est mesuré et, en second lieu, parce que cet article ne doit avoir d'autre motif que

de réveiller un peu l'opinion trop assoupie. On est donc prié de ne voir, dans ce que j'écris en ce moment sur ce disparu, qu'un croquis jeté d'une main rapide sur le papier et qui n'entend faire voir sur celui dont il est question que quelques traits de sa vie intime et que quelque indice de son caractère.

De même que tous les hommes de l'admirable et féconde génération de 1830, Jules Janin s'est multiplié au point de s'engager dans plusieurs genres et il y a brillamment réussi. Au sortir du collège, après le baccalauréat, ayant à se faire un gagne-pain, il a commencé à donner des leçons aux fils de famille. Il courait donc le cachet, et c'était un répétiteur à 3 francs l'heure. Très mince salaire, comme vous le voyez. Il a raconté lui-même ces commencements de sa laborieuse existence, dans la préface d'un de ses livres (*les Contes humoristiques*). « J'étais donc professeur, dit-il, en ne sachant rien, mais on peut toujours préparer une leçon, la veille, excepté pour les mathématiques, science qu'il n'est pas aisé de transmettre aux autres. » A ses élèves il enseignait l'histoire de France qu'il ignorait, la grammaire française qu'il ne connaissait qu'en perroquet, puis le latin, qu'il aimait beaucoup, mais qu'il ne possédait que par à peu près. S'il eût persisté, où ce premier métier l'aurait-il mené ? Par bonheur, une fée invisible le prit par la main pour le mener à autre chose. En guise

de compagnon, il avait un beau chien qu'il prenait plaisir à promener au jardin du Luxembourg. Un soir, près du grand bassin, l'animal se mit à jouer avec un de ses pareils, et cet autre avait pour maître aussi un échappé de collège. Vous devinez ce qui s'ensuivit. Les deux jeunes gens s'abouchèrent, se causèrent, se lièrent. Fort bien ; mais le jeune quidam était, par hasard, un apprenti journaliste, s'essayant dans les feuilles blagueuses du jour. Ce fut naturellement par l'effet de ce contact que le pauvre précepteur errant déserta l'art d'enseigner pour devenir, un jour, le Prince des Critiques.

Journaliste, de par les caprices du hasard, il l'a été bien vite par vocation. En lui, il y avait un improvisateur d'une incroyable rapidité. Sur le premier sujet venu, il faisait tomber de sa plume, sans effort comme sans rature, cent lignes d'une prose diamantée et mordante, faculté qui devait bien vite le mettre en relief. Mais il ne devait pas s'arrêter longtemps à ces bagatelles de l'art d'écrire. S'il y avait alors à l'ordre du jour une révolution politique, une grande révolution littéraire était aussi sur le gril et elle était même commencée. La consigne était d'innover au théâtre, dans le langage et dans les livres. On commençait à voir le roman muer et faire peau neuve. Jules Janin fut l'un des premiers à pousser à la roue de ces changements. N'ayant pas le loisir de m'arrêter aux fleurettes de chemin, je ne ferai que

rappeler ici l'apparition des premiers récits d'où devait résulter pour lui une subite popularité. *L'Ane mort et la femme guillotinée*, qui, tout en racontant une sombre histoire d'amour, était en même temps une satire des excès de la Muse romantique, produisit une grande sensation. Il devait en être de même pour la *Confession*, pour le *Piédestal*, pour *Barnave*, et aussi pour une fantaisie charmante, suscitée par l'aspect de ces frères Siamois qui étaient venus au monde liés par une membrane. Mais qui, après soixante dix ans, pourrait se rappeler *Un cœur pour deux amours ?* Des romans ? Il ne pouvait s'empêcher d'en faire. En 1837, il publiait le *Chemin de traverse* et, en 1850, le même jour, deux autres récits : les *Gaietés champêtres* et *la Religieuse de Toulouse*, quatre in-octavo que les Turlupins de la presse épigrammatique blaguaient mortellement et en contournant les titres et en disant : *les Gaietés de Toulouse, et la Religieuse champêtre*, inversion qui faisait rire la galerie à gorge déployée.

Voilà pour les récits de longue haleine. Quant aux Nouvelles et aux Esquisses de mœurs, nées de sa verve, le catalogue à dresser nous mènerait trop loin. Toutes les Revues s'adressaient à lui. Tous les Magasines frappaient à sa porte. Tous les Keepsakes de fin d'année, tous les Recueils élégants et jusqu'aux journaux de modes, sachant qu'il était l'écrivain le plus prisé des

femmes, se suspendaient chaque jour au cordon de sonnette de sa porte en venant mendier les miettes de son talent (ils disaient de son génie). Vous ne pourriez pas feuilleter une des publications à la mode de 1836 à 1847 sans voir son nom au premier rang des collaborateurs. Résultat : beaucoup de vogue chez les lecteurs de choses frivoles et une pluie d'or. Il a eu des années de cent mille francs.

On ne tient pas d'un bras ferme, d'un bras de fer, pendant quarante ans de suite, le martinet de la critique sans soulever un grand nombre d'inimitiés. Il était donc inévitable qu'il excitât contre lui toute une meute de colères. Il a eu des ennemis de toute couleur et de toute taille. Je n'en citerai que quelques-uns. Le premier en date a été H. de Balzac. Pourquoi ces deux hommes se haïssaient-ils ? On assure que le lion blessé ne pardonne pas. L'auteur de la *Comédie humaine* non plus. Il avait sur le cœur une vieille piqûre d'épingle. De là entre le critique et le grand romancier une hostilité qui a vécu autant qu'eux. Ce duel à l'encre, silencieux mais terrible, intéresserait-il nos lecteurs? Je ne le crois point, et je passe vite. Il y a eu, plus tard, une véhémente polémique avec Alexandre Dumas père, l'un s'escrimant dans le *Journal des Débats*, l'autre dans *la Presse*, et les choses sont allées si loin, qu'un matin les deux adversaires s'étaient pourvus chacun d'une épée, pour aller en découdre

dans un fourré du bois de Boulogne. Je ne sais quel dieu *ex machinâ* est descendu de l'empyrée pour faire qu'ils n'arrosassent pas le gazon de leur précieux sang, mais on les a recommodés à temps. (On a prononcé, tout bas, le nom d'une femme amie des lettres et des jardiniers qui les cultivent, mais je me tairai là-dessus.) Autre bisbille très retentissante. Sous le règne de Louis-Philippe, M. le comte Walewski, fils de la main gauche de César, mais très pauvre écrivain, avait composé et fait jouer au Théâtre Français une comédie en cinq actes en prose, sous ce titre : *l'Ecole du grand monde*. La pièce fut sifflée et Jules Janin l'acheva par une grêle de quolibets. D'où une volée d'injures à l'adresse du critique dans le *Messager*, dont le comte était le propriétaire. Pour finir sur cet article, il y a eu la querelle impitoyable avec Félix Pyat, l'ancien collaborateur, l'ancien ami intime, lequel a écrit le plus beau chapitre de *Barnave*, celui qui est intitulé : *Les filles de Séjan*. J'aurais sans doute de curieux détails à produire à propos de cette nouvelle lutte de Caïn et d'Abel ; mais comme j'y ai été un peu mêlé, je dois me condamner au silence. On sait, du reste, que ce drame a fini en justice : Félix Pyat, condamné avec la *Réforme* à six mois de prison et à 10,000 francs d'amende. Ah ! pour sûr, l'impopularité du Prince des Critiques prend en grande partie sa source dans ce procès, qu'il a eu grand tort de

faire. Jusqu'à ce jour, il s'était montré comme étant le défenseur-né de la presse toutes les fois qu'elle avait à faire face à une persécution ou à une injustice. C'est lui qui, le premier, lorsque Fontan, un écrivain libéral, condamné à la prison, sous le règne de Charles X, avait été, chose horrible, attaché, pour être conduit à Poissy, à la chaîne des forçats, c'est lui qui s'était révolté contre cette odieuse mesure et avec la dernière énergie. C'est lui qui avait ameuté alors, à propos de cet attentat, Chateaubriand, Victor Hugo et Charles Nodier et aussi le *Journal des Débats*. C'est donc lui qui était parvenu à obtenir le retrait et la flétrissure de cet acte indigne. C'est lui aussi qui, plus tard, s'était élevé avec une très noble violence contre Mme Emile de Girardin lorsqu'elle publiait l'*Ecole des journalistes*, une comédie diffamatoire à l'endroit de notre profession. C'est lui encore qui, en voyant H. de Balzac attaquer avec une passion haineuse les artisans du journal dans *Un grand homme de province à Paris*, s'était levé afin d'opposer une piquante riposte à l'agresseur. Mais dans l'Affaire contre Félix Pyat, il se déjugeait très visiblement, et c'était ce que l'opinion publique ne comprenait plus. Un journaliste faisant condamner un journaliste à la prison et à l'amende, ce n'était pas de jeu, et vingt journaux du temps le lui ont amèrement reproché.

Qu'ajouter à ça ? Ce malencontreux procès, ses

opinions royalistes bruyamment affichées, mais surtout ses succès ininterrompus avaient fait naître sur ses pas tout un essaim de malignités : il comptait donc toute une escouade d'ennemis. Mais, en bon cheval de trompette, il ne s'inquiétait guère du bruit qu'ils faisaient et, tout au contraire, il avait l'arrogance de s'en réjouir. Ce fut alors qu'il émit cette vérité qui n'était encore qu'un paradoxe : « En France, pour réussir ayez d'abord des ennemis ». La formule avait à première vue causé quelque étonnement. Pour la rendre plus saisissable, il la développa dans l'un de ses feuilletons. « O mes chers ennemis, que je vous remercie ! O mes chers ennemis, que ne vous dois-je pas ! C'est vous qui prenez soin de me tenir sans cesse en haleine ; c'est vous qui, par une vigilance jamais interrompue, m'indiquez ce que j'ai à faire ou à ne pas faire ; c'est vous qui, à tout propos, réveillez la nonchalance des indifférents pour parler de moi. Est-ce que sans vous il y aurait le moindre éclat à mon nom ? O mes chers ennemis, gardez-vous bien de ne plus m'injurier et soyez les bien remerciés ! » Il n'y a pas que de l'esprit dans cette tirade. L'analyse chimique y trouverait certainement aussi une belle perle d'ironie.

En bonne règle, je devrais parler ici de la brillante passe d'armes avec un autre critique, M. Désiré Nisard, sur ce qu'on a appelé *la Littérature facile et la Littérature difficile*, mais l'ob-

jet est de trop haute importance pour être placé dans un raccourci, et je me vois forcé de l'ajourner. Ce sera donc pour plus tard. Ce thème, du reste, peut être indiqué ici d'une façon sommaire. En faisant irruption en librairie, dans la presse et au théâtre, la nouvelle Ecole, celle du Romantisme, avait suscité cent jeunes inconnus qui n'étaient que des écrivains d'aventure, des poètes, des prosateurs de rencontre, qui, pour la plupart, n'avaient point passé par l'apprentissage des études classiques. Nourrisson de l'Université, déjà professeur, M. Désiré Nisard s'étonnait à l'aspect de ces intrus et il s'emportait, avec cela, contre cette engence qu'il regardait comme une cohue de profanes ; *la Littérature facile*, disait-il avec dédain. Sur ce, Jules Jamin prit fait et cause pour ceux qu'on attaquait. A son gré, s'il fallait toujours aimer les Muses antiques, cela ne devait plus aller jusqu'au pédantisme d'autrefois, ce qu'il appelait *la Littérature difficile* (à lire). Et la dispute roulait sur ces deux propositions. En ce temps-là, jeune, galant, ardent, Jules Janin, et ce n'était pas un mystère, avait pour maîtresse la fille d'un sculpteur en renom, une très élégante marquise et, dans une riposte, il disait à son adversaire : « Au besoin, je pourrai vous jeter le gant d'une des plus belles femmes de Paris ». Mais ce n'était qu'une manière de parler, et si cette lutte fut une polémique, ce ne fut pas un duel, et les deux combattants, colla-

borateurs du même recueil, la *Revue de Paris*, ne cessèrent pas un seul jour de se serrer fraternellement la main.

Pour aller au plus court, pour ne pas abuser de la bonne volonté du lecteur, je vais toucher à des choses moins sombres, c'est-à-dire à un chapelet d'anecdotes, toutes historiques et qui achèveront de faire voir le personnage tel qu'il a été.

Un des plus curieux épisodes de sa vie a été cette histoire, à la suite de laquelle il est devenu, sans s'en douter, presque sans le vouloir, propriétaire d'un domaine sis en Italie. En 1837, je crois, pendant l'hiver, comme il passait la soirée dans un des salons aristocratiques de la rive gauche, une belle dame s'approcha de lui et, avec la familiarité du grand monde d'alors, lui demanda de prendre part à une bonne action. Il s'agissait d'un noble toscan, victime du jeu, qui était tombé dans la dèche et qu'on se proposait de relever, non par l'artifice d'une souscription, ce qui aurait pu l'humilier, mais au moyen d'une tombola, ce qui était bien plus digne. Ce gentilhomme possédait dans la Vallombreuse une terre de rapport, appelée la Villa Lazzarini. On lança 25,000 billets à 5 francs l'un une bagatelle. Cela faisait peu de chose pour le preneur et formait une planche de salut pour le décavé. Notez que cent jolies mains blanches du faubourg Saint-Germain, s'attachant à réparer le

malheur, faisaient sur ce point une active propagande. Vous entendez d'ici le boniment de l'élégante patronesse. « Monsieur Jules Janin, vous qui avez si bon cœur, vous ferez ce que font toutes les célébrités du jour : vous allez contribuer à notre loterie. » C'était jouer la carte forcée. Pas moyen de refuser. Mais, d'ailleurs, pour un homme qui changeait le papier en feuilles d'or, c'était si peu de chose ! Le critique tira de son gousset un écu de cent sous, car on ne connaissait pas encore à cette époque le porte-monnaie des Anglais ; il le tendit galamment à la belle personne et, en échange, reçut un petit bout de carton portant le numéro 1,598, qu'il mit dans sa poche en souriant. Trois mois après, à sa grande surprise, un émissaire vint sonner à sa porte et lui dit du ton le plus sérieux : « Prince, le numéro 1,598 est sorti ; c'est vous qui venez de gagner la villa de la Vallombreuse ». Faites-vous, si vous pouvez une idée de l'ébahissement du critique, esprit peu tendu à l'amour du capital et qui, jusqu'à cette heure, avait eu, vis-a-vis de la propriété terrienne, une insouciance absolue.

— Moi, pauvre hère, seigneur d'un canton ! se disait-il ; voyons, est-ce bien possible ? Et ce que je gagne est en Italie !

C'était cent fois possible, puisque c'était vrai, puisqu'on venait de lui remettre des parchemins notariés qui consacraient son droit de maîtrise.

Ainsi sa conviction était très logiquement et très légitimement formée. Ah ! cette terre du vieux Saturne le sol de ce Latium, dont il s'était jadis tant occupé dans ses classes, il allait y apparaître en conquérant, en hôte légal et en citoyen ! Comme il rendait donc grâce à la Fortune, l'une des déesses favorites de son cher Horce ! Aussi, quand le nouvel avril ramena le printemps, il prit dans la caisse de M. Armand Bertin, un second père pour lui, deux mille francs en or et courut enjamber les Alpes. Chemin faisant, toujours et de plus en plus épris de la beauté du Latin, il ne pouvait se défendre de répéter le cri de joie qu'ont poussé Enée et ses compagnons, quand, après s'être éloignés de Carthage, ils sont allés chercher l'emplacement où ils devaient placer Rome. — *Italiam ! Italiam !* s'écriait-il dans son enchantement. — « Je vais donc avoir aussi mon Tibur, » ajoutait-il tout bas, et, pour un peu, il eût versé des larmes d'attendrissement. Autour de lui, sous le plus beau ciel du monde, tout était en fête dans la nature. Les sentiers étaient verts, les haies fleuries. A mesure qu'il marchait, le lilas, la rose, l'œillet, la violette le couvraient d'un nuage d'encens. Il entendait le pinson agacer la mésange et les bœufs du labour, petits-fils de ceux des *Géorgiques*, s'arrêtaient une demi-minute comme pour le saluer en passant. A la fin, il arriva à un point du pays qu'on lui avait désigné comme étant le lieu qui devait

le conduire à sa propriété ; c'était un village d'ouvriers agricoles. Il se fait présenter au maire de cette bourgade, en lui demandant un guide qui le mène à la villa Lazzarini. On le fait alors accompagner par un grand garçon en guenilles, nu-pieds, coiffé d'un chapeau pointu et qui ne manquait pas de ressemblance avec un brigand d'opéra comique, genre *Zampa*. « Est-ce loin d'ici ? demanda le voyageur. — Une demi-heure de chemin, tout au plus, seigneur français » C'était pour le mieux, car sans être poltron, le gagnant de la loterie n'était pas trop rassuré, en regardant son *cicerone*.

Ils se mettent donc en route, tous les deux étant forcés de garder le silence, parce que le Français ne sait pas plus l'italien que l'Italien ne sait le français. Ils marchent, ils marchent. A la fin, du creux d'une vallée, sur une pente d'un sol pelé, presque lépreux, ils aperçurent une bâtisse misérablement coiffée en tuiles, déserte, les fenêtres sans vitres, l'herbe folle poussant dans la cour, la porte d'entrée en clairvoie, mais veuve de ses ferrures. Deux belettes effrayées et une chèvre sauvage, qui broutait à deux pas, étaient les seuls êtres vivants qu'on rencontrât en ces parages. « *Ecco, signor*, dit le guide avec un beau geste. — Comment ! voilà la résidence pour laquelle nos duchesses et nos marquises se sont érigées en quêteuses ! » répondit le touriste profondément désappointé. A

la première minute, l'agrafe d'un amer désanchantement monta au front du pauvre homme et le serra ensuite à la gorge ; mais, par bonheur, faisant appel à la gaieté native, il revint à lui et poussa un éclat de rire vainqueur. Mieux que ça, se piquant de faire le latiniste dans le pays du latin, il ramassa par terre un morceau de craie et s'amusa à tracer sur la porte de ce grotesque immeuble la parodie d'un des beaux vers de Virgile :

Nos Italiam fugimus et arida linquimus arva

Sur ce, faisant signe au guide, il reprit avec lui le chemin du village ; puis, dès le jour même, il s'arrangea pour revenir en France, dare-dare, tout effaré, en jurant bien qu'on ne le prendrait plus à croire aux billets présentés par les belles dames. — Tout ce que je vous dis là n'est à peu près qu'une redite, car il a raconté l'aventure dans un long feuilleton du *Journal des Débats*.

J'aurais encore beaucoup à dire, notamment à propos de ses rapports avec l'Académie française. J'ai été témoin de ses déceptions à ce sujet, de ses colères, de ses discours et même de ses larmes ; car, se croyant trahi par les dignitaires d'alors qui lui avaient prodigué les promesses, il en a pleuré. Peut-être devrais-je aussi m'arrêter à sa réception solennelle au Caveau, cette Académie

de la Chanson, car il s'y est présenté, et même, hélas ! avec de très mauvais couplets, puisque cet homme, qui ciselait la prose d'une manière si agréable, n'a jamais pu faire un vers passable ; mais non, je me suis déjà trop étendu et le moment est venu où tout me fait un devoir de mettre le point final à cette esquisse. Pourtant je ne veux pas le faire sans ajouter quelques mots sur la vivacité de son esprit.

Un peu d'histoire, en passant, le voulez-vous ? De 1800 à 1815, par le fait de ses guerres jamais finies, Napoléon avait fauché les générations. Pendant quinze années, la jeunesse française avait été changée en chair à canon. Quand l'empire tomba pour la seconde fois, à Waterloo, la race gauloise était étêtée et, pour s'unir aux filles, il ne restait plus que des bossus, des manchots, des borgnes et des boiteux. Plus fort que ça : en vingt contrées agricoles, il n'y avait plus pour pousser la charrue que des femmes. En sorte que, pour refaire la famille, la Restauration dut songer à des moyens de ravitaillement. Bien manger, bien boire, afin de revenir à la fécondité, fut une des recettes. On se mit donc à recommander les plaisirs de la table. Ce fut alors qu'on réimprima *la Gastronomie*, le poème de Berchoux ; que Brillat-Savarin écrivit la *Physiologie du goût*, et Colnet, l'*Art de dîner en ville*. On jouait, en même temps, aux Variétés, *le Gastronome sans argent*. Le Caveau renaissait

et l'on fondait la *Société de la Fourchette*. Qui n'a entendu parler des succulents diners que M. de Villèle, le président du Conseil, donnait aux trois cents députés de sa majorité ? Tel était ce beau travail de réfection. Pour rendre cette évolution plus facile, ordre fut donné de vanter les vertus du champagne. Toute la génération d'alors, sans exception, devint friande de ce nectar. On en fit quelque chose comme un lait régénérateur. Or, comme tous ceux qui grandissaient à cette époque, Jules Janin prit goût à ce vin, qui était un philtre. Il disait que c'était une source divine, à laquelle il puisait l'inspiration. Du jour où le succès lui permit d'avoir un peu d'argent, il en buvait à chaque repas. Ils ont été, du reste, une douzaine comme lui : Etienne Béquet, Romieu et Roger de Beauvoir, entre autres. Un jour, dans son enthousiasme, mon héros a composé l'apologie de M. Moët, le plus illustre producteur du céleste breuvage, mais il devait y avoir le revers de la médaille. La goutte, oui, l'impitoyable goutte aux pieds et aux mains est venue tout à coup, et de ce viveur si vif, si joyeux, si pétulant, elle a fait une manière de paralytique avec d'horribles douleurs lancinantes. Justement alarmée, Mme Janin avait fini par interdire les invitations à diner. Elle refusait net de prêter son mari aux banquets, et quand elle permettait, c'était en disant : « Messieurs, jurez-moi d'abord sur l'honneur que vous ne lui

ferez pas boire une goutte de champagne. »

Ah ! la goutte lui a fait une triste vieillesse ! Imaginez-le avec les jambes et les mains gonflées, recouvertes d'une rougeur violette. Tout mouvement, un geste, lui inflige une soudaine douleur. Il dit : « J'ai comme du plomb fondu dans les veines ». Impossible de marcher ni de se coucher. Il est condamné à l'immobilité des statues. Etant incapable de tenir une plume, il n'écrit plus, il dicte. Il ne feuillette plus un livre : on lui lit. Par ordonnance de médecin, vu la dyspepsie, manger peu et ne pas boire. C'est le supplice de Tantale aggravé par les souvenirs d'un épicurien. A ces âpres épreuves s'ajoutent les tortures morales. Paris ne prononce plus son nom et il a cessé de recevoir des visites, car on fuit les malades. L'abandon, la solitude, le silence, c'est la mort anticipée. Mais il avoue qu'il y a encore plus malheureux que lui. Il abrite dans un des compartiments de son chalet François Ponsard, sa jeune femme et son enfant. De temps en temps, toutes les cinq minutes, on entend un cri perçant déchirer l'air. Etonné, je demande ce que c'est. « Au fait, vous ne savez pas : c'est ce cher et pauvre auteur de *Lucrèce* qui est en train de mourir, rongé qu'il est par un cancer à l'anus. » Quant à lui-même, puisqu'il lui est impossible de mettre un pied devant l'autre, dès qu'il lui faut aller d'un point à un autre, on doit le transporter à dos d'homme. François, son valet

de chambre, est chargé de ce soin. Par bonheur, c'est un fort gaillard, qui aime beaucoup son maître, mais qui, pourtant, a de la peine à le charrier sur ses épaules. Et Jules Janin, s'efforçant d'être gai, lance ces mots à la cantonade : « Voilà pourtant ce que c'est que l'écrivain le plus léger de France ».

Autrefois, de 1832 à 1834, il était de ceux qui faisaient des cours à l'Athénée, une société littéraire alors fort courue. Il y a prononcé, un jour, l'éloge de Fréron et il s'en est, plus tard, vivement repenti, parce qu'il a été fort injurié par l'école de cet atrabilaire, notamment par Louis Veuillot. Un jour, vers 1855, ce dernier est allé jusqu'à imprimer cette grossière invective : « Jules Janin ? Un gros homme comparable à l'animal immonde qui se nourrit de gland au pied d'un chêne. » Cette fois, l'injure lui a été des plus sensibles, et il disait en s'adressant à l'insulteur : « Ah ! j'ai bien mérité d'être sali par toi, puisque j'ai eu le tort de parler favorablement de ton patron. » Sur ce, il rappelait le quatrain de Voltaire :

Hier, dans le sacré Vallon
Un serpent piqua Jean Fréron.
Devinez ce qu'il arriva :
Ce fut le serpent qui creva.

En 1870, pendant l'été, j'allais le voir, à Passy,

rue de la Pompe, dans son chalet. C'était à la veille de nos désastres. Napoléon III venait de lancer cette déclaration de guerre dont la France ne voulait pas, mais qui était la fantaisie d'une femme, d'une étrangère trop obéie. Je trouvai Jules Janin assis dans son jardin, à l'ombre, en train d'écrire. « Ce que je fais là, me dit-il, c'est de l'actualité. » En effet, il composait un in-32 sur Frédéric le Grand, afin, ajoutait-il, de bien faire comprendre en quoi consiste le génie des Hohenzollern. « La ruse et la vigilance », disait-il encore. Il attira surtout mon attention sur un mot célèbre du roi de Prusse, raillant le prince de Soubise, que Louis XV avait mis à la tête de ses armées. « Ah! s'écriait Frédéric, Soubise a cent cuisiniers et un espion ; moi, au contraire, j'ai cent espions et un cuisinier. » Après Sedan, les Prussiens s'emparèrent des sept wagons dorés qui marchaient à la suite de l'empereur ; c'était tout ce qui concernait sa toilette, ses peignes, ses brosses, son linge, ses parfums, sa batterie de cuisine, et les journaux de Berlin se sont beaucoup égayés à propos de ce butin. Jules Janin, que je revis après les deux sièges, celui des Allemands et celui de la Commune, ne tarissait pas de plaintes sur les malheurs de notre pays. « Comprenez-vous ça, me disait-il. Trois invasions en moins de cinquante ans ! Toutes trois causées par le nom de Bonaparte, et dire qu'il y a encore des bonapartistes ! »

Et il parlait des wagons dorés, suite du luxe à la Soubise.

Causeur plein de souvenirs et de traits piquants, il racontait d'une manière des plus amusantes. Témoin ce petit coup de théâtre, que je tiens de lui.

Cela se passait en 1867, sous l'Empire, au moment de la première Exposition Universelle. Il y avait alors chez nous une petite ambassadrice d'Autriche, la princesse de Metternich, dont les chroniques du temps aimaient à recueillir les faits et gestes. Un jour, sur les grands boulevards, qu'elle traversait à pied, elle eut à changer de quartier et héla un cabriolet. Elle y monta donc et y prit place ; puis, en interpellant le cocher, qui était encore jeune et d'une allure bien parisienne, elle lui dit : « Tu vas me conduire d'ici au Champ-de-Mars ». Mais lui, en baissant la voix et en lui faisant les yeux doux, repartit : « Tu me tutoies ! c'est donc de l'amour ? » Le texte est déjà fort joli par lui-même, mais ce qui en faisait le charme, c'était le ton, moitié tendresse, moitié ironie, qu'y mettait le cocher égalitaire.

Ainsi que nous l'a appris Alphonse Royer, l'ancien hôte de Stamboul, le sultan Mahmoud aimait beaucoup la France. Vers les dernières années de son règne, il nous envoya comme ambassadeur un de ses favoris, Reschid pacha, le plus riche des Osmanlis. Ce brave Turc parcou-

rait un à un tous les salons diplomatiques, mais en ne sachant que baragouiner notre langue. Un soir, chez un ministre, on le présenta à Jules Janin, qu'on lui dit être un grand lettré, fort en renom. Reschid pacha profita de la circonstance pour adresser au célèbre écrivain une prière, celle de lui indiquer au plus vite le moyen d'apprendre rapidement le français. « Excellence, répondit le critique, prenez une danseuse d'Opéra. » — Il parait que le conseil fut suivi.

On n'a pas entièrement oublié Charles Lassailly, l'auteur du plus fantasque des romans de l'école romantique : *Les Aventures de Trialph, notre contemporain avant son suicide*. Dans un petit volume sous forme de mémoires, Léon Gozlan a raconté comment H. de Balzac, fatigué, ayant besoin d'aide, avait fait venir ce pauvre garçon aux Jardies afin d'en faire un collaborateur. Cela se passait après la chute de *Vautrin*, ce grand mélodrame, joué à la Porte-Saint-Martin, dont le rôle principal, celui d'un forçat libéré, était joué par Frédérick Lemaitre, et qui n'eut qu'une représentation. (L'acteur principal s'était fait la tête de Louis-Philippe, ce qui était, ce qui passa pour être un acte d'irrévérence envers le roi-citoyen et presque un attentat.) Cette pièce vite retirée du répertoire, son auteur avait hâte de prendre sa revanche, et Charles Lassailly s'engageait à faire de concert avec lui des romans, du théâtre, des pamphlets. Pour mettre ce beau

projet à exécution, il buvait, la nuit, trois grands bols de café noir, supposant que, surexcité par cette liqueur, il improviserait aisément des chefs-d'œuvre. Ce fut le contraire qui se fit. Il ne produisit pas un traitre mot et, à peu de temps de là, il devint fou.

Hélas! la sinistre aventure se révéla un mois environ après que la même démence frappait comme un coup de foudre le pauvre Gérard de Nerval. Sur ces entrefaites, l'auteur de *Trialph* se présenta, un matin, rue de Tournon, chez Jules Janin. On peut bien croire qu'en le voyant entrer, le critique n'était pas peu étonné. Néanmoins il fit bonne contenance, et, en lui tendant amicalement la main :

— Ah! vous voilà, Lassailly. Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite?

— Ce qui m'amène, répliqua l'autre, c'est le besoin et le devoir de vous faire les plus vifs reproches.

— Des reproches! Pourquoi? Lesquels?

— Mon cher Janin, vous venez de faire sur Gérard de Nerval un feuilleton de douze colonnes et sur moi deux colonnes seulement, et cependant vous savez bien que je suis plus fou que Gérard. Eh bien, voyons, est-ce juste, ça? je vous le demande.

Une idylle en action. — Il y a bien longtemps, pendant la monarchie constitutionnelle, le Palais Royal était encore fort à la mode. Tout près

de la galerie de verre, en inclinant du côté du Théâtre Français, se trouvait une boutique très modeste, noyée dans la pénombre, mais dans laquelle, en toute saison, se voyaient des violettes, des roses et des œillets; c'était l'origine de ce commerce des fleurs, alors très discret, mais qui, depuis, a pris dans Paris une si grande extension. La tenancière de ce modeste magasin était Mme Prévost, une femme fort avenante, connue de tous ceux qui avaient à faire leur cour au beau sexe en offrant des bouquets. Un jour, en passant par là, Jules Janin eut à faire une courte station à la petite boutique et, le lendemain, il consacra les douze colonnes du *Journal des Débats* à raconter les scènes charmantes qu'il avait vues là, le va-et-vient des amoureux de différents âges qui venaient s'y achalander, le bouquet pour les fiancées, le bouquet du souvenir pour les vieilles maîtresses, le bouquet de l'auteur à la comédienne qui vient d'assurer le succès de la pièce nouvelle. Une œuvre d'une grande fraîcheur, comme ce qui en faisait le sujet. Paris s'était délecté à la lecture de cette prose parfumée et fleurie.

A cinq jours de là, un matin, quand il avait encore son bonnet de coton sur la tête, le critique vit entrer chez lui Mme Prévost, qui tenait une gerbe de fleurs à la main.

« Monsieur Jules Janin, lui dit la digne femme, mon petit commerce n'allait pas mal, mais,

grâce à vous, il vient de prendre une très grande importance. Votre feuilleton m'a amené la vogue, celle du beau monde : c'est la fortune, et, pour moi, c'est une dette. Souffrez donc que je m'acquitte. Voilà un premier bouquet, un acompte. A dater de demain, tous les matins, été comme hiver, vous recevrez le pareil à pareille heure. »

Ainsi parla la marchande de fleurs, et elle a religieusement tenu parole tant qu'elle a vécu.

Vers les mêmes temps :

On sait que le vieux prince de Metternich, le Ier du nom, était propriétaire de l'un des crus les plus estimés des gastronomes, le Johannisberg.

En 1843, ce Talleyrand de l'Autriche témoigna le désir d'avoir un autographe de l'auteur de l'*Ane mort*. Aussitôt le Prince des Critiques se jeta sur une feuille de papier et y jeta ces mots, à transmettre au diplomate :

Reçu vingt-cinq bouteilles de Johannisberg, arrivées franco à mon domicile, rue de Tournon.

Paris, 15 septembre 1843.

JULES JANIN.

Les vingt cinq bouteilles furent envoyées sans retard à l'adresse indiquée.

Dans ses *Mémoires*, Alexandre Dumas raconte comment le journaliste a mis du sien dans la

Tour de Nesle, ce grand drame romantique qui a été joué plus de douze cents fois, en y comprenant Paris, la province, l'étranger et les reprises. Une fortune, mais il n'en a pas reçu un centime, et voici comment les choses se sont passées.

Un étudiant de l'Auxerrois, du nom de Frédéric Gaillardet, avait été présenté par Félix Pyat à Jules Janin. Il y eut projet de collaboration sur ce fait pris dans les chroniques : Buridan jeté en Seine, après une nuit d'amour avec la reine Marguerite de Bourgogne. Ils écrivirent l'un et l'autre, le nouveau venu et le critique, mais cela n'allait pas d'un bon pas. Pourtant comme Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin, s'entêtait sur ce thème, il prit le canevas de la pièce commencée et le tendit à Alexandre Dumas. De cette poignée de paperasses l'illustre mulâtre ne retint qu'une quinzaine de lignes la tirade sur les grandes dames. « Cette prose de Janin, disait-il, c'est de la poudre d'or dont je me servirai pour faire sécher mon écriture. » Et voilà cette tirade dont Bocage, le grand acteur, a su tirer si bon parti.

BURIDAN. — *A Philippe d'Aulnay (son fils sans le savoir).* — Vous ne savez donc pas où nous sommes ?

PHILIPPE. — Où sommes-nous ?

BURIDAN. — Vous ne savez donc pas quelles sont ces femmes?

PHILIPPE. — Vous êtes tout ému, Buridan ?

BURIDAN. — Ces femmes, n'aviez-vous pas quelques soupçons sur leur rang ? N'avez-vous pas remarqué que ce doivent être de grandes dames ? Avez-vous vu, car je pense qu'il vient de vous arriver à vous ce qui vient de m'arriver à moi,

avez-vous vu dans vos amours de garnison, beaucoup de mains aussi blanches, beaucoup de sourires aussi froids? Avez-vous remarqué ces riches habits, ces voix si douces, ces regards si faux? Ce sont de grandes dames, voyez-vous.

Elles vous ont fait chercher dans la nuit par une femme voilée, qui a des paroles mielleuses. Oh! ce sont de grandes dames! A peine sommes-nous entrés dans cet endroit éblouissant, parfumé et chaud à enivrer, qu'elles nous ont accueillis avec mille tendresses, qu'elles se sont livrées sans détour, sans retard, à nous tout de suite, à nous inconnus et tout émerveillés de cet orage. Vous voyez bien que ce sont de grandes dames. A table, et c'est notre histoire à tous deux, n'est-ce pas elles qui se sont abandonnées à tout ce que l'amour et l'ivresse ont d'emportement et d'oubli? Elles ont blasphémé, elles ont tenu d'étranges et d'odieuses paroles; elles ont oublié toute retenue, toute pudeur, oublié la terre, oublié le ciel. Ce sont de grandes dames, de très grandes dames, je vous le répète!

En ce temps-là, c'est-à-dire en 1832, Paris étant plein de passions politiques et littéraires, cette tirade devait incendier toutes les consciences. Bocage, encore jeune, grand, superbe, d'allure chevaleresque, prononçait cette prosopopée d'une voix vibrante, ce qui était suivi d'un tonnerre d'applaudissements. Et, en vue de cette explosion d'enthousiasme, Jules Janin, dans sa loge, se disait tout bas : « Pourquoi n'as-tu écrit que ces vingt-cinq lignes? »

Il n'était ferré ni sur la géographie, ni sur l'histoire naturelle. Dans la fougue de l'improvisation, il lui était échappé quelques bévues qu'on lui a fort reprochées. Avant tout, le *lapsus* sur le homard. Vous n'ignorez pas qu'à l'état naturel, dans l'eau salée, l'écrevisse de mer est d'une cou-

leur terne et qu'elle ne se revêt d'une belle pourpre qu'après avoir bouilli dans un chaudron. Jules Janin ne la connaissait, il faut croire, que sous cette forme-là, et c'est pourquoi, un jour, ayant à parler de l'espèce, il écrivit : « Le homard, ce grand cardinal des mers ». Aussitôt ce fut une tempête de rires moqueurs. Les plaisantins, la presse satirique, la caricature, les cabarets élégants, ce fut un déchaînement de mauvaises blagues. Ce grand cardinal des mers l'a poursuivi à outrance pendant trente ans de suite et jusque sur les marches de l'Institut, le jour où il entra à l'Académie française.

A l'entrée d'un salon, une femme du monde fait comme le prince de Metternich ; elle veut avoir une autographe.

— Soit, madame, répond-il, puisque vous le voulez.

Et il écrit :

Dominus vobiscum :
Dieu nous délivre des *albums*.

Voilà bien des vétilles. Est-ce ma faute si c'est de l'histoire ? J'aurais encore vingt de ces traits à produire, mais il me semble sage de s'arrêter, mais sur un dernier mot. Celui-là est tombé de sa plume à propos des *Mémoires de Mme Laffarge*, un livre dont il avait à faire l'analyse. Il en était à ce chapitre où l'empoisonneuse raconte qu'elle a été demandée, un jour, en mariage par un jeune pharmacien.

« Eh bien, dit Jules Janin, en voilà un qui a été heureux d'être refusé, sans quoi elle lui aurait fait manger son fonds. »

Ah ! que nous sommes donc peu de chose, les grands et les petits ! Voilà un homme qui, pendant quarante ans, a eu l'air d'être l'enfant gâté de la Fortune. Beau garçon, bien portant, lettré, de belle humeur, bien venu partout, il n'avait eu qu'à se montrer pour recevoir bel accueil. Sans doute avec un peu d'arrogance, il a pu se donner à lui-même le titre de Prince des Critiques et il l'a porté sans trop de contradiction. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nul n'aura été plus fêté. Peut-on dire ici à quel point il a été aimé des femmes ? On sait qu'il a eu, sous ce rapport, les restes d'un empereur, et aussi une superbe statue vivante, l'une des plus belles de son temps. Du jour où, descendant d'une mansarde, il s'était mis à écrire, le succès était accouru au devant de lui et sous les formes les plus séduisantes. Ses premiers romans, si étranges, pleins d'audace, ont été lus avec un empressement fébrile. Ses feuilletons étaient attendus comme le pain en temps de famine. Sa présence était saluée avec le sourire et, quand il passait dans la rue, les Parisiens, renouvelant le geste des marchandes d'herbe, à Athènes, prenaient plaisir à le montrer du doigt. Dans ce grand Paris où, socialement parlant, le théâtre l'emporte en importance sur la politique même, il n'y avait pas

sans lui de solennité à l'Opéra, à la Comédie Française, ni sur les autres scènes. On lui décernait des rubans, on lui envoyait des fleurs, on lui faisait tenir les vins du plus haut mérite. Dix éditeurs, ces dispensateurs de la gloire littéraire, étaient à ses ordres Les grands comédiens, ces paons qui redressent tant la tête, s'inclinaient devant lui. Les actrices les plus applaudies tenaient à honneur de venir, le matin, lui souhaiter la bienvenue. L'Académie française, cette vieille bégueule, lui ouvrait ses portes. On voyait son portrait aux musées, dans les cercles, dans tous les keepsakes, et chez tous les marchands d'images. Il était le convive le plus désiré des joyeux soupers. Le Caveau l'allait chercher dans son chalet de Passy pour le faire atterrir parmi les francs-lurons. Bref, sa vie donnerait l'idée d'une longue marche triomphale, et voilà que, trois ans avant sa mort, lorsque la vieillesse lui a fait tomber la plume des mains, il était déjà l'objet d'un froid abandon ; voilà que vingt ans après son décès, les générations nouvelles, ayant à épeler son nom, se disent : « Qu'est-ce donc que celui-là? » Or, le plus cruel, c'est que, après avoir écrit au milieu d'un continuel applaudissement de quoi faire cent tomes d'une prose étincelante, vu la voracité du temps, *tempus edax rerum*, et la frivolité de notre mémoire, l'inexorable histoire, soupesant ses œuvres, dira : « De tout cela, il ne reste plus une page, rien ! »

LOUIS DESNOYERS

— Qui vous a amené à Paris ?

— J'y suis venu faire mon droit.

— Vous voulez être avocat ?

— Oui, si c'est possible.

Il reprit vite :

— Provisoirement, je suis clerc d'avoué.

— Clerc d'avoué, ce n'est pas un métier, ça.

Pendant un dîner à table d'hôte, ils avaient été à même d'échanger quelques paroles avec lui. Au dessert, après le moulin-à-vent, vin modeste et babillard, très recherché des jeunes gens à cette époque-là, les langues s'étant déliées, il s'était tout à coup émoustillé. Il avait eu alors de l'esprit, de vives saillies, de l'imprévu.

— Non, ce n'était pas un métier à choisir que le métier de clerc d'avoué, avait répliqué l'un d'eux. Faites mieux, faites comme nous : soyez auteur dramatique.

Cette scène se passait, il y a près de 80 ans, en 1825, dans un hôtel meublé du pays Latin.

Trois vaudevillistes, encore stagiaires, entouraient un nouveau débarqué. L'inconnu avait toutes les apparences d'un joyeux garçon, une figure rose, des yeux bien ouverts, le rire facile. Récemment arrivé de Saône-et-Loire, il n'était autre que Louis Desnoyers, un journaliste de l'avenir, le même dont nous allons essayer de décrire la mobile et curieuse physionomie. Quant à ses trois interlocuteurs, sans pouvoir se flatter d'être célèbres, ils commençaient à figurer sur l'affiche des théâtres. On les nommait Varin, Etienne Arago et Desvergers.

A vingt-deux ans, qui était son âge, le néophyte, en entendant leurs beaux discours, ne pouvait manquer d'éprouver un rapide éblouissement. Vu de loin, le théâtre avait tout ce qu'il fallait pour séduire une jeune imagination. Notre Bourguignon ne mit pas longtemps à se laisser persuader. Dès le lendemain, les croyant sur parole, il s'enrôlait dans cette bande de beaux esprits qui lui promettaient monts et merveilles. Il a fourni alors sa quote-part à deux ou trois pièces à flons-flons, mais pour s'arrêter court. A l'user, il avait vu que, sur ce sentier où ils l'entraînaient avec des voix de sirènes, il se trouvait encore plus d'épines que de fleurs. Toutes les belles choses qu'on avait fait briller à ses yeux n'étaient qu'un mirage. Au surplus, être auteur dramatique ne pouvait être aucunement son fait. S'il était vrai qu'il eût la tête pleine

d'idées, la conception prompte, l'esprit vif, très mordant, d'autre part, la nature, par le fait d'une étrange contradiction, avait fait de lui un indolent, nullement propre à l'action ni au mouvement. Or, pour faire du théâtre, pour en faire avec succès, il fallait être sans cesse sur le qui-vive, épier l'actualité, saisir au passage le mot qui court ; se frotter, matin et soir, aux amis ; faire antichambre chez les directeurs, courtiser les actrices, brider sa langue de peur de laisser échapper un trait, saluer les journalistes jusqu'à terre ; bref, avoir constamment la puce à l'oreille, le tout pour n'être sûr de rien, puisque, suivant les fantaisies du hasard ou les caprices du public, la plus belle œuvre du monde, drame ou comédie, qui vous a demandé une année de travail, n'est pas à l'abri du sifflet ; puisqu'un chef-d'œuvre peut tomber en une minute. Tant d'incertitude unie à tant d'efforts le détournaient de poursuivre. Il déclara donc tout net vouloir renoncer au théâtre.

« Si j'ai une vocation, dit-il à ses collaborateurs, c'est celle qui consiste à faire du journal à épigrammes ».

En ce temps-là, le petit journal était fort en faveur ; Paris en raffolait. On l'aimait autant pour sa hardiesse que pour sa belle humeur. En le tenant à la main, les petits-neveux des Frondeurs pouvaient s'imaginer avoir une rallonge

de cette Satire Ménippée qui a si bien égayé nos pères aux dépens du Mazarin. Notez qu'il n'était ni insultant ni grossier, ainsi qu'il devait être par la suite Paraissant d'ordinaire à l'heure du déjeuner, il ne cherchait qu'à faire rire un instant, soit en se mettant au service d'une opposition, soit en combattant un ridicule ou un travers, et c'était un moyen de faciliter la digestion des contemporains. Dans la polémique, car il ne se défendait pas d'être hargneux, il cherchait moins à blesser l'adversaire qu'à lui chatouiller l'épiderme. C'est pourquoi il était toujours écrit par des plumes d'élite, habituées à n'employer que la grammaire des gens bien élevés, sans hasarder jamais une incursion dans l'argot ou dans le langage des Halles. Pour tout dire, il pensait comme Montesquieu, persiflait comme Voltaire et écrivait comme Sterne. Une demi-feuille de papier pliée en deux, surmontée par une vignette de Tony Johannot, cinq ou six cents lignes de texte, au plus, découpées en cinq ou six tranches, un peu de politique à la légère, beaucoup de bagatelles littéraires, telle était la contexture d'un numéro. Ainsi ont vécu successivement ou ensemble *le Nain jaune*, *le Miroir*, *la Pandore*, *le Figaro*. On voit que le repas littéraire servi, tous les matins, par le petit journal n'avait que l'importance d'un apéritif ou d'un dessert. Raison pour laquelle tout ce qu'il y avait de gourmets au point de vue des choses de

l'esprit se montrait toujours très friand de ce régal.

Si, à première vue, en descendant de sa mansarde, Louis Desnoyers s'était laissé prendre aux attraits du vaudeville, quand on jouait la pièce aux Variétés ou à l'élégant petit théâtre de la rue de Chartres, le bruit flatteur qui sortait forcément des quatre pages d'un petit journal était bien fait aussi pour lui remuer le cœur. Il avait beau n'être que perdu dans la foule de ceux qui lisaient avec avidité ces feuilles volantes, il n'en était pas moins sous le charme. Il entendait déjà murmurer les noms des jeunes écrivains qui composaient ces pages si applaudies. On lui parlait de Méry, un intarissable improvisateur en prose et en vers. On lui citait Jules Janin, qui se préparait à débuter dans le roman par *l'Ane mort* et *la Femme guillotinée*, une critique très acérée des premiers excès de la nouvelle école. On lui montrait du doigt Léon Gozlan, le plus habile des francs-archers de cette satire en prose, si amusante, menée par Hyacinthe de Latouche, une sorte de doyen qui ne consentait pas à vieillir. — Non, je n'ai pas quarante ans ; j'ai deux fois vingt ans, disait ce capitaine afin de faire comprendre pourquoi il se trouvait mêlé à tant de jeunes recrues Dès lors, l'ambition de Louis Desnoyers était vivement allumée. Du même coup il délaissait et les cours de l'Ecole de droit, et le vaudeville, et l'étude de l'avoué.

« Je suis, disait-il, un volontaire de la petite presse ».

Il est juste d'ajouter qu'en cela, il ne lui manquait rien de ce qui pouvait le faire réussir. Jeune, bien portant, très gai, il sentait couler dans ses veines plus d'une goutte de ce sang généreux auquel le raisin noir de la Bourgogne communique son âpreté gauloise. Durant sa jeunesse, ses études classiques finies, il avait été, un moment, professeur de cinquième dans un petit collège du Mâconnais, ce qui était déjà comme un apprentissage de littérateur. Ainsi, vous le voyez, il avait bu à la tasse des anciens. Pour le reste, il s'était aisément épris de Rabelais, de Molière, de Le Sage et de Voltaire, ces apôtres du rire. La lecture de ces maitres ne pouvait que développer rapidement en lui un penchant très vif à la raillerie. Ajoutons qu'en s'échappant de sa province, il était tout plein des idées libérales du jour, s'ennuyant d'être obligé de se taire, grillant de lancer son mot, d'applaudir ou de siffler les acteurs du grand drame social qui se jouait sous ses yeux. Merveilleuses dispositions pour bien faire le métier qu'il avait en vue.

Il ne fallait plus que savoir oser, et c'était là le point difficile. La belle et crâne assurance qu'on admire volontiers chez les débutants d'aujourd'hui ne se voyait que rarement chez les aspirants d'alors. Qu'on veuille bien se figurer à

quel point devait être grand l'embarras d'un novice, au fond très timide, qui prenait sur lui de venir offrir sa plume à de vieux routiers dont il était inconnu. Il fallait se présenter avec politesse afin de se faire bien venir ; il fallait, en même temps, laisser voir sur son visage et dans son attitude le sentiment de sa valeur. « Monsieur, je suis Oreste ou bien Agamemnon. » Il m'a conté ses impressions à cet égard. Le jour où il s'était décidé à faire ses premières visites, il sentait sa poitrine flamber comme un feu de forge. Premier point, avant même d'entrer dans les bureaux de rédaction, il avait un pied de fard naturel sur les joues. En second lieu, il bégayait, malgré lui, en s'offrant pour être un Archiloque, tout prêt à déclarer la guerre au tiers et au quart. On ne se donnait même pas la peine de lui répondre ! C'était tout au plus si l'on ne lui riait pas irrévérencieusement au nez. Le journal surabondait de grands hommes et il n'avait pas besoin de recrues. En fin de compte, le rédacteur en chef, un peu par devoir, un peu pour se jouer, le reconduisait jusqu'à la porte en lui disant ce qu'il est de mode de répéter encore de nos jours à ceux qui ont l'audace de tenter ce métier : « Mon petit monsieur, repassez plus tard, quand vous aurez un nom ». Et comment se faire un nom, si l'on n'a pas d'organe pour se produire ?

Il avait frappé à tour de rôle à la porte de trois

journaux et, ainsi que je viens de l'indiquer, il y avait été accueilli par un triple refus. Il en résulta une profonde blessure à son amour-propre. Tout autre se fût découragé. Un néophyte moins bien trempé fût retourné, peut-être, à l'étude de l'avoué, se résignant à gagner le pain de chaque jour en faisant des copies sur papier timbré ; mais, d'abord, notre Bourguignon était armé d'une assez forte dose d'opiniâtreté pour rebondir sur l'obstacle et, ensuite, il avait comme le pressentiment de sa destinée, qui était de réussir. Non seulement il ne se laissa pas aller à l'abattement, mais encore il entreprit de rompre les aspérités de la situation à l'aide d'un tour de force de la nature la plus originale. « Puisque les journaux des autres me repoussent, dit-il, j'aurai un journal à moi. » Ceux qui auraient pu l'entendre pousser un tel cri n'eussent pas manqué de croire que ce jeune homme n'était plus en possession de ses facultés mentales. Un journal, un journal quotidien à un nouveau venu, sans renom et qui n'avait pas le sou ! On ne pouvait tenir un pareil langage à moins d'avoir perdu la raison. Sur la fin de la Restauration, quand on voulait créer un papier public, il fallait une centaine de mille francs, ce qui, vu la différence des temps et les variations qu'a subies le taux de l'argent, équivaudrait à un demi-million d'à présent, au bas mot. Même sous le ministère du tendre Martignac, cet amoureux sincère de la

Charte, il n'y avait pas à se soustraire à la loi du cautionnement, ce qui faisait, avant tout, supposer un dépôt de 50,000 francs dans les caisses du Trésor. Semblable somme était exigible pour une installation, ne fût-elle que des plus simples, pour le papier, pour l'imprimeur. Ajoutez-y le timbre et les frais de poste. Il n'y avait que la rédaction, la denrée la plus essentielle pourtant, qui n'exigeât point un débours immédiat. Mais 100,000 francs! Où trouver 100,000 francs sur le pavé de Paris, lorsqu'on habitait une mansarde du pays Latin, cachée sous les toits?

Ce qu'il faut dire ici, c'est que, sans être ni un aigrefin ni même un faiseur, Louis Desnoyers avait en lui un peu de l'esprit inventif qui a fait le fond de Lazarille de Tormes, ce frère de Gil Blas. A ce groupe d'argent qui lui faisait défaut il suppléerait par un grain de génie, et ce fut en effet, ce qui arriva. — Tout récemment, lorsqu'il s'essayait à être auteur dramatique, il avait fait dans les foyers de théâtre la rencontre de deux déclassés qui, comme lui, cherchaient fortune. L'un était M. Vaillant, un esprit résolu, qui, plus tard, aux premiers jours de la monarchie de Juillet, a été le gérant du *Pilori*, un journal inflexible; l'autre, M. Cartillier, né, comme lui, en Saône-et-Loire, s'annonçait comme un artisan de folles rimes, toujours en belle humeur. Il en fit du premier coup ses auxiliaires, je pourrais dire ses lieutenants. « Ecoutez, leur dit-il,

nous allons faire une grande entreprise, celle d'un journal quotidien. — Avez-vous donc 100,000 francs en poche ? lui répondirent-ils d'une seule voix. — Non, il ne nous faudra pas 100,000 francs, ni même 50,000 francs. Nous n'aurons qu'a associer ce que nous pouvons avoir à nous trois d'énergie morale et de bonne volonté. »

Il leur exposa alors ses vues, et ils en furent émerveillés.

Par le fait de la plus ingénieuse des combinaisons, il parvenait à éluder la loi du cautionnement et, en même temps, à se passer de capital. Très sévère pour les publications politiques, la loi d'alors se montrait clémente pour les feuilles littéraires, à condition toutefois qu'elles ne fussent pas quotidiennes. En n'affichant pas de cocarde et en ne paraissant qu'une fois la semaine, un journal pouvait vivre sans être inquiété par les agents du fisc. Louis Desnoyers trouva vite un moyen de mettre à profit cette mansuétude du code pénal. Aidé de ses deux amis, dont l'un fournissait un imprimeur et dont l'autre amenait un marchand de papier, il imagina de fonder un périodique sans précédent, une gazette étrange qui serait tout à la fois hebdomadaire et quotidienne, littéraire et satirique, ayant l'air de s'adresser à des publics divers et, en réalité, s'imposant à une même clientèle. Cette conception paradoxale avait sept titres de rechange, correspondant à chacun des sept jours de la semaine,

avec des vignettes variées paraissant établir des différences marquées. Cela se nommait pour le premier jour *le Trilby*, un mot récemment popularisé par le conte charmant de Charles Nodier. Pour le second jour, c'était *le Lutin*, un succédané. Venaient ensuite et à tour de rôle : *le Sylphe, le Follet, l'Ondin, le Farfadet, la Péri.* Au premier coup d'œil, la publication paraissait se tronçonner en numéros bien nettement séparés ; en réalité, on ne tardait pas à comprendre combien il y avait là-dedans d'artifice. Le plus naïf ne tardait pas à découvrir que ces prétendus sept journaux n'en faisaient qu'un, en ce sens que, sortant de la même imprimerie, ils étaient encore rattachés les uns aux autres par un lien synthétique d'un genre tout neuf. Tous, en effet, paraissaient sur papier rose.

« Depuis longtemps, le besoin d'un journal rose se faisait généralement sentir, » disait le prospectus, et cette formule d'une allure si piquante réussit si bien que, dès le lendemain de son apparition, elle a passé à l'état de proverbe.

Quand on vit, un matin de septembre, en 1829, paraître ce journal à sept têtes, un long cri de surprise et de joie se fit entendre autant dans le quartier des Écoles que sur les boulevards. Paris aime l'audace et celle-là plaisait un peu à tout le monde. Dès la première heure, le parquet aussi s'émut. On éprouvait le désir d'exercer des poursuites contre ce papier téméraire ; mais quel

texte invoquer? Le Code était muet sur un cas tout à fait imprévu. « Ils ont éludé la loi si habilement qu'ils peuvent impunément nous faire la nique », disait M. de Peyronnet, alors procureur général. On dut se résigner à laisser vivre *le Trilby* et toute son escouade. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que ces feuilles volantes avaient un autre mérite que celui qui consistait à se jouer de la légalité existante. La fantaisie, l'épigramme la fine critique y coulaient à pleins bords. En très peu de temps, ces petites satires eurent assez d'abonnés pour pouvoir durer, et elles ont assez brillamment vécu pendant un an et demi.

Il est bien entendu que Louis Desnoyers ne s'était pas borné à y jouer le rôle d'inventeur. A dater du prospectus, qui était son œuvre, il s'était emparé de la plume de l'improvisateur, et c'était un outil qu'il ne devait plus quitter. Autour de lui, comme pour aider à son succès, accourait une foule de jeunes gens pressés de faire leurs preuves. En se rappelant ce qu'on lui avait fait endurer à l'époque de ses débuts, il ne leur disait pas ce qu'on lui avait dit : « Repassez plus tard » ; non, il les mettait à l'essai sur le champ, et c'est ainsi qu'il a travaillé, durant sa vie, à faire une vingtaine de réputations littéraires dont cinq ou six ne sont point sans éclat.

En bonne règle, c'est ici que doit se placer le récit d'un drame des plus poignants, sanglante aventure dont on ne peut se dispenser de dire un

mot, puisque notre homme y a figuré, ne fût-ce que dans les détails. Il s'agit du duel à la suite duquel est mort Charles Dovalle.

Qu'était-ce que Charles Dovalle ? Un jeune poète de ces temps qui en comptaient un si grand nombre. Celui-là était venu de l'Anjou à Paris, un peu comme Louis Desnoyers lui même était venu de la Bourgogne. Mais, d'ailleurs, comme ce jeune desservant de l'autel des Muses a laissé une trace sanglante dans l'histoire littéraire des temps dont nous avons à parler, souffrez que je fasse ici une courte halte pour dire ce qu'il a été. Au reste, cette vie trop rapidement terminée a tout ce qu'il faut pour provoquer l'attention.

Si, de nos jours, les vers sont proscrits de la plupart des journaux, ils étaient recherchés, il y a soixante-quinze ans, avec un empressement dont on ne saurait se faire une idée. De 1825 à 1835, il poussait un poète sur chaque pavé. C'était donc le bon temps pour faire des alexandrins. On n'avait d'yeux et d'oreilles que pour les belles luttes littéraires. La prosodie faisait peau neuve ; Emile Deschamps, le plus doux des hommes, avait récemment fondé ce mystérieux Cénacle, où l'on mangeait, un à un, tous les académiciens du temps. Pour la première fois, Paris entendait murmurer des mélopées étranges venues sur l'aile des vents de l'Allemagne ou de l'Angleterre. On récitait dans les salons des rythmes bizarres et vifs, jeunes, pleins de passion, traduits du

Romancero espagnol et enchâssés dans la langue de Clément Marot et de Ronsard. Hébété de stupeur, l'Institut ne savait pas ce que cela voulait dire. Au fond de ce palais, il y avait de vieux jacobins, ayant porté jadis le bonnet rouge, mais qui n'avaient plus que la perruque de Louis XIV, et ils tenaient au laurier apollonien dont on a longtemps couronné la tête des sonnets et le front des Bouquets à Chloris. Ces bergers de l'Hélicon auraient mieux aimé mourir que de renoncer au Dictionnaire de la Fable de feu de Chompré. Ils disaient : « Nous disparaîtrons avec Pégase, avec le Sacré Vallon, avec les Faunes et les Sylvains. » Hélas! ils n'ont pas disparu. Ils ont laissé un semis, et cette ivraie est indéracinable. Mais jugez de l'effroi de ces braves gens le jour où l'on se mit à leur parler de djinns, de péris, de gnômes, et, en un mot, de ces mythologies moins ingénieuses, j'en conviens, mais aussi moins rebattues que celles des Grecs. Dans leur colère sénile, ils se jetèrent entre les bras de la statue de Jean Racine et rédigèrent à l'adresse du roi Charles X la supplique fameuse qui finit par ces mots : « Sire, réprimez le Romantisme : les Barbares sont à nos portes ». C'était vers la même saison, je crois, que M. Baour-Larmien, aveugle comme Ossian et sourd comme le Jupiter de Crète écrivait cette brochure encombrée de fureur, intitulée : *Le Canon d'alarme*. A la rage imprimée succédait la folie propre-

ment dite. On faisait des journaux exprès pour démontrer que Victor Hugo était une incarnation de Cartouche. Des vieillards disaient à leurs fils épouvantés, en parlant d'Alexandre Dumas : « Je ne voudrais pas le rencontrer, passé minuit, dans un quartier désert ». Alfred de Vigny passait pour un vampire. Un propriétaire de la rue de la Tour-d'Auvergne avait refusé de louer un appartement à Alfred de Musset à cause de la Ballade à la Lune.

Cependant la jeune école faisait bonne contenance. Un soir, on jouait un beau drame et la foule, en sortant du théâtre, disait de ses mille voix à la fois : « Mais ils ne sont pas si fous ! » Un matin, il paraissait un beau livre, vite enlevé à 3,000 ou même à 25,000 exemplaires comme les poèmes de Méry, et la France s'écriait : « Voilà un beau siècle littéraire qui commence ! » On se battait un peu à coups de poing aux premières représentations des drames, mais ce qu'on écrivait n'était pas exsangue ; on vivait et l'on se sentait vivre.

Il s'est produit dans ce temps un phénomène dont on n'a plus été témoin dans la suite. De pâles enfants que l'écho de ces querelles réveillait au loin dans leurs provinces, étaient frappés d'en haut comme Saul sur la route de Damas. Ils quittaient tout à coup le champ paternel, et la haie en fleurs, et la grande jatte de lait où leurs doigts roses émiettaient du pain bis, et

c'était pour venir prendre part à cette folle guerre de prosodie et de syntaxe. C'étaient des enrôlés volontaires pleins de ferveur, mais qui n'avaient souvent rien de plus qu'une foi ardente. Beaucoup sont morts en route, pauvres, obscurs, oubliés. Quelques-uns ont disparu en laissant un nom à peine formé, que les mères ont bien soin de répéter à leurs fils comme un exemple sinistre et redoutable Ces noms, je les ai écrits cent fois, vieux débris que je suis de ces funèbres aventures. Je ne répéterai pas ici ce lamentable martyrologe. J'y ajouterai pourtant un nom, celui de Charles Dovalle, leur aîné, mort comme eux prématurément, mais dans un duel.

Charles Dovalle naquit à Montreuil-Bellay, petite ville du département de Maine-et-Loire, le 23 juin 1807. Un biographe raconte qu'un crime affreux l'empoisonna dans le sein de sa mere, et qu'il en sortit avant le temps, comme si la fatalité eût été impatiente de s'attacher à lui. On le mit de bonne heure au collège de Saumur, où il commença à bégayer ses premiers vers Ses études terminées, il fut envoyé à la Faculté de droit de Poitiers. On voulait qu'il fût avocat, mais l'amour de la prosodie en avait décidé autrement. Au lieu d'étudier Cujas, il se mit plus que jamais à jeter sur le papier de petits vers dans le goût du temps de Louis XV, mais empreints cependant d'un certain ton de mélancolie rêveuse, qui est particulier aux lyriques de la

fin de la Restauration. De Poitiers il adressait au *Mercure de France* des essais poétiques et les signait du pseudonyme de Pauline A***. Au nombre de ses ébauches se trouve une pièce qui eut quelques succès. Je vous parle de l'*Oratoire du jardin*, légende de couvent, babil de nonnes, qu'on n'a pas entièrement oublié.

En 1827, Charles Dovalle vint à Paris, toujours pour y apprendre à être avocat. Pauvre, il se plaça chez un avoué en qualité de troisième clerc. Vous savez ce qui arrive souvent dans les études de procureur. La plume d'alors était une plume d'oie. Taillée pour faire des requêtes, elle s'écartait souvent, malgré elle, du papier timbré et se mettait à tracer sur des feuilles plus blanches des hémistiches estropiés, et de la prose haletante. Que de bouts d'aile ont dévié ainsi ! Charles Dovalle ne pouvait tenir longtemps à son métier de copiste. Un beau matin, il se remet à faire des strophes, et le voilà qui envoie à Béranger, alors une sorte de demi-dieu, une jolie pièce intitulée : *Mon Rêve ;* il y chantait la liberté. L'auteur du *Roi d'Yvetot* répondit au clerc d'avoué. Après les remerciements et les éloges d'usage, il lui disait : « Je vous engage bien à entremêler vos copies de jugement d'actes aussi agréables que celui dont communication vient de m'être faite. C'est ainsi que Collé, notre devancier, en usait chez le procureur, et vous savez, Monsieur, que Collé était un grand

clerc dans notre basoche. » Autant d'esprit que de bienveillance.

Cette lettre décide Charles Dovalle. Il jeta dans un coin sa plume de troisième clerc et se fit journaliste.

On ne sait pas assez combien est ingrate la vie de l'homme qui écrit au jour le jour. Il amuse ou instruit son temps. Il récrée les sots. Il console ceux qui souffrent. Il émiette constamment les richesses de sa pensée. Il dépense en menue monnaie cent fois plus de talent qu'il n'en faut pour faire un livre, qui le mettrait en bonne posture, et ni son temps, ni ceux qu'il a consolés, ni les sots, bien entendu, ni personne ne lui tiendra compte de ce qu'il a produit. Charles Dovalle comprenait cette situation et il avait le désir violent d'en sortir. « Faisons encore aujourd'hui de petits articles, disait-il ; demain je songerai au livre. » C'était le lendemain du jour où Posthume devait inviter Martial à dîner, un demain qui n'arriverait jamais.

A propos de critique théâtrale, un jour il laisse tomber de sa plume je ne sais quel mot inconsidéré, comme nous en faisons tous, le plus souvent sans nous douter de ce qui peut en résulter. Il y a fréquemment, çà et là, dans maint article un délit, une injure, parfois une méchanceté involontaire et, le plus souvent, la main qui a écrit et la tête qui a conçu sont innocents du fait. Les avocats plaident, tous les jours, l'ivresse du vin

comme circonstance atténuante lorsqu'il s'agit de sauver leurs clients : on peut affirmer que les senteurs toxiques qui s'échappent de l'écritoire d'un improvisateur ne montent pas moins à la pulpe cérébrale que la fumée du chambertin ou du malaga. Le journaliste est alors le premier à s'étonner de ce qu'il a émis, mais il a écrit, mais il a signé, et il n'en démordra pas. Charles Dovalle en était là ; il avait offensé très vivement, dit-on, M. Mira, le gendre du comédien Brunet, l'un des directeurs du théâtre des Variétés.

On vint à lui, l'article du journal à la main.

— Monsieur, cet article est de vous ?

— Oui, monsieur.

— L'assertion est fausse Voulez-vous rétracter ?

— Non.

— Eh bien, nous nous battrons à mort.

— A mort, comme il vous plaira.

Charles Dovalle savait que ces mots ne sont d'ordinaire qu'une plaisanterie ou une hyperbole. Toutefois M. Mira, son adversaire, passait, non sans raison, pour être un des meilleurs tireurs de pistolet de Paris. Et c'était au pistolet qu'on se battait.

La nuit qui précéda le jour de la rencontre, Charles Dovalle n'eut pas d'hésitation, mais il se rappela qu'il avait une mère, une sœur, une famille. Quelques mots tracés à la hâte sur un album leur laisseront un adieu, un dernier souvenir. —

A MES PARENTS. — *30 novembre 1829.* — Il écrivit et, le matin venu, il plaça l'album sur son cœur, comme un bouclier. A trois heures de là, une balle mortelle avait traversé le frêle portefeuille et déchiré la ligne qui devait porter à la mère les adieux de son fils.

Cette mort soudaine, ce poète de vingt-deux ans enlevé à un avenir qui promettait d'être brillant, ce drame issu d'un futile lambeau de prose, toutes les circonstances de l'événement, émurent au plus haut point Paris, la littérature et le monde des arts. Il y eut bientôt comme une explosion d'élégies funèbres ; c'était à qui effeuillerait une branche de saule pleureur sur la fosse du malheureux rédacteur du *Sylphe*. — Pendant ce temps, M. Ch. Louvet, un ami intime, Louis Desnoyers et deux collaborateurs avaient recueilli et classé les vers du défunt : *disjecti membra poetæ*. On vit bientôt paraître chez Ladvocat un in-octavo d'un grand luxe typographique, sous ce titre : *Le Sylphe, poésies de Charles Dovalle, précédé d'une notice de C. Louvet et d'une préface par M. Victor Hugo.* En taille-douce, une urne funéraire, recouverte d'une draperie et couronnée de palmes et de cyprès, décore aussi la couverture. L'édition fut vite enlevée et son produit fut destiné à faire les frais d'un tombeau.

En une dizaine de pages largement écrites, Victor Hugo a apprécié le talent du jeune poète.

Le chantre des *Orientales* n'a pas fait une préface dans le sens grammatical du mot, ainsi que le laisse croire le frontispice du livre. A la nouvelle du duel, il avait adressé aux amis de Charles Dovalle une lettre confidentielle et critique, qu'ils ont pris sur eux de rendre publique. On ne m'en voudra pas, je pense, d'en citer un court fragment. Victor Hugo commence par dire qu'en présence d'une tombe si brusquement ouverte, nul n'a le droit de se montrer trop sévère.

On est saisi d'une profonde pitié au milieu de ces odes, de ces ballades orphelines, de ces chansons toutes saignantes encore. Quelle critique faire après une si poignante lecture? Comment raisonner ce qu'on a senti ? Mais, d'abord, ce qui frappe en commençant cette lecture, ce qui frappe en la terminant, ce que tout révèle dans ce livre d'un poète si fatalement prédestiné, c'est que tout y est grâce, tendresse, fraîcheur, douceur harmonieuse, source et molle rêverie Et, en y réfléchissant, la chose semble plus singulière encore. Un grand mouvement, un vaste progrès avec lequel sympathisait complètement Charles Dovalle s'accomplit dans l'art. Ce mouvement n'est qu'une conséquence naturelle, qu'un corollaire immédiat d'un autre grand mouvement social de 1789. C'est le principe de liberté qui, après s'être établi dans l'Etat, et y avoir changé la face de toute chose, poursuit sa marche, passe du monde matériel au monde intellectuel et vient renouveler l'art comme il a renouvelé la société.

Je l'ai dit plus haut, c'était le temps des grandes luttes littéraires ; mais, sans se préoccuper trop exclusivement de ce qui s'agitait alors dans ces querelles, le jeune poète se renfermait souvent dans un petit monde de fleurs, de rosée

et de soleil. Victor Hugo explique fort bien qu'il n'était encore qu'une sorte de Dorat romantique, un Bernis de 1829, un rapsode de l'*Almanach des Muses*. « Dans son livre, rien de sombre, rien d'amer, rien de fatal : une poésie toute jeune, enfantine parfois ; tantôt les délices de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole, un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rythmique, il est vrai, mais plein d'une harmonie plutôt naturelle que musicale ; la joie, la volupté, l'amour ; la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite, mûre, et puis partout des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse. Voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'écolier déchiré par une balle de pistolet. »

Louis Desnoyers, rédacteur en chef du *Journal Rose* et de ses six succédanés, avait été le premier à accueillir le débutant ; il fut aussi celui qui recueillit ses vers pour en faire une gerbe. Si l'espace ne nous était pas mesuré, j'en reproduirais ici un certain nombre. Je me bornerai à vous faire connaître une cantilène rustique sur la mort d'un enfant. Ça rappelle le poème de Gray, le *Cimetière du village*, et ce n'est pas moins attendrissant. Qu'on en juge.

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière
Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.
Point de parents, point de famille.
Je ne vis le long du chemin
Qu'une pauvre petite fille
Cachant ses larmes sous sa main.
Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée
Et dévorant bien des sanglots.
Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,
Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et quand passa la pauvre femme
Se détourner tous à la fois.
Cependant inclinant la tête
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête,
Alors un homme dit : « C'est là. »
Et la fosse n'étant plus vide,
On y poussa la terre et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide
Avec une branche de buis.
Et comme la petite fille,
S'en allant, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille,
— « Tu pleures, mon enfant. Pourquoi ?
— Monsieur, c'est Julien, dit-elle ;
Mon petit camarade est mort. »
Et voilant sa noire prunelle,
La pauvre enfant pleura plus fort.

Sans doute j'aurais pu choisir d'autres vers,

ceux qui dépeignent le paysage, le ruisseau qui court sur l'herbe et l'oiseau qui chante sur la branche des arbres, mais il m'a semblé que le convoi de l'enfant était un tableau pouvant causer plus d'intérêt.

Un dernier mot sur le collaborateur de Louis Desnoyers. A l'époque de la mort du poète, on a fait grand bruit de la pièce : *La jeune femme délaissée*. C'était le titre d'une élégie inachevée qui avait été retirée du portefeuille traversé par la balle. On l'a imprimée avec les traces de mutilation que cette balle avait laissées. Une des strophes s'en trouve toute déchirée. Cette mise en scène typographique a fait naître la plus vive émotion. Quant à l'œuvre, elle est entièrement oubliée à l'heure qu'il est, puisque trois quarts de siècle et cinq ou six révolutions ont passé sur elle.

Mon ami Jules Claretie m'a écrit pour m'apprendre que c'est à lui qu'on a remis les papiers posthumes du pauvre aède.

Charles Dovalle a été enterré au cimetière Montmartre.

Revenons à Louis Desnoyers.

Satiriste infatigable, il a, pendant vingt ans, rempli les petits journaux de la grêle de ses piquantes fantaisies. En fait d'étude, après les classes, il avait lu, relu, distillé, dégusté François Rabelais, son voisin des terres vineuses. De là, chez lui, sourdait un trésor de causticité

qu'il mettait en jeu sans effort dans la polémique ou dans l'attaque. Il trouvait alors des cocasseries inattendues et qu'on ne pouvait lire sans être sous le coup d'une soudaine jovialité. Qu'on me laisse rappeler quelques-uns de ces traits, pris au hasard. Après les Trois Jours de 1830, il personnifie la nouvelle Révolution dans un nouveau-né de taille géante aux pieds duquel s'agenouillent les écornifleurs du budget. Ces rongeurs flattent l'enfant, l'encensant, l'adulant. L'un d'eux, prenant un grand vers à Virgile, lui dit : « *Tu Marcellus eris*, c'est-à dire : Tu es du faubourg Marceau ». Pendant le ministère de Casimir Périer, le premier du nom, il y a recrudescence de procès de presse. De la part du nouveau pouvoir cela ressemble à une battue aux loups. On saisit les journaux par brassées, on pourchasse les écrivains ; les amendes pleuvent. Toutes les prisons sont pleines. C'est un juge d'instruction féroce, un Corse du nom de Zangiacomi, qui mène ce branle ; mais la presse n'en est que plus lue, plus forte, et Louis Desnoyers de s'écrier : « Oui, M. Déjacomique ». Quand le comte de Paris vient au monde, on lui donne pour nourrice une paysanne aux puissantes mamelles, Mme Forté, et il écrit dans le *Charivari* : « Dites donc tout de suite Mme Forté-Piano ». La diplomatie européenne a intronisé à Athènes un pauvre prince bavarois contrefait et malingre. Ce roi intérimaire, les descendants de Périclès se hâtent de

le chasser, et notre humoriste d'écrire : « Puisque les Hellènes n'en veulent plus, ôtons Othon ». Mais le chef-d'œuvre du genre, c'est le mot sur un officier de fortune dont l'état de ses services va faire un maréchal de France. Vendue par Simon Deutz, la mère d'Henri V a été jetée dans la forteresse de Blaye. Elle est grosse et sur le point d'accoucher. On place aussitôt près de la princesse le colonel Bugeaud. « Par ordre du roi, s'écrie Louis Desnoyers. M. Bugeaud est devenu le *sage-homme* de la duchesse de Berri. » Le mot a couru tout la France. Il est monumental et il trouvera sa place dans l'histoire.

En tout, il se flattait d'obéir aux principes de la Révolution de Juillet, mais il n'était pas libéral uniquement en politique. Ayant un goût prononcé pour toutes les nouveautés, il appelait de ses vœux, en musique, l'avènement de l'Ecole Italienne. En particulier, il professait un violent enthousiasme pour Rossini. N'oublions pas qu'à l'époque dont il s'agit, l'Ecole française, la vénérable école de Berton, était taxée de vieillerie, mais comme elle s'appuyait sur la routine, elle barrait le chemin à toute note venant d'au delà des Alpes. Chose qu'on ne se rappelle plus, l'homme de génie qui nous préparait *Guillaume Tell* était autant contesté que l'a été dernièrement Richard Wagner. Louis Desnoyers était naturellement de ceux qui travaillaient à le faire accepter. Ils étaient une vingtaine qui y mettaient de la pas-

sion. Un soir même, au Théâtre Italien, à une représentation du *Barbier de Séville*, cinq de ces enragés firent un tel tapage d'applaudissements qu'on dut appeler la garde pour les mettre à la raison. Tous cinq furent menés au poste par la force armée. Et vous allez voir par leurs noms quelle place ces cinq écervelés devaient occuper dans l'avenir. En eux, il fallait voir Henry Beyle (Stendhal), Armand Marrast, Méry, Louis Desnoyers et un jeune mulâtre inconnu, du nom d'Alexandre Dumas, qu'en vue de la couleur de sa peau, on disait avoir des oreilles en caoutchouc, c'est-à-dire des oreilles de sauvage. Après deux heures d'incarcération, ils furent relaxés tous les cinq.

En tant que franc-tireur de la presse satirique, il n'a pas eu son pareil. Vous avez lu dans Plutarque le trait du sagittaire grec, si habile qu'il ne manquait jamais son coup. Comme le roi de Macédoine assiégait une ville, cet Aster écrivit sur une flèche : *A l'œil droit de Philippe*, et quelques instants après, Philippe était borgne. Même chose pour ceux que visait Louis Desnoyer. A la *Caricature*, au *Corsaire*, au *Charivari*, ses mots empennés et aiguisés atteignaient toujours remarquablement l'ennemi qu'il visait. Seulement la blessure ne saignait pas, et se bornait à faire rire. Un jour, il mettait en joue M. Dubois (de Nantes), celui qui a eu un duel au parapluie avec Sainte-Beuve. Il l'appelait M. Dubois (de

la Gloire Inférieure), et la désignation est restée. J'ai dit plus haut le grand, le retentissant succès des *Béotiens de Paris*, qui sont du La Bruyère fortement pimenté. Il a fait aussi des romans, de la psychologie, des études de femmes, mais le tout égayé par des observations comiques. Un joli récit de lui est intitulé : *Gabrielle*. Plus tard, la Société des Gens de lettres, pour se créer des ressources, ayant eu à publier un livre collectif sous le titre de *Babel*, il y a apporté son contingent dans un *Satyricon* d'un goût exquis et très-vif, avec cette rubrique : *la Famille de ce bon monsieur Tartuffe*.

Nous ne l'ignorons point, la famille de celui que Molière appelle son « imposteur » n'a pas fini sous le règne de Louis XIV. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours, en prenant la forme de cent types divers, surtout dans la ligne masculine. Le satiriste l'a fait défiler sous nos yeux, ce qui est aussi moral que réjouissant. Il est fort à regretter que ce Musée des gredins modernes n'ait pas été vulgarisé par la réimpression, dans un in-12 ou dans un in-32 pour l'édification des masses. Mais ce que le joyeux ironiste a écrit de plus remarquable consiste en deux volumes pour enfants. Qui ne connait *les Aventures de Jean-Paul Choppart* et, comme suite, *les Mésaventures de Toussaint Lavenette ?* De 1834 a 1880, c'est-à-dire pendant plus d'un quart de siècle, nos générations de

moutards ont fait leur régal de ces récits tout à la fois attachants et comiques. Pour composer ces étranges Odyssées, ce facétieux Homère a dû rechercher quelque part la plume de Daniel de Foë et celle de Cervantès, car dans cette peinture moderne, il y a du don Quichotte mêlé à du Robinson Crusoë. Le succès, du reste, a été au niveau du mérite. Chacun de ces deux livres a été répandu à 500,000 exemplaires. Incontestablement ç'a été une des grandes vogues du XIXe siècle. L'auteur aurait dû y trouver un demi million, mais la mode n'était pas encore venue, chez l'écrivain, de chercher à faire fortune avec des pattes de mouches. Quant à lui-même, il ne s'est jamais préoccupé de la question d'argent.

Au surplus, quoique étant homme de plaisir, ce piocheur avait des goûts modestes. Je l'ai beaucoup vu sur les dernières années de sa vie. Il habitait alors une petite maison sur la butte Montmartre, pas très loin de cette ancienne avenue des Tilleuls, aujourd'hui disparue, sur laquelle Alphonse Karr a construit son premier roman. Comme ce voisin, il aimait le jardinage et se plaisait à le pratiquer. Cultiver des fleurs était sa dernière passion. Les tulipes de Hollande, les iris, le myosotis et la pervenche de J.-J. Rousseau l'avaient séduit. Il béchait, sarclait, échenillait et arrosait : c'était donc une espèce de Catinat de la littérature. Mais le moment est venu de dire ce qu'il devait faire de réellement grand et,

pour ainsi dire, quelque chose d'immortel ; oui, mais encore un mot sur ses mérites littéraires.

Insistons donc, s'il vous plait, sur le grand, très grand, l'inoubliable rayonnement qui lui est venu des *Béotiens de Paris*, je veux dire de la plus originale de ses œuvres. La Renommée a dû vous apprendre ce que c'était. En 1831, un des éditeurs de ce temps-là, C. Ladvocat, qui avait été fort propice aux lettres, venait d'être ruiné par le contre-coup de la Révolution de Juillet. A cette nouvelle, toute la Littérature militante s'émut. On s'assembla, les grands et les petits, les glorieux et les modestes, et l'on convint qu'on offrirait gratis au décavé assez de manuscrits pour former douze volumes in-octavo, matière qui lui permettrait de se remettre à flot. Il s'agissait donc d'un grand ouvrage collectif auquel chacun des écrivains engagés fournirait un chapitre. L'engagement a été tenu, et les douze volumes, composés par l'élite des plumes d'alors, ont paru sous ce titre : *Paris ou le Livre des Cent-et-un*. Au frontispice, on aperçoit un dessin symbolique d'Henry Monnier : le Diable boiteux de Lesage y figure, sa béquille à la main ; il est assis sur le tonneau de Diogène, tandis que le cynique nous présente sa lanterne. Tout près se voient des figures à tête poudrée : Adisson, Sterne, Saint-Foix, Sébastien Mercier, etc., etc.

Pour sa part, Louis Desnoyers avait apporté un chapitre intitulé : *les Béotiens de Paris*. On

a deviné ce que ce titre, renouvelé des Grecs, voulait dire. Aux jeunes beaux d'Athènes, ayant la cigale d'or dans les cheveux et la parole aristophanique sur les lèvres, il y avait à joindre les lourds habitants de Thèbes. Vous avez compris que la scène était à Paris, l'Athènes des temps modernes. Les Béotiens de 1832, le sarcastique crayonneur les surprenait partout, dans la rue, au café, à l'atelier, dans les salons, au théâtre, dans tous les lieux où la bêtise opaque se donne carrière. Pris sur le vif, ces portraits à la plume étaient lus avec une bruyante avidité. « Il nous faut un second chapitre ! » s'écria le public en chœur, et Louis Desnoyers, si vivement acclamé, dut doubler son Etude si piquante. — Les *Béotiens de Paris* sont ainsi devenus un événement et, dès le jour même où parut cette rallonge, son auteur prenait place parmi les célébrités ; mais pourquoi n'en a-t-on pas fait un volume ?

Jusqu'à ce jour, cet humoriste n'avait été qu'un amuseur. Croquis roulant sur les travers du temps, esquisses de mœurs taillées dans le vif de la vie, mots ailés emmanchés dans des aiguillons de guêpe qui piquaient surtout les gens d'en haut, il ne pouvait apparaître aux yeux de l'observateur que comme un héritier de Chamfort ou un disciple de Paul-Louis Courier. L'heure venait où il allait se produire en homme de génie. Déjà, vers la fin de la Restauration, en inventant le journal à

sept têtes et de sept couleurs, pour éluder la loi oppressive du cautionnement, il avait fait entrevoir la faculté de conception dont il était doué. Mais j'y reviens. A présent, sa pensée était grosse d'une œuvre de génie. Vous allez voir que le mot n'est pas trop fort. Depuis douze ans qu'il vivait au milieu de vingt écrivains d'élite, il avait été à même de constater que l'homme de lettres est celui des artisans de la civilisation qui donne le plus au mouvement social, et que c'est aussi le même qui, par le fait d'une ingratitude héréditaire, reçoit le moins, puisque, a cette époque, du moins, cet éternel exploité n'avait souvent ni abri, ni pain, et ne portait qu'un habit râpé. Sans lui, sans celui qui sert, tous les jours, à la société la manne de l'esprit, la substance morale, le livre, le journal, l'affiche, le théâtre, sans cet ouvrier qui conserve le trésor de la langue nationale et qui l'enrichit, sans lui que deviendraient les autres ? Evidemment, enveloppés par l'ignorance ou en proie au spleen, ils crèveraient d'ennui ou de bêtise. Les services qu'il rend ? Ils sont innombrables et du plus haut prix. Tantôt il éclaire la foule, tantôt il l'amuse. C'est lui qui console de tout, de l'infortune, de la maladie, des revers, car il aide à oublier. C'est lui qui allume dans l'âme des jeunes la passion de l'idéal, et qui offre aux affligés les mirages de l'espérance. Quand le ciel du pays est noir, quand il survient des orages

politiques, c'est encore lui qui, au prix de son repos, de sa fortune, très souvent de sa liberté, parfois de sa vie, c'est lui qui prodigue le blâme à ce qu'il y a de mauvais ; c'est lui aussi qui sème à pleines mains le paradoxe et l'utopie, lesquels seront la vérité de demain. Ah ! ce paria ! il donne même après sa mort ! De quoi nous nourrissons-nous tous depuis l'invention de l'imprimerie, si ce n'est de sa moelle cérébrale et du sang de ses veines ? Prenez le *Tartuffe*, prenez *Gil Blas*, prenez *Candide*, est-ce que ces chefs-d'œuvre ne sont pas des morceaux de la patrie ? — « Toutes nos petites filles, a dit un penseur, apprennent à bégayer le français en épelant les fables de La Fontaine. » Molière et La Fontaine ne sont plus depuis deux siècles, direz-vous, mais ils ont laissé une lignée qui se renouvelle sans cesse, et celles de 1830 à 1870, plus spécialement refoulées par la rigueur des événements, maltraitées par la misère, avaient ému de pitié le rédacteur du *Journal rose*.

On était alors en 1837. Il y a donc soixante-sept ans sonnés. Aujourd'hui, le principe de l'association vivifie tout notre organisme social. Il règne partout, en politique, en finance, en industrie, parmi les masses ouvrières, chez les artistes. En ce temps-là, parce qu'il avait été prêché par des novateurs d'une grande témérité, tels que Saint-Simon, Charles Fourier et Pierre Leroux, il n'était encore regardé que comme la plus irréa-

lisable des chimères. Le gouvernement d'alors lui était même hostile, en ce qu'il le regardait comme un élément d'antagonisme. Rappelez-vous la loi qui s'opposait à ce qu'on fût vingt dans une réunion. Nous n'avions que le droit d'être dix-neuf. Néanmoins, passant par là-dessus, Louis Desnoyers fut illuminé d'un jet de génie. Il commentait à sa manière le cri de réprobation qui se lit dans la Bible : « *Vae soli !* » Malheur à celui qui est seul. Il imaginait alors de fonder une ligue presque entièrement composée de pauvres diables, de prolétaires sans sou ni maille, hôtes des mansardes dont la pauvreté était proverbiale. Ceux qu'il parviendrait à rassembler ne seraient d'abord que cent cinquante. Dans un avenir prochain, ce chiffre serait quintuplé, et ils seraient une puissance. Ce fut alors que la Société des Gens de lettres sortit de sa tête, un peu comme la Minerve antique du front de Jupiter. Elle aussi allait naître armée, non d'une lance, mais de plumes aiguës pouvant donner la vie et la mort. Elle aussi serait nimbée d'un rayonnement céleste, provenant de vingt gloires plus éclatantes les unes que les autres.

Certes, l'idée avait quelque chose de grandiose. Vouloir rattacher entre eux, comme par des liens de famille, les membres si épars de ce qu'on appelle la République des lettres, rien de mieux, mais comment s'y prendre ? Premier point ; par nature l'espèce est souverainement réfractaire à

toute discipline. Secondement, l'habitude de vivre dans la solitude l'a empêché de comprendre ce qu'il y a de fraternel et de fécond dans la pratique de la solidarité. Et que d'autres pierres d'achoppement ! Comme on était encore à une courte distance de la grande commotion de 1830, il y avait aussi la différence des cocardes. Il existait en effet des Blancs et des Bleus, peut-être même des Rouges. A ces causes d'aversion, joignez la querelle encore si violente des Classiques et des Romantiques. Enfin il fallait compter avec un autre motif de séparation, et celui-là était bien futile, mais aussi bien français puisqu'il est fondé sur la vanité. Sous-entendez la morgue de ceux qui étaient *arrivés*. Chez ceux-là, un petit nombre, une sorte de faubourg Saint-Germain de la littérature, la réputation, un fauteuil à l'Institut, le ruban rouge, les bénéfices du succès donnaient déjà naissance à une sorte d'aristocratie fort dédaigneuse et faisaient qu'on ne frayait pas avec les petits confrères, avec les modestes, ceux que Varron aurait appelés *la populace des dieux*.

Comment opérer le rapprochement de tant de forces opposées les unes aux autres ?

D'autre part, au point de vue de l'art d'écrire cet âge était affreusement dur et d'une sévérité presque sinistre. On venait d'apprendre le double suicide de Victor Escousse et d'Auguste Lebras. Un vétéran de la presse démocratique, Léonard

Gallois, le continuateur d'Anquetil, était mort si pauvre qu'il ne laissait pour ensevelir ses restes que l'enveloppe d'une serpilière. Cette jeune Muse de la Loire dont Châteaubriand avait salué les débuts, Elisa Mercœur, succombait sous les atteintes de la faim et du froid; Hégésippe Moreau, serré au cœur par l'anémie, était déjà couché sur le grabat d'hôpital où il devait finir. On n'a pas oublié Imbert Galloix, dont Victor Hugo a raconté la touchante agonie J'ai à rappeler aussi mon pauvre ami L.-A. Berthaud, de Lyon, le collaborateur de P. Veyrat dans *l'Homme Rouge*, une *Némésis* de la province, que les privations ont tué avant l'âge. Que de noms je pourrais ajouter à cette lamentable litanie ! Mais c'en était assez pour assombrir la pensée du plus joyeux et aussi du plus humain des improvisateurs du journal.

« Non, disait-il ; pour l'honneur de notre pays, il ne faut pas qu'un si cruel état de choses se prolonge, et il va finir ! »

A quelques jours de là, il réunit chez lui, rue de Navarin, un petit groupe d'amis. Ils étaient quinze. Imaginez des jeunes gens, tous écrivains connus. Là il exposa sa pensée : *Substituer la puissance de l'association à la faiblesse de l'isolement*. Un point les émut vivement ; c'était ce qui concernait la solidarité. En vertu de ce principe, tous ont le devoir de se liguer pour empêcher un seul de souffrir. Dans le *Voyage à l'île*

de France, Bernardin de Saint-Pierre a placé un mot qui exprime d'une façon bien nette le mouvement de l'âme d'où naît la fraternité : « La vue d'un seul misérable peut empoisonner le bonheur ». A plus forte raison est-on amené à compatir quand le malheureux est un homme de votre profession et un compagnon d'armes. Ce point ne pouvait manquer d'être fort applaudi. On acclama de même les autres articles du projet qui, comme on va le voir, seraient un si beau réconfort pour le métier littéraire. A la bonne heure, mais il ne s'agissait encore que d'un rêve ou, si vous l'aimez mieux, d'une République de Salente à l'état d'esquisse. Avant d'en faire une chose concrète, il y aurait bien des difficultés à vaincre et cent démarches à faire. Un premier soin à prendre était de trouver des adhérents. Réveiller les gens de lettres de leur apathie native, pensez-vous que ce fût bien aisé ? Pour commencer, il fallait s'adresser aux plus illustres de la profession, en leur demandant leur nom comme un signe de ralliement et un attrait de propagande. Résignons-nous à l'avouer, les premières tentatives faites en ce sens n'avaient rien d'encourageant et plus d'une fois, paraît-il, les coopérateurs de Louis Desnoyers, se plaignant avec raison de l'inutilité de leurs efforts, avaient été sur le point de jeter le manche après la cognée. Heureusement, notre accoucheur d'idées, ferme dans son dessein, rassemblait toute son

énergie et n'était pas homme à lâcher pied. Il fit continuer les recherches, même malgré les rebuffades. Par déférence pour le plus glorieux des nôtres, on était allé d'abord, frapper à la porte de Châteaubriand. Celui qui, à cause de son voyage en Floride, s'était surnommé lui-même le vieux Sachem, ouvrit bien, mais pour répondre par un refus. « Eh ! chers messieurs, à qui vous adressez-vous ? Croyez-vous donc que je sois encore de ce monde ? Allez, il y a longtemps que je suis mort. La preuve, c'est que je ne m'occupe que de deux choses seulement : les *Mémoires d'outre-tombe* et mon tombeau à creuser à Saint-Malo, au Grand-Bé. » On courut chez Augustin Thierry. « Vous voyez que je ne suis qu'un pauvre aveugle, incapable de me mêler de quoi que ce soit. » Chez Victor Cousin : « Messieurs, je suis tout entier à Platon, que j'ai à traduire, et n'ai pas une demi-minute à donner à autre chose. » Charles Nodier, d'ordinaire si souriant et si aimable, prit la chose tout de travers et en jetant feu et flamme : « Homme de lettres ? Non, Messieurs ! Il y a, en ce moment, sur le Pont-Neuf, un décrotteur qui a écrit sur sa boite : *homme de lettres* Moi, Messieurs, je vous le répète, je ne suis pas homme de lettres : je suis bibliothécaire. » Béranger faisait une réponse d'une allure diogénique : « La chanson ? Eh ! vous savez bien que ce n'est pas de la littérature. » Sainte-Beuve était en Suisse ; Lamennais, soli-

taire et farouche, était inabordable. Même attitude, à peu de chose près, pour Lamartine, en ce sens qu'il était toujours dans l'un de ses trois châteaux de Bourgogne ou au ciel, en train d'achever *Jocelyn*. Jules Janin répondait que les liens d'un accouplement avec tant de confrères lui pèseraient trop et que l'amour de l'indépendance lui conseillait d'être seul. Au premier moment, Alphonse Karr avait accepté, puis, en voyant qu'il était question de faire payer une taxe aux feuilles qui reproduiraient sa prose, il s'était repris en disant : « On n'impose pas le rossignol qui jette ses notes au vent ; je ne veux pas qu'on surcharge les journaux qui me font l'honneur de reproduire mes pensées. » Alfred de Vigny et Alfred de Musset n'avaient fait aucune réponse. Il y avait, en outre ; cinq ou six autres récalcitrants, mais peu célèbres et dont je n'ai pas à tenir compte.

Par bonheur, un simple roulement de tambour dans la presse fit vite sortir de dessous terre une brillante contre-partie. Vous allez voir que la nomenclature que je vais dresser était bien en état de faire face à ces défaillances, ayant amplement en elle tout ce qu'il fallait pour donner l'être à la nouvelle idée et pour lui permettre de grandir. Non seulement les prosélytes ne lui manqueraient pas, mais encore ils entoureraient son éclosion du plus vif éclat. Au premier rang de ces promoteurs figurait H. de Balzac, et c'était bien déjà quelque chose qu'une telle recrue. En même

temps, survenaient Victor Hugo et bon nombre de ses disciples, mais, simultanément à cette adhésion, de grandes personnalités ne craignaient pas de nous prêter main-forte. François Arago, Villemain, Salvandy et d'autres membres de l'Institut, tels que M. de Pastoret et le duc de Valmy, se présentaient, même sans avoir été appelés. Cependant ce qui dominait, c'était l'élément littéraire proprement dit, le clan des producteurs, et ce recrutement tout spontané témoignait hautement de la vitalité du projet. L'œil de l'observateur pouvait, en effet, discerner dans ce contingent la partie la plus vivante et, pour ainsi dire, l'âme de la pensée française. Rajeuni, transformé, le Roman contemporain était représenté dans ce groupe par Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, le bibliophile Jacob, Léon Gozlan, Paul de Musset, Charles Didier, Emile Souvestre, Mme Charles Reybaud, Jules Sandeau et la femme illustre qui portait la moitié de son nom. Que dites-vous de cette Voie lactée ? Quel bataillon de romanciers ! Mais ce n'était pas tout, et les autres formes de l'art d'écrire n'étaient point absentes. Il y avait des historiens comme Henri Martin et A. Buchez, des critiques comme Philarète Chasles, Granier de Cassagnac et Hector Berlioz ; des poètes comme Emile Deschamps, Théophile Gautier et Auguste Barbier ; des dramaturges comme Ernest Legouvé, Félix Pyat et

Félicien Mallefille; des diplomates comme Ferdinand de Lesseps ; des philanthropes comme le baron Taylor ; des ironistes comme Gérard de Nerval, Edouard Ourline et Henry Monnier, et combien d'autres beaux esprits dont l'énumération couvrirait trop de pages.

En réunissant autour de lui tant de forces vives, Louis Desnoyers obtenait un très beau résultat, mais il lui restait beaucoup à faire. Sans doute, il avait déjà lieu de s'enorgueillir. Chose qui ne s'était jamais vue en ce pays, les gens de lettres se rapprochant avec le désir de ne plus faire qu'une famille, on voyait les antipathies s'effacer. Les dissentiments politiques désarmaient. Il n'y avait plus trace de disputes nées de la contradiction des Ecoles. Ainsi le principe de la fraternité prenait racine dans les cœurs et semblait devoir préparer une ère nouvelle, mais à cet heureux changement il manquait une sanction, celle de l'intérêt, qui est, tout compte fait, la loi des temps modernes. Le novateur y pensa, et très sérieusement. Il s'en ouvrit même à ses amis, leur demandant conseil, car il ne s'agissait de rien moins que d'une révolution économique appliquée aux choses de la presse.

Un fait de date encore récente, puisqu'il ne remontait qu'à cinq ans de là, avait vivement frappé son attention. En 1829, deux jeunes beaux, mais deux élégants qui n'avaient d'autre richesse que l'espérance, créaient une in-

dustrie que leur audace devait rendre fort prospère. Sans un sou, sans surface sociale, ils fondaient un journal qui se ferait sans rédaction. Armés l'un et l'autre d'une paire de ciseaux, ils coupaient, taillaient comme en plein drap dans les feuilles publiques, prenant les Récits de voyage, les Portraits, la Chronique, les Contes, la Fantaisie, tout ce qui s'y trouvait de meilleur. Ces deux écumeurs du talent se nommaient, l'un Emile de Girardin, l'autre Lautour-Mézeray, l'homme au camélia. Voilà comment ils ont fondé le *Voleur*. Dès son premier numéro, ce recueil eut plein succès et, naturellement, sa vogue suscita des concurrences. Nommons, entre autres, le *Cabinet de lecture* et le *Pirate*, et ceux-ci aussi, enhardis par l'exemple, s'attachaient à écrémer la presse. C'en était fait : le pillage était organisé et les œuvres de l'esprit tombaient sous la main de qui voulait les prendre. On n'y mettait plus de vergogne. De ces cahiers hebdomadaires, le vol, désormais sans masque, brava l'opinion et devint quotidien. On vit donc paraître *l'Estafette* et *l'Echo Français*, deux grands journaux qui s'annonçaient comme ne devant vivre que de rapine. Homme de presse, ferré à glace sur les roueries du métier, Louis Desnoyers avait suivi des yeux cette surprenante évolution. Il s'appliquait à voir comment les frelons se repaissaient du miel des abeilles et comme, parfois, le bien peut résulter du mal, il

discernait dans ce système d'emprunt forcé le point de départ de la Société rêvée. C'est pourquoi, un matin, à son lever, tout en se frottant les mains d'aise, il mettait une variante au mot de Mazarin.

— Eh bien, soit, disait-il, oui, ils volent, mais ils paieront.

Vous voyez d'ici l'origine du droit de reproduction. Quoi de plus légitime ni de plus juste que d'exiger une redevance pour des pages pillées ? Sans doute, à première vue, on reconnaitra que ça va de soi, mais, à l'usée, rien n'était plus malaisé. Quand un pauvre auteur lésé réclamait un salaire auprès de ceux qui pratiquaient si effrontément la flibuste, ils lui répondaient au moyen d'une naïveté narquoise, saupoudrée de cynisme : « Eh quoi ! vous osez demander une paie parce que nous vous avons fait l'honneur de faire revivre une de vos œuvres ? Ah ça ! mon petit monsieur, vous voulez rire ! Nous ne vous devons rien, puisque nous agissons suivant la coutume. Secondement, il y a à dire qu'en vous publiant, nous aidons à votre réputation et, pour le coup, c'est vous qui nous êtes redevable. D'ailleurs, il n'y a pas de loi qui nous défende de faire ce que nous faisons. Adressez-vous aux tribunaux, si la chose vous amuse. »

Ils parlaient d'or, ces forbans. C'était vrai, ce qu'ils disaient là ; ce n'était que trop vrai. La propriété littéraire dans le sens de la reproduc-

tion n'était pas codifiée. Par conséquent, elle n'existait pas. — Qu'est-ce donc que la propriété littéraire? Il a toujours été très difficile de le définir. Chez les philosophes et même chez bon nombre de grammairiens, on vous dira que cela n'est pas, les idées, les formes même, étant un fond commun composé par l'humanité entière.

C'est ce qu'a annoncé Bacon; c'est ce qu'a répété P.-J. Proudhon dans les *Majorats littéraires*. Mais je n'ai pas ici à prendre la question de si haut. Je ne veux parler que de la façon dont on entendait les choses en France, de 1837 à 1840. Héritière de Montesquieu, sous ce rapport-là, la magistrature française se montrait tout opposée au fait d'assimiler la pensée, même écrite, à un morceau de terre, à un immeuble ou à tout autre objet visible et tangible. Presque tous les jurisconsultes formulaient, dès lors, leur opinion de cette manière subtile : « Il en est des conceptions exprimées par écrit comme de la mer qui est à tout le monde et qui n'appartient à personne. » Un autre disait : « Y a-t-il un homme qui puisse se dire maître et seigneur d'un mot, d'une phrase, d'un alinéa, d'un vers ou d'une page de prose? Non, le Dictionnaire est un réservoir du langage qui est à tous. » Un autre, un président de Cour : « Les pères de notre langue, Rabelais et Montaigne, ont tout pris aux Grecs et aux Romains. » Le même, en faisant de la critique d'analyse, suivant la vieille méthode,

ajoutait : Voyez donc un exemple. Il y a eu un poète de l'Inde, du nom de Pilpaï, dit-on, qui aurait imaginé la jolie fable intitulée : *Le Loup et l'Agneau*. Cette fable, Ésope l'aurait prise à Pilpaï pour la mettre en grec ; Phèdre l'a prise à Ésope pour la mettre en latin ; La Fontaine l'a prise à Phèdre pour la mettre en français, et les dessinateurs des Gobelins l'ont prise à La Fontaine pour la jeter vivante sur l'une de leurs éblouissantes tapisseries. Où verriez-vous là-dedans la propriété littéraire ? » Fort bien, mais parler ainsi c'était chercher midi à quatorze heures ou faire une querelle d'Allemand.

Quand Louis Desnoyers et ses co-associés présentaient leurs plaintes aux tribunaux, ils ne demandaient point qu'un livre fût un fief à transmettre à des héritiers. Respectueux des privilèges du domaine public, ils ne stipulaient que pour la jouissance d'un droit viager, protecteur du travail, et rien de plus ; mais on affectait de donner un autre sens à leurs requêtes. On les accusait donc de vouloir ériger en droit la perpétuité des œuvres de l'esprit et, par ce moyen, d'exploiter l'avenir. De là une suite interminable de luttes judiciaires. Que de procès nous avons eu à soutenir ! Par bonheur, le sort propice nous avait donné comme auxiliaire un avocat d'une espèce rare, une sorte de diable en robe noire. Me Léon Duval avait sur la figure un peu du masque de Voltaire et en lui beaucoup de la verve caustique

du grand désossé. Ne se contentant pas de plaider pour nous, il avait composé notre conseil judiciaire de l'élite du barreau d'alors, où brillaient vingt orateurs de premier ordre. Je nomme, en courant, maitres Paillet, Berryer, Parquin, Philippe Dupin, Bethmont et cinq ou six autres de même taille. Pour nous servir, aucun d'eux n'épargna ni son temps, ni son savoir, ni l'autorité de sa parole. A la fin, vers 1840, la Société des Gens de lettres avait définitivement bataille gagnée. Si le droit de reproduction des œuvres de l'esprit n'était pas inscrit dans nos codes, il n'en avait pas moins force de loi, ayant été consacré par vingt sentences des divers tribunaux et par des arrêts de la Cour de cassation.

De ce triomphe, car c'en était bien un, naissaient pour notre profession les conséquences les plus heureuses. Il ne s'agissait plus seulement de la presse de Paris. La nouvelle jurisprudence s'étendait sur la France entière et aussi chez ceux des étrangers où notre langue est en usage, notamment en Belgique et en Suisse. Cinq cents journaux des départements avaient pris l'habitude d'alimenter leurs feuilletons en volant à leur gré ce qui, dans les œuvres des sociétaires, était à leur convenance. On leur concéda des traités, d'abord très doux, et ils formèrent la première clientèle de l'association. Du coup, les rudes épreuves et les temps de misère allaient cesser pour un grand nombre d'écrivains. Un âge d'or est donc parti

de cette mémorable époque. Les bienfaits de l'innovation ne s'arrêtaient pas là. Ce droit de reproduction, déjà si rémunérateur au double point de vue des honoraires et de la réputation, amenait logiquement avec lui le droit de traduction chez l'étranger et, à Paris, particulièrement, par le fait d'une heureuse recurrence, quand une œuvre était transformée en pièce de théâtre, le partage forcé des droits à toucher à la Société des Auteurs dramatiques.

Me permettra-t-on de poser ici une parenthèse ? — De tout temps, chez nous, ceux qui travaillent pour le théâtre ont été de charmants esprits, mais, ne craignons pas de le dire, de bons garçons sans gêne. Toutes les fois qu'il paraissait, en librairie ou ailleurs, un roman dans le ventre duquel pouvait se trouver une pièce mouvementée, drame ou comédie, rejetant tout scrupule, ils mettaient la main dessus pour s'y tailler un succès, renommée et lucre compris. Ce que je dis là s'est produit vingt fois, notamment dans la période si féconde qui va de 1830 à 1845. Pas un romancier à la mode, ni Eugène Sue, ni Frédéric Soulié, ni George Sand, pas un, Paul de Kock compris, n'a été à l'abri de cet agréable détroussement. Aucun des dépouillés ne sonnait mot, puisque c'était passé dans les mœurs ; le seul H. de Balzac se plaignait, mais en faisant entendre des cris de paon. A la vérité, il était dix fois plus *victimé* que les autres. On n'a pas

oublié qu'une fois, sous le coup d'un violent haut-le-corps, il a adressé à Louis-Philippe l'expression de ses griefs. C'était le temps où la Belgique était le chef-lieu de la contrefaçon. Il ne paraissait pas chez nous une nouveauté qui ne fût sur-le-champ imprimée à bas prix à Bruxelles, tirée à 20,000 exemplaires, édition destinée à inonder le continent européen et à être envoyée en Amérique. Quinze des livres du grand conteur avaient déjà subi ce sort. Il ne gémissait donc pas sans raison et demandait tout uniment au roi d'envoyer dans la capitale du Brabant une armée de 150,000 hommes à l'effet de mettre son gendre, le roi Léopold, et les contrefacteurs à la raison. Du reste, la lettre, confisquée en chemin, ne parvint pas à son adresse. Mais, à propos de l'étrange sans-gêne des auteurs dramatiques, le même ne savait pas, non plus, se contenir. — « Comprenez-vous ça, messieurs! disait-il à un groupe de ses confrères. Je viens de faire *Eugénie Grandet*, qu'on regarde comme mon chef-d'œuvre. J'y ai mis tout ce que j'ai d'énergie morale et toutes les délicatesses de mon cœur. Eh bien, savez-vous ce qui est arrivé? Six vaudevillistes se sont jetés sur mon œuvre, le couteau à la main. Oui, ils étaient six. Ils l'ont sectionnée, disséquée, coupée en petits morceaux, c'est-à-dire en scènes. En variant les titres, ils en ont fait trois pièces, une pour le Gymnase, une pour le Vaudeville, et l'autre pour les Variétés.

Droits de Paris, de province et de l'étranger, chacune de ces pièces a rapporté 20,000 francs, total : 60,000, sans qu'il y ait un centime pour moi. Mais le plus joli de l'affaire, c'est qu'ayant demandé à l'un de ces Messieurs une stalle d'orchestre, voyez ce qu'il m'a répondu : M. de Balzac, si vous voulez voir *notre* pièce, faites comme tout le monde : passez au contrôle. » En racontant l'incident, l'illustre Tourangeau était pourpre de colère, mais enfin, vu la campagne de Louis Desnoyers, l'abus dont il avait tant souffert avait pris fin. Depuis ce temps-là, le partage est de droit. Le romancier pillé entre légalement pour moitié dans la distribution des honoraires.

Nous voilà en 1840. Après quatre ans de luttes, l'idée de Louis Desnoyers était victorieusement réalisée et la Société des Gens de lettres cessait d'être un rêve. S'appuyant sur une plate-forme d'une solidité inébranlable, elle réunissait maintenant 300 membres, faisait respecter partout, et même jusqu'au bout du monde, les droits du travail, imposait son tarif à 500 journaux de la France et de l'étranger et, par suite, obtenait que la profession d'écrivain fût affranchie des désolantes misères d'autrefois. Ce n'était pas tout ; ce n'était que l'aurore d'un jour de justice. Un temps allait venir où, s'étant accrue par de nouvelles adhésions, cette même Association qui, à l'origine, n'avait eu pour apport que la bonne volonté de ses membres, l'abandon de leurs premiers droits,

se formait peu à peu un capital, acquerait des millions et pouvait servir 120 pensions à ses vétérans. Que de bien n'a-t-elle donc pas fait autour d'elle ! Je ne dis pas les conflits qu'elle a apaisés, les blessures qu'elle a pansées, les veuves qu'elle a soutenues, les tristesses qu'elle a consolées, les enfants auxquels elle a donné des bourses d'enseignement, les pleurs qu'elle a essuyés et taris. Pour faire voir à quel point elle a transformé notre existence, à nous tous, forçats de l'écritoire, il faudrait un in-folio, mais, pour en finir sur ce chapitre, un dernier mot. Puisque nous sommes dans une ère de positivisme, où rien ne saurait s'effectuer sans l'argent, laissez-moi noter ici qu'en créant le droit de reproduction, elle a fait sortir de terre un inépuisable trésor, une source vive de 350,000 francs, qui, depuis plus de soixante ans, répand l'abondance et le bien-être parmi les ouvriers de la pensée, lesquels avant elle étaient les plus déshérités des hommes. A présent jugez si son fondateur devait être fier de ce qu'il venait de faire.

— Mon cher maître, lui disions nous, vous êtes un homme de génie.

— Non, répondait-il avec modestie, je ne suis qu'un bon camarade.

Gai par nature, il portait désormais sur son joyeux visage l'heureux signe de la difficulté vaincue. La journée finie, quand il se rendait, rue du Croissant, au *Siècle*, qu'il avait fondé, s'il

rencontrait sur son chemin quelqu'un des nôtres, un travailleur rebuté par l'insuccès, un vaincu du combat de la vie, il l'abordait résolument et s'appliquait à relever son courage. — « Redresse la tête, lui disait-il. Tu n'es plus seul. Te faut-il une famille ? Notre Société t'en tiendra lieu. Si tu n'as pas de travail, pas de pain, pas d'abri, elle te donnera tout cela. Quand tu seras malade, nous aurons pour toi un service de santé, des médecins, une pharmacie et même une maison hospitalière. Qu'il te survienne des embarras d'affaires, un procès, nous avons un conseil judiciaire, des avocats, des avoués. Non, tu n'es plus isolé ni sans aide et, à la fin de tes jours, lorsque, cédant à la nature, tu auras à sortir de ce monde, des mains fraternelles seront à ton chevet pour te fermer les yeux d'abord, puis pour mener pieusement ton corps à ta dernière demeure, où les confrères tiendront à honneur de te dire une parole d'adieu. » Ceux des contemporains qui sont encore debout peuvent attester qu'il n'y avait point d'emphase dans ce simple discours et que ce qui s'y trouve s'est accompli cent fois.

Mais voyez l'ironie des choses et la cruauté du sort ! Cet homme qui s'est voué héroïquement à faire la fortune des autres, aura été d'une rare insouciance en ce qui touchait la sienne propre. Il est mort pauvre. Il a succombé, en 1869, aux suites d'une aphasie, dans cette maison du faubourg Saint-Denis qui semblait être le rendez-

vous funèbre des plus vaillants de notre métier. On lui a fait des obsèques dignes de lui, un service funéraire, d'abord ; puis on y a ajouté les frais d'une tombe au Père La Chaise, surmontée d'un buste qui est l'œuvre du sculpteur Préault. Au-dessus de ses restes, sous forme de souvenir, s'étend, entouré d'une grille en fer, un petit parterre où fleurissent, suivant la saison, des roses, du réséda et des pâquerettes.

Après avoir tracé à main courante le croquis de l'ancêtre auquel nous devons tous tant de reconnaissance, je devrais peut-être considérer ma tâche comme terminée et m'arrêter à cette page, mais, en lisant ce qui va suivre, on comprendra que je n'ai pu me dispenser d'ajouter une suite à cette esquisse. Avant tout, aussi, en faisant cette rallonge, j'ai à m'excuser d'avoir à parler de moi, mais, en dépit de toutes mes réserves, il ne m'aurait pas été possible de faire autrement.

En mourant, Louis Desnoyers laissait une veuve ; c'était une très digne femme, ayant à sa charge une petite-fille, d'une santé très frêle et sans avoir comme sa grand'mère. Dans l'origine, par suite d'un sentiment de justice, ces deux existences avaient pourtant trouvé une ressource. Cela consistait en deux pensions, l'une de 1.800 francs, venant du *Siècle*, l'autre de 1.200 francs, servie par notre Société. De 1869 à 1892, ce chiffre avait suffi aux besoins de la pe-

tite famille, mais tout à coup le malheur se présenta sous plusieurs formes et bouleversa cet humble état de choses.

A la Société, rue de la Chaussée-d'Antin, 47, nous étions trois anciens amis de Louis Desnoyers, ayant eu tous les trois fort à nous louer de nos rapports avec lui. J'ai nommé Elie Berthet, Emmanuel Gonzalès et moi. Dans une entente bien concevable, nous nous étions donné le mot pour entourer autant que possible de nos soins la bonne dame et sa petite-fille. Notre pensée était de faire d'elles les pupilles de notre Société, mais, je le répète, le jeu cruel de la destinée dérangea brusquement nos projets à cet égard. Un jour, j'eus à apprendre que la petite fille venait de s'éteindre et, le lendemain, mourait Emmanuel Gonzalès. En même temps, par le fait d'un virement à mon gré fort injuste, l'administration du *Siècle* enlevait à Mme Desnoyers sa pension de 1.800 francs pour la donner à la veuve de Gustave Chaudey, rédacteur du journal, lequel, comme on sait, avait été fusillé pendant la Commune par ordre de Raoul Rigault.

Sous le coup de tant de tristes événements, Elie Berthet me prit à part :

« Gonzalès nous a quittés, me dit-il, et, quant à moi, étant atteint d'un mal qui ne pardonne guère, je ne tarderai pas à le suivre. Vous serez donc seul pour vous occuper de la pauvre vieille, et je vous la recommande autant qu'il m'est

possible de le faire. Ce sont là mes adieux. »

Il ne disait que trop vrai. A très peu de temps de là il mourut, et j'eus à ne pas oublier ce qu'il m'avait dit. Mme Desnoyers avait alors soixante-seize ans. Elle était accablée de chagrin, paralysée et ne sortait pas de son lit. Comme elle n'avait plus à compter que sur 1.200 francs, la somme était assurément insuffisante pour une femme de son âge, malade et à laquelle une servante était indispensable. A cette même époque, j'avais l'insigne honneur d'être vice président du Comité. Je demandai donc à nos collègues de doubler la pension accordée à la veuve de celui auquel nous devons tant, et ce fut concédé sur-le-champ, sans contredit. Deux mille quatre cents francs, c'était une atténuation, mais comme il restait des dettes criardes à éteindre, je dus avoir recours à un expédient dont on s'était plusieurs fois servi à l'origine de la Société : un livre collectif à publier au bénéfice de la septuagénaire.

Pour faire ce livre, pour lui donner de l'attrait, je m'adressai de préférence à ceux de nos confrères qui ont l'oreille du public et tous s'empressèrent de m'envoyer la dîme du talent. L'ouvrage parut ensuite chez Calmann Lévy, sous ce titre : *Le livre des Vingt-et-un*. De sa vente il sortit une somme de 750 francs, que M. Paoli, notre caissier, alla ensuite porter à celle pour laquelle il avait été publié. Mais la tristesse, la paralysie et la vieillesse ne devaient pas mettre

grand temps à en finir avec la veuve de notre fondateur. Un matin, Edouard Montagne, le délégué d'alors, vint me voir.

— Madame Desnoyers, me dit-il, touche à ses derniers instants. Elle demande à vous voir, ayant, paraît-il, quelque chose à vous confier.

A une heure de là, j'étais au haut de la rue Lepic, dans un rez-de-chaussée, mais plus que modeste. La mourante était étendue sur un lit sans rideaux, entourée de médicaments. A côté d'elle, debout, une servante hollandaise lui prodiguait ses soins de la manière la plus touchante. En me voyant, la pauvre dame fit effort pour se redresser, et aussi afin de rassembler assez de souffle pour pouvoir prononcer quelques paroles.

Elle se mit donc à parler, mais sur le ton le plus simple, le plus sincère, et en ne mettant dans son attitude rien de théâtral.

« Mon cher Monsieur, me dit-elle, je vous ai fait venir pour que vous m'aidiez à m'acquitter d'un devoir. Je vais mourir. Vous pensez bien que je ne peux guère regretter la vie, mais, avant de partir, j'ai à payer une dette. Si je ne meurs pas dans la rue ou à l'hôpital ; si j'ai un abri, un lit, les soins d'une bonne ; si je n'ai manqué de rien à mes derniers moments, c'est à la Société des Gens de lettres que je le dois. Rendez-moi donc le service de dire à vos confrères que je les remercie du fond de mon vieux

cœur et que j'emporterai avec moi le souvenir du bien qu'ils m'ont fait. »

Ce fut tout. Deux jours après, elle avait cessé de vivre. J'allai à ses obsèques, bien entendu, dénuées de tout luxe. Nous étions cinq : Mme Guérard (la fille d'Emmanuel Gonzalès), deux autres dames dont j'ai oublié les noms, Edouard Montagne et moi. Je me rappelai alors le cri de Lamennais : « *Silence aux pauvres !* » Mais j'avais promis de transmettre à mes confrères de la Société des Gens de lettres la recommandation de Mme Louis Desnoyers et c'est en grande partie pour tenir cet engagement que j'ai écrit ces pages (1).

(1) *Le Livre des Vingt-et-un*, Récits, Contes, Nouvelles (1889), Calmann Lévy, éditeur ; *Au lecteur : Un Normalien en* 1832, Jules Simon ; *Au docteur J. P****, Alexandre Dumas fils ; *Noiraud*, Ludovic Halévy ; *Le Peintre de Weymar*, Gustave Droineau ; *Lettres d'amour*, François Coppée ; *Un portrait de Balzac*, Jules Claretie ; *Le Livre à clef*, André Theuriet ; *L'Orpheline de la Légion d'honneur*, Philibert Audebrand ; *Marthe Vanneau*, Ferdinand Fabre ; *Les Gens de lettres*, Mme Anaïs Ségalas ; *Une peur*, Hector Malot ; *Les deux Martyrs*, Félix Pyat ; *Un Homme providentiel*, Aurélien Scholl ; *Les Chasseurs de la Saône*, Elie Berthet ; *Suggestion*, Arthur Arnould ; *La Servante de Lannion*, Henri de Bornier ; *La petite Marquise*, Albert Delpit ; *Rédemption*, Arsène Houssaye ; *La Dame des Halles*, Emile Richebourg ; *Le capitaine Mazuc*, Edouard Montagne ; *Le Jardin breton*, Pierre Zaccone.

DAVID D'ANGERS ET SON TEMPS

Eh bien, oui, c'est l'usage, mais vous conviendrez que c'est un pieux et noble usage. En ce moment, dans notre France pas assez attentive, les morts illustres soulèvent le couvercle de leurs tombeaux pour prendre la parole. Pour un peu, on se croirait dans l'ancienne Egypte, à Memphis, à l'époque où, même au milieu des festins, ceux qui venaient de mourir, apparaissant sous forme de momies, se faisaient juger par les vivants. « Qu'as-tu fait pendant les cinquante années de ton existence ? » — Ceux qui survivaient pesaient alors dans les deux plateaux de la balance le bien et le mal. Ainsi ce jeu d'une lugubre et salutaire bascule recommence chez nous, au début d'un siècle pourtant affolé. De tous côtés s'élève comme un concert de révélations, et ce concert est la voix de l'histoire. Les *Mémoires* posthumes surgissent de toutes les familles ; on retrouve les correspondances égarées et jaunies par le temps. Le plus insignifiant des autographes, se

rattachant aux agrafes de la chronologie, devient un témoignage à consulter. Qui songerait à se plaindre de voir l'importance que prend de jour en jour ce mouvement d'examen ? Nos aînés d'hier ne nous auront pas seulement enrichis en nous laissant leurs œuvres comme un héritage immortel ; voilà qu'ils tiennent, en outre, à nous faire connaître jusqu'aux plus petits secrets de leur vie si laborieuse et si agitée, et c'est là un haut enseignement dont nous avons encore à profiter. Grâce à ces voix sorties de dessous les cyprès, ce XIXe siècle qui s'est acheminé hier, à petits pas, vers sa dernière heure, nous aura fait voir tout ce qu'il y avait de plus caché et de plus délicat dans la pensée de ceux qui nous ont précédés à travers le combat de la vie.

Vous le savez, le nom qu'on lit en tête de ces pages est celui d'un des plus grands sculpteurs de ce temps, l'un de ceux dont le passant, le philosophe et le touriste, voyageant le long de notre pays, sont le plus habitués à rencontrer et à saluer les œuvres. Pierres tombales, statues, bas-reliefs, médaillons, cent monuments en bronze et en marbre rappellent l'opiniâtreté de l'héroïque travailleur. M. Robert David d'Angers, son fils, ne cède pas à la mode en nous donnant les *Mémoires* de son père ; l'auteur du *Philopœmen* et de cette grande page qui s'appelle le Fronton du Panthéon n'a pas laissé de *Mémoires*, mais il consacre sa vie à recueillir, à rassembler

tous les documents qui sont de nature à bien faire comprendre cette noble existence d'artiste. Rien de plus simple ni de plus grand. Tout le monde trouvera que c'est s'honorer que d'honorer un tel père.

Depuis 1856, date de sa mort, on a beaucoup écrit sur David d'Angers, et cela ne pouvait manquer d'être. Les biographes, les historiens, les esthètes, les journalistes, en un mot tous ceux qui ont pour mission de tenir registre de ce qui se passe de remarquable sous leurs yeux, n'auraient pu se dispenser de faire halte devant cette figure; c'était, en effet, leur devoir d'étudier de face et de profil ce contemporain, qui occupe tant de place dans l'histoire de l'art. Déjà, sous le règne de Louis-Philippe, en tête de l'un de ses romans, H. de Balzac écrivait de sa main magistrale une dédicace dans laquelle il glorifiait le sculpteur. Presque à la même époque, Victor Hugo composait sur le même une ode aux ailes d'or qui est bien faite pour traverser l'océan des âges futurs. De leur côté, les peintres, les graveurs et aussi, bien entendu, les statuaires, ont reproduit les traits de l'enfant de l'Anjou. Un lauréat de l'Institut, M. Henri Jouin, secrétaire perpétuel de l'Ecole des Beaux-Arts, dans une étude en deux volumes in-octavo, s'est spécialement attaché autant à raconter la vie de l'artiste qu'à faire voir l'influence que, pendant quarante années d'un travail ininterrompu, ne

se lassant pas de créer de grandes œuvres, il a exercée sur son époque. Cependant, à cette dédicace du plus grand de nos romanciers, à ces vers d'un de nos premiers poètes, à toutes ces publications si pourvues d'intérêt, à ces diverses formes de l'apologie dont quelques-unes vont logiquement jusqu'à l'apothéose, je ne puis me défendre d'en faire l'aveu, je donne volontiers la préférence à une très simple plaquette de 160 pages. Il s'agit d'un opuscule à couverture bleue qui a paru sous ce titre : *Un Statuaire républicain. David d'Angers, sa vie, ses œuvres, par son fils.*

Dans une très courte préface, d'où a été écartée toute pose ou toute emphase, comme on voudra, l'auteur s'excuse de la très louable action à laquelle il se livre. « Un fils peut-il, sans être partial, écrire la biographie de son père ? C'est là question que je me suis posée lorsque j'ai commencé ce récit rapide de la vie de David d'Angers comme artiste et comme citoyen. Je suis pour l'affirmative, parce que, d'une part, un fils a non seulement le droit, mais le devoir d'honorer, par tous les moyens possibles, la mémoire de son père ; de l'autre, il est au moins un des meilleurs juges pour raconter sa vie, surtout quand il ne l'a jamais quitté. » Quel est celui de nos lecteurs que ne toucherait pas la noblesse de cette déclaration ? — Quant à moi, j'y reviens à dessein, pour suivre David d'Angers pas à pas dans sa

vie, faite tour à tour d'épreuves et de triomphes. Je n'ai pas voulu d'autre guide que cette brochure, et je m'en félicite, d'abord parce que ce petit livre est un acte de piété filiale, et, en second lieu, parce qu'il a le ton naïf et pur qui est le langage de la vérité.

Qu'était-ce que ce tailleur de pierres qui devait donner aux principales villes de notre France tout un Olympe de demi-dieux? Un enfant du peuple. En quelques lignes, je devrais dire en quelques coups de crayon, M. Robert David d'Angers trace la vie de son aïeul. Pierre-Louis David était l'un de ces fins ouvriers qui finissent en artistes, puisque, le ciseau du sculpteur à la main, il faisait du bois ce qu'il voulait. Dans tous les cas, son travail suffisait aux besoins de sa nombreuse famille, mais ce qu'il y a surtout à noter, à propos de ce vaillant prolétaire, c'est que, étant bien un des grands types du peuple d'alors, il y avait tout à la fois en lui un ouvrier, un soldat et un citoyen. Tout à coup éclate comme un coup de tonnerre la Révolution française, signal d'affranchissement pour les masses. L'ouragan souffle plus particulièrement dans les provinces de l'Ouest. En février 1793, au moment de la guerre contre les Vendéens, il s'enrôla dans l'armée républicaine. On cite de lui plus d'un trait qui le montre comme un homme d'une grande énergie et d'un courage de tous les jours. Blessé à la bataille de Torfou, il fut fait prison-

nier et enfermé dans l'église de Saint-Florent avec quatre mille autres Bleus. Tous devaient mourir sous l'escopette des Blancs Mais le général Bonchamps, un héros royaliste, frappé mortellement à cette même bataille, n'ayant plus que la force de prononcer quelques paroles, fit entendre la plus noble des prières : « Grâce aux prisonniers! Grâce aux blessés! » disait-il d'une voix mourante. Celui qui devait être un jour notre sculpteur national, alors tout enfant, assistait à cette scène, car il avait accompagné son père, l'ouvrier d'Angers. Il vit donc les portes de l'église s'ouvrir et les Bleus, élargis, reprendre leur liberté. Ce spectacle, si imposant, il devait plus tard l'éterniser par un monument que pas un touriste ne s'exempte d'aller visiter. Le tombeau en marbre est placé dans l'église, derrière l'autel. On y aperçoit le général vendéen, étendu sur sa couche funèbre, faisant effort pour se relever en commandant l'attention : « Grâce aux prisonniers! » Ces mots sont gravés au bas de la statue. En accomplissant cette belle œuvre, le jeune David payait, d'une part, la dette de la reconnaissance, et, en même temps, il nous léguait à tous une leçon de patriotisme et de haute morale. « Grâce aux prisonniers! Grâce aux blessés! » Ce cri sublime sortant d'une église de village, encombrée des victimes de la guerre civile, le général mourant et l'artiste s'accordent pour le répéter aux échos; ils en font de concert une sorte de dogme pour l'avenir.

Revenons au volontaire de la République. A la pacification de la Vendée, il revint en Anjou. Ce soldat d'un jour rentrait dans son atelier plus pauvre qu'il n'en était sorti, mais sans se plaindre, car il avait participé, suivant ses moyens, au grand acte de la Révolution. En ce moment, son fils, qu'il ramenait par la main, n'avait pas plus de huit ans. Un peu plus tard, en 1800, sous le Consulat, lorsque l'enfant eut grandi, voulant que bon chien chassât de race, on commença par en faire un artiste ; on lui fit donc suivre les cours de dessin à l'Ecole Centrale d'Angers. Circonstance curieuse à rappeler en passant, parmi ses condisciples se trouvait M. Chevreul, le futur chimiste, un savant en herbe qui devait devenir centenaire. Quant au jeune David, le professeur était étonné de la rapidité de ses progrès : « En voilà un qui ira loin », disait-il en taillant ses crayons. Mon Dieu, il pronostiquait déjà ses succès, mais que d'efforts ! quelle application ! Avant tout, ce fils du prolétaire avait à tenir tête à la misère, et il le faisait vaillamment. Faute d'argent, ne pouvant s'acheter un chapeau, il n'assistait au cours que coiffé d'un bonnet de laine, vêtu d'un habit de camelot, rigoureusement serré à la taille, usé jusqu'à la corde et, n'ayant pas non plus de quoi se donner des chaussures en cuir, il portait des sabots. De tant de pauvreté, il résultait qu'il était un double objet de dédain de la part des

bons petits camarades. N'importe. Ces privations, cette livrée de l'indigence, c'était la suite d'une éducation véritablement spartiate. Quand on connait ces particularités d'une enfance si rigide, on ne s'étonne plus de voir que, dans le cours de sa vie, l'illustre artiste penche toujours du côté des humbles et de ceux qui souffrent.

En l'an XII, c'est-à-dire en 1804, à l'époque où Bonaparte va se faire couronner empereur, l'Ecole Centrale d'Angers est érigée en lycée ; ce sera dès lors un établissement scolaire semi-aristocratique. L'enfant du pauvre ne pourra donc plus y aller prendre de leçons. D'ailleurs, voilà que l'élève a dépassé douze ans. Il faut qu'il songe à gagner le pain de chaque jour. Il faut qu'il aide son père, qui est toujours sculpteur sur bois, et c'est là un autre genre d'apprentissage, celui dont parle Lucien de Samosate dans cette adorable fantaisie, intitulée *le Songe* et dans laquelle il raconte, lui aussi, son enfance. Ainsi les études classiques du futur auteur de tant de belles œuvres furent forcément interrompues ; l'écolier passa brusquement à l'état d'ouvrier, travaillant sur bois, en attendant qu'il pétrît la glaise, qu'il taillât le marbre et qu'il fît fondre le bronze. Mais son labeur était double, ainsi qu il arrive pour ceux dont l'âme a été touchée par les baisers d'une Muse. L'enfant consacre ses moments perdus à lire, à méditer, à s'exercer à écrire, à apprendre, à se faire une conscience,

et, un jour, il pensera, il créera et il écrira comme un maître. Et, chose aussi belle que consolante, à l'occasion du centenaire de sa naissance, le lycée d'Angers se montrera heureux de prendre le nom de lycée David d'Angers. Après cinquante ans écoulés, les bons petits camarades, ceux qui s'étaient si bien moqués du bonnet de laine et des sabots de jadis, étaient les premiers à applaudir.

Pour cette étude, écrite, du reste, à main courante, l'espace nous étant mesuré, il ne nous serait pas possible de nous arrêter à beaucoup de détails intéressants, ni de suivre pas à pas David d'Angers dans la rude carrière de ses débuts. J'ai à dire pourtant qu'il fallait avoir un grand cœur pour persister, pour ne pas jeter cent fois le manche après la cognée. Mais allons tambour battant, puisque nous sommes dans un temps où l'on obéit à la vapeur et à l'électricité, à une époque où l'on n'a plus le loisir de s'attarder en chemin, même pour reprendre haleine. Il y a déjà quelques années que le jeune Angevin, secouru, d'ailleurs, par une subvention de cent francs par mois que lui fait sa ville natale, a débuté par des succès d'écolier. En 1811, pour la deuxième fois, il monte en loge et, cette fois, il remporte, haut la main, le premier prix avec le bas-relief représentant la *Mort d'Epaminondas*. Ce grand prix l'exemptant de la conscription, chose importante sous l'Empire où tant de jeunes

têtes tombaient à toute heure sur les champs de bataille, il partit pour Rome, où il aurait à se perfectionner dans ses études. N'oublions pas de dire qu'il était muni de lettres de recommandation que lui avaient données ses maîtres et, en particulier, son grand et célèbre homonyme, Louis David, le peintre de l'*Enlèvement des Sabines* et du *Serment du Jeu de paume*. Il ne devait revenir en France que sous la Restauration, le 14 août 1816.

Ce séjour de près de cinq ans en Italie serait certainement un épisode propre à captiver le lecteur. Au moment où le lauréat entrait à Rome, il avait vingt et un ans. Sensible, impressionnable, plein de ferveur pour son art, aimant le beau avec passion, il se sentait comme naître à une vie nouvelle. Les premières impressions de la jeunesse, les grands souvenirs historiques dont il est entouré, ce beau ciel, ces monuments, la discipline de la Villa Médicis, la fréquentation, journalière de trente jeunes gens dont chacun dans sa spécialité est un esprit d'élite, les excursions en dehors des murs, que de choses ! que d'aliments pour la pensée ! quelles impressions à exprimer ! En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux une volumineuse correspondance, datée de ces temps heureux ; David d'Angers y a versé toute son âme. Je me proposais de faire halte à ce sujet et d'essayer quelques scènes où l'on verrait le jeune sculpteur tel qu'il a été

alors ; mais, non, encore une fois, répétons-le, ce luxe de narration ne me serait pas permis. Le temps nous presse. Nous avons à faire ce qu'en argot de journal on appelle un travail d'ensemble. Sautons à pieds joints par-dessus ces cinq années de jeunesse et revenons dare dare à Paris, quand l'étudiant d'hier est enfin dans l'entière possession de son art et qu'il est un homme fait.

Il revient donc à Paris ; mais si la grande ville n'a pas changé de place, elle n'est pourtant plus la même. Pendant qu'il était à Rome, deux révolutions politiques ont eu lieu coup sur coup. L'Empire n'est plus. Napoléon est tombé. Il est même tombé deux fois, à Moscou et, au bout d'un an, à Waterloo. Les Bourbons sont de retour et, avec eux, ils ont ramené un peu de l'ancien régime. Un des maitres de l'artiste, Louis David, le conventionnel, est en exil, où il mourra. L'axe de l'art aussi a subi des changements. Aux sujets empruntés soit aux anciennes Républiques, soit au polythéisme païen, succède l'extase chrétienne, une sorte de ressouvenir du moyen âge. Au premier aspect, le revenant de Rome est quelque peu dépaysé : il lui faut un peu de temps et beaucoup de bonne volonté pour se recueillir et aussi pour se remettre. Disons-le : ce brusque changement à vue ne plait guère au fils de l'ancien volontaire de la République, mais l'amour de la sculpture finit par l'emporter sur

tout, et peu à peu le calme se refait dans la conscience de l'artiste. Il y a, d'ailleurs, pour ce jeune homme l'impérieux besoin de ne pas donner un démenti à ceux qui ont cru en son génie ; il y a aussi le besoin de gagner son pain. En tout temps, le métier de sculpteur a été des plus ingrats. Sous les Bourbons de la branche aînée, il n'était pas en trop grande faveur, mais il n'y avait non seulement à en vivre, mais encore à s'y faire un grand nom. Voyez en cela l'équivalent des douze travaux d'Hercule, et ce que je dis là n'a rien d'outré.

Une statue, en marbre ou en bronze, qu'est-ce donc ? Presque toujours, c'est l'ornement, c'est l'orgueil d'une ville. On prend grand soin de la poser dans l'endroit le plus apparent, à la place d'honneur. Tous la voient. L'étranger accourt pour la contempler. Pas un géographe qui s'exempte de la signaler à l'attention du voyageur. Cent mille âmes, en passant, chaque jour, près d'elle, la saluent respectueusement ou, dans tous les cas, ne l'envisagent qu'avec un religieux silence. Le grand-père la raconte à ses petits-fils. Une statue est la suprême récompense des grands services rendus au pays. Chez tous les peuples civilisés, depuis le commencement des temps historiques, on en a fait le signe le plus certain de la gloire, puisque c'est presque un honneur divin. Et cependant très peu savent au fond ce que c'est que ce monument entouré de la vénéré-

ration publique. La foule ignore ce qu'il a coûté de démarches, de rebuffades, de prières refoulées, de chamailleries, de rêves, d'études, de labeurs, de peines et souvent de larmes amères à celui qui est parvenu à le faire sortir de sa pensée. Voilà l'œuvre en place. Le vulgaire passe. Il contemple. S'il sait le nom du demi-dieu, il ne s'inquiète pas de savoir celui de l'ouvrier. Il passe, il regarde, et c'est tout. Mais pour ceux qui connaissent le dessous des cartes, comme on dit, pour quiconque a une légère notion d'art, pour l'homme qui a pu pénétrer, un seul jour, dans un atelier d'artiste, pour celui qui, critique ou amateur, a été admis à voir de près le long et douloureux enfantement de ces chefs-d'œuvre, si vous saviez combien de sacrifices de tout genre cela représente ! Avant même qu'il ait à remuer dans sa tête la conception de son œuvre, il y a toute une série de préliminaires plus écœurants les uns que les autres. Premier point : est-ce bien à lui que sera accordée la commande ? Vingt rivalités jalouses veillent nuit et jour et sont à combattre. Cent protecteurs cachés, cent puissances occultes de l'un et de l'autre sexe, sont à visiter ou à désarmer. Les maitres barrent souvent le chemin, les émules sont gonflés d'envie. D'autre part, la critique, bien souvent aveugle, s'agite déjà. « Est-ce à lui, n'est-ce pas plutôt à tel autre qu'il faudrait confier ça ? » Mais je suppose la commande votée. Déjà aux

trois quarts brisé par ces combats à coups d'épingle qu'il a eu à soutenir, le sculpteur se met au travail. Pour le coup, ses méninges sont en feu ; son cerveau se change en fournaise. Quelle forme préférera-t-il ? Il faut décider la pose qu'il donnera au héros. De quelle taille le fera-t-il? car il y des proportions à garder, suivant l'importance des sujets. A quel épisode de sa vie fera-t-il allusion ? Choisira-t-il le bronze ? Le marbre irait peut-être mieux ? A ce sujet, écoutez les uns et les autres, et, dès lors, de quelque côté que vous penchiez, vous êtes sûr d'avance de vous faire une myriade d'ennemis. Est-ce tout ? Hélas ! non, cent fois non ! En regard de tout cela arrive sans cesse la question d'argent, un objet de dégoût pour les délicats. On était convenu, je suppose, d'une somme de 30,000 fr. en chiffres ronds. Au moment de délier les cordons de la bourse, qu'il s'agisse d'une souscription ou du vote d'un conseil municipal, voila qu'on ne réunit plus que 25,000 francs. Vous comprenez que ce fait imprévu dérange tout ; c'est comme un château de cartes renversé. Eh bien, quoi ! un artiste est au-dessus de ces mesquins détails. On est un Phidias, oui ou non. Est-ce que, lorsqu'on a le cœur bien situé, on travaille pour l'argent ? Bon pour les gens grossiers du commerce ! Bon pour les épiciers ! En tout cas, on avait dit 30,000 francs ; on ne peut plus donner que 25,000 francs. Des lors, c'est à

prendre ou à laisser. Si vous n'acceptez pas, dix autres sont là, aux écoutes, qui ne demanderont pas mieux que de prendre livraison. Et l'artiste qui a déjà donné à l'affaire sa pensée, ses veilles, ses sueurs, son sang, son génie, baisse la tête et finit par accepter, sachant bien que les 25,000 fr. suffisant à peine pour les frais, il n'y aura pas un centime pour lui. — Il faut qu'il vive de pain sec et de gloire.

Tel était l'état de la statuaire, tels étaient les usages, il y a quatre-vingts ans, à l'heure où Pierre David rentrait à Paris pour y vivre de son art. Il revenait d'Italie, la tête pleine de grands projets, mais la bourse vide. Un peu avant de rentrer en France, encouragé par Canova, il avait eu le désir d'aller voir, ne fût-ce qu'un moment, l'Anglais Flaxman, dont il admirait le talent. On lui avait dit, au surplus, que ce maître, ayant de grandes entreprises à terminer, serait frappé de ces heureuses dispositions et ne manquerait pas de l'employer. A peine arrivé à Londres, le jeune homme vit qu'il avait couru après le plus décevant de tous les songes. L'accueil qu'on lui fit fut froid, par conséquent peu engageant ; en très peu de jours, il put voir qu'il n'y avait pour lui rien à faire de bon sur le pavé inclément de la capitale des Trois-Royaumes, et il revint à Paris. — En ce temps-là, l'invasion amenée par les Cent-Jours durait encore ; c'est dire que l'esprit public était bien plus à la haine,

à la politique, à la tristesse qu'aux préoccupations de l'art. Néanmoins, comme le Revenant était un opiniâtre, il ne se laissa pas décourager. L'aspect de la misère ne lui faisait pas peur, puisqu'il avait été allaité, pour ainsi dire, par la pauvreté. Il ne craignait ni la faim, ni le froid des mansardes, ni la peine Il persista et il fit bien. A Rome, où il avait eu le loisir de boire un peu à la tasse de l'antiquité, il s'était arrêté à lire l'éducation d'Achille que le Centaure a nourri de la moelle des lions et des ours, et cet exemple l'avait aguerri. Il s'assujettit alors résolument aux rudes pratiques d'une vie sobre jusqu'à ressembler à celle des cénobites. Il ramassa sa pensée pour la rendre plus vive. Il étudia, accepta les tâches les plus modestes et, peu à peu, martyr de son art, mais martyr auquel la palme ne pouvait manquer d'arriver, un jour ou l'autre, il finit par secouer l'obscurité et le dénuement et par devenir, ce qu'il méritait d'être, le sculpteur le plus connu de notre France.

Si jamais titre fut mérité, dignement porté, vous avouerez avec moi que c'est bien celui-là. Y a-t il une gloire réelle de notre grand pays que David d'Angers n'ait célébrée? Prenez la nomenclature de ses œuvres et voyez les grands noms dont elle est formée. Entre nous, c'est comme une Voie Lactée, toute étincelante d'étoiles de première grandeur. Chez nos ancêtres de la Renaissance, la fécondité était, à bon droit,

regardée comme une des facultés du génie. Qui donc pourrait se flatter d'avoir été plus fécond que ce patient et merveilleux travailleur, qui a donné des monuments à toutes nos grandes villes, des tombeaux aux cimetières, des statues aux places publiques, des bustes aux musées, des médaillons par centaines aux collections d'amateurs ? Après le monument votif de l'église de Saint Florent dont j'ai déja parlé, David d'Angers a fait le général Foy pour le Père-Lachaise, Armand Carrel pour le cimetière de Saint-Mandé, un Jean Racine, debout, pour la Ferté-Milon, un Pierre Corneille pour la ville de Rouen, un Jean Bart pour la ville de Dunkerque, un Thomas Jefferson pour les Etats-Unis d'Amérique, un Philopœmen pour le jardin des Tuileries, et, soit en bustes, soit en médaillons, cette incomparable galerie de portraits qui va des tribuns de la Convention nationale aux poètes, aux historiens, aux artistes de la génération de 1830.

L'histoire de l'art ne peut passer sous silence deux admirables bustes de Victor Hugo, qui l'un et l'autre, conservés pieusement par les héritiers du grand poète, ont servi de type au monument que les disciples d'Olympio ont élevé à leur dieu. Combien d'autres grandes pages dont nous n'avons rien dit ! Tout le monde sait que le Fronton du Panthéon suffirait à lui seul pour illustrer son auteur. Mais, toutes les fois qu'on a à prononcer le nom de l'artiste, comment oublier un

autre chef-d'œuvre, celui que le voyageur va voir en Grèce, la jeune Muse, qui, penchée sur une pierre tombale, y écrit le nom de Marco Botzaris, le héros de l'indépendance hellénique ? — Un chef-d'œuvre incontesté, mais, tout à l'heure, quand j'énumérais les tristesses que le sculpteur a eu si souvent à éprouver au moment où il se prépare à créer, je ne disais pas, je ne pouvais pas encore dire le supplice d'enfer qu'il a à endurer lorsque, de son vivant, il voit l'amour inepte du mal, l'ingratitude et la barbarie s'en prendre à son œuvre. Cette misère des misères, David d'Angers l'a connue. Une première fois, ç'a été pour le Fronton du Panthéon, une page trop révolutionnaire, au gré de certaines gens. Sous Napoléon III, M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, maudissait le jeune âge où il avait été républicain et libre-penseur. Dès que le Panthéon fut rendu au culte catholique sous le nom de Sainte-Geneviève, pris d'un accès de ferveur, il parla de faire détruire l'œuvre qu'il avait tant vantée jadis. Pourtant, comme il s'y trouve un Bonaparte, général de la République, on lui objecta que le fait de promener le marteau sur cette figure ne serait pas seulement un acte de vandalisme, mais que, vu le neveu régnant, ce serait aussi un sacrilège, presque un crime de lèse-majesté. Et le Fronton du Panthéon fut sauvé ; on ne pulvérisa pas le bas-relief.

Il n'en devait pas être de même pour l'autre chef-d'œuvre. Ancien représentant du peuple à la Constituante de 1848, signalé aux hommes du Deux-Décembre pour la ferveur de ses opinions républicaines, David d'Angers avait été proscrit, dès le lendemain du coup d'Etat. Pendant les premières années, il errait à travers l'Europe comme Michelet, comme Victor Hugo et tant d'autres. Rongé par le chagrin, il eut l'idée d'aller en Grèce pour réaliser, même sur le tard, ce rêve qu'il avait fait autrefois à la Villa Médicis. Après avoir gagné Trieste, après mille tracasseries de la part de l'Autriche, il arriva enfin à Athènes. Là, toutes sortes de désillusions lui montèrent au cœur. Il ne retrouvait plus la Grèce que l'histoire et les poètes lui avaient fait rêver. Hélas ! l'Hymette est une butte pelée, l'Ilyssus un pauvre ruisseau sans eau, le Parthénon un amas de décombres. Il croyait aller au-devant de Démosthènes, il se trouvait en face d'un marchand de tomates ; Thémistocle était un balayeur des rues et Aristide un tondeur de chiens. Mais ce n'était encore rien que le spectacle de cette déchéance. Sentant remuer en lui des entrailles de père, il éprouva le désir de pousser jusqu'à Missolonghi pour y voir sa Jeune Grèce, sa Muse de la Patrie, écrivant sur le tombeau du guerrier le nom de Marco Botzaris. — Désillusion sans pareille ! Il y vit cette adorable statue, l'objet de ses prédilections, mutilées par des balles et cou-

verte d'inscriptions obscènes. C'en était assez. C'en était trop Son cœur saigna, on peut le dire. Il a contracté alors la maladie qui, un peu plus tard, à son retour en France, devait le frapper à mort et l'emporter.

Cet exil de David d'Angers, c'est l'un des crimes, c'est l'éternelle honte du lamentable fantoche qui l'a édicté. De quoi le grand artiste s'est-il rendu coupable ? Toute sa vie, il avait dépensé son génie à glorifier la France, ses héros, ses poètes, ses grands hommes. A la vérité l'auteur du Fronton du Panthéon avait aussi travaillé à l'avènement de la République, et ce devait être là le véritable grief, la cause de son bannissement. Mais cette même République qui fermait les portes de la patrie aux Bourbons et aux d'Orléans, pourquoi avait-elle l'inconcevable faiblesse de les ouvrir aux Bonapartes ? Après le 2 Décembre, l'illustre sculpteur se retira en Belgique. Il s'y retrouvait avec cent autres patriotes, mais il était sous le coup d'une nostalgie bien concevable chez celui qui nous avait donné Philopœmen et les autres hommes de Plutarque ; il réalisait alors un rêve longtemps caressé en se dirigeant vers la Grèce. Il courut à Athènes, qu'il nommait sa *sublime prison*. Ne s'y était-il pas senti appelé par Phidias, par Praxitèle et par Lysippe, ses ancêtres ? Il avait alors soixante-cinq ans (1855). Quand l'été arriva, il alla se fixer sur les bords du Céphise, à

Képhissia, dans une maison rustique. Ce fut là qu'il se remit à lire Eschyle, Sophocle, Euripide, les trois grands tragiques grecs, en s'imposant pour tâche de crayonner les principales figures qui rayonnent dans leurs œuvres. Tous les touristes vous diront que les Hellènes ont hérité, ceux-ci de la beauté, les autres de l'attitude de leurs pères. Naturellement il s'inspirait de ces modèles pour jeter ses croquis sur le papier. Il a aussi ressuscité les âges des Clytemnestre et des Œdipes. Par bonheur, ces précieux dessins ont été conservés et un ami de sa famille, M. Henry Janin, a recueilli ces compositions pour en former le plus précieux des albums. — David d'Angers venant passer en Grèce les derniers jours de sa vie qui a le plus servi à diviniser l'art, que dites-vous de cette page d'histoire ?

La misère, l'étude, le travail, vingt chefs-d'œuvre, la gloire, l'exil, telles sont les lignes principales de cette vie d'un glorieux ouvrier. Quand David d'Angers est mort, on était en plein Empire ; les Bonapartes, issus de la République, avaient en horreur ou en effroi tout ce qui pouvait leur rappeler leur origine. Au seul nom de l'ancien représentant du peuple, du proscrit d'hier, de l'exilé sans motif, le gouvernement de Napoléon III, fidèle à sa règle de conduite, arrangea les obsèques de façon que le deuil public ne pût se manifester librement dans toute son étendue. Sur le parcours du convoi, suivi d'une assistance

considérable, M. Robert David d'Angers, son fils, conduisait le deuil avec son grand-oncle maternel, M. Ossian La Réveillère-Lepeaux. Il y avait un grand déploiement de forces. Les postes étaient doublés. Au Père-Lachaise, la garde municipale en grand nombre, avec le sac au dos, la baïonnette au canon, comme si l'ombre de ce mort était un danger pour le trône impérial. Je me hâte de dire que le recueillement profond du cortège démontra l'inutilité de tant de précautions militaires. Sur le caveau, deux discours furent prononcés, le premier par Fromenthal Halévy, l'auteur de *la Juive*, au nom de l'Académie des Beaux-Arts ; le second, par M. Vinet, secrétaire de l'Ecole des Beaux-Arts. Quand aux amis politiques de l'illustre défunt qui avaient suivi le convoi, il leur avait été impossible de pénétrer dans le cimetière dont la police défendait l'entrée. Journalistes, tribuns, anciens compagnons des luttes pour la liberté, aucun d'eux ne fut donc en état de prononcer le dernier adieu. Même chose que pour Lamennais, Béranger et François Argo. Le despotisme avait peur de ces morts.

On sait que la gloire du statuaire n'en devait être que plus grande. Dès le lendemain de ces obsèques aux trois quarts étouffées, la ville natale de David réclamait pour son compte la survivance du grand artiste et le regardait, non sans droit, comme l'un de ses enfants les plus illustres. On

décida, dès lors, de fonder un musée spécial qui serait uniquement composé des œuvres si nombreuses du mort et qui porterait son nom. Quand vous traverserez les provinces de l'Ouest, arrêtez-vous à Angers ; le premier venu, un homme du peuple ou un marquis, n'importe, le premier que vous rencontrerez dans la rue, vous prendra par la main et mettra un chaleureux empressement à vous conduire à l'endroit où la piété patriotique des Angevins a rassemblé tant de chefs-d'œuvre. Il va sans dire que, pour une grande partie, cette précieuse collection ne se compose que de copies, c'est-à-dire de moulages, mais ces copies sont de l'exactitude la plus scrupuleuse. Ce musée, déjà si intéressant par lui-même, puisqu'il reflète toute une vie de travail et de combat, est un premier hommage ; Angers a tenu à en rendre un second, et toujours en vue d'honorer la mémoire du travailleur qui est né dans ses murs. Au cours de cette Etude, j'ai déjà eu occasion de le dire : le lycée de la ville se nomme désormais lycée David d'Angers.

Ainsi qu'on a pu le voir en parcourant ces pages, l'auteur du *Philopœmen* a eu, dès sa naissance, à traverser les jours les plus pénibles. La misère a présidé à sa première heure ; la pauvreté l'a pris tout enfant et n'a consenti à le quitter qu'à son âge mûr. Il a eu à souffrir des rivalités déloyales, à écraser vingt fois le serpent de l'envie. Il a dû se mesurer avec des

haines mesquines dont quelques-unes sont allées jusqu'à la tentative d'assassinat. Dans l'opuscule publié par son fils, on voit qu'un ennemi caché a essayé de le tuer trois fois. Mal compris à ses débuts, il a été rebuté, menacé dans ses œuvres, proscrit à cause de ses opinions politiques et, finalement, il a eu la douleur de se voir outragé cruellement, en Grèce, dans celle de ses statues qui méritait le plus d'être respectée par la postérité. Toutefois, ne soyons pas trop injustes et, en passant, indiquons les nobles et consolantes compensations que le Sort a bien voulu lui ménager. Oui, il a bu l'éponge imbibée de fiel et de vinaigre, mais tout ce qu'il y a eu de grand, de fier et d'auguste dans notre siècle s'est plu à l'entourer d'une vive affection. Châteaubriand lui a tendu sa main homérique ; Béranger l'a aimé comme un fils ; Lamennais lui écrivait ; François Arago lui donnait l'accolade ; Gœthe, mourant, a voulu avoir son buste fait par lui ; H. de Balzac a mis au frontispice de l'un de ses livres que ce sera surtout à cet artiste, auteur de son médaillon, qu'il devra l'immortalité ; Victor Hugo a fait sur lui la belle ode aux grandes strophes dont nous avons parlé plus haut ; Alfred de Musset lui adressait de charmants billets d'une prose diamantée. Je ne dois pas oublier qu'un des plus grands peintres de notre temps, l'auteur de la *Stratonice*, a fait le portrait de notre artiste. « *Ingres à son ami David d'Angers*,

Rome 1815 ». Combien d'autres gages de mémorables amitiés ! Que d'éclatants souvenirs !

Néanmoins, il reste à payer à ce contemporain dévoué à tous les autres une dette d'honneur, et je vais vous dire laquelle. La ville de Paris, qu'il a tant contribué à orner, devait et avait promis de donner à l'une de ses rues le nom de l'infatigable producteur. En 1870, au retour de la République, il y avait à cet égard une promesse formelle. Par malheur, le jeu des événements s'est opposé à ce qu'on tienne cet engagement. On sait qu'il existe à Montmartre une zone spécialement consacrée à la sculpture. En vue du boulevard de Clichy, on trouve, se touchant, plusieurs rues ensoleillées de gloire. C'est d'abord la rue Coustou, tout à côté la rue Germain-Pilon, tout auprès la rue Houdon, un peu plus haut, près du Moulin de la Galette, la rue Girardon. En comprenant bien qu'il y avait à compléter cette harmonie en y ajoutant un nom des temps modernes, les édiles d'alors avaient pensé que ce nom à mettre en relief par là serait à bon droit celui de David d'Angers. Or, comme une grande rue transversale, la rue de l'Empereur, venait d'être débaptisée par le peuple à la suite de la journée de Sedan, le conseil municipal avait prononcé le nom du grand statuaire. Aucun autre ne pouvait mieux convenir. Déjà la chose avait été consentie et acceptée avec empressement par tout le quartier. Que vous dire maintenant ?

Le Seize-Mai venait de se révéler. Depuis la chute de M. Thiers, les amis politiques de l'artiste n'étaient plus au pouvoir. Un nouveau préfet, peu favorable aux questions d'art, occupa l'Hôtel de Ville et passa l'éponge sur la promesse faite la veille. A cette rue qui devait compléter l'axe des sculpteurs, par antipathie pour la cause républicaine, il donna le nom d'un général du premier Empire, la rue Lepic. Sans doute ce général a été un brave général et un galant homme, mais qu'est-ce que ce nouvel écriteau peut bien dire au passant? Quelle leçon y trouveront nos fils? A la vérité, le tour de passe-passe ne se fit pas sans protestation. Plusieurs conseillers municipaux firent entendre des plaintes. De son côté, M. David d'Angers fils a réclamé à plusieurs reprises, mais on ne lui a répondu que par un joli tour d'escobarderie :

« Il avait été dit, Monsieur, qu'on mettrait le nom de votre père à une rue de Paris; eh bien, regardez : la chose et faite. Qu'avez-vous encore à réclamer? »

La chose est faite! Oui, sans doute, mais apprenez comment. Il y a là un très beau raffinement d'ironie. On a donc inscrit le nom du grand artiste sur les extrêmes lisières de la ville, au bout des Buttes-Chaumont, dans une sorte de cul-de-sac qui confine aux Abattoirs. Imaginez une rue dérisoire de trois ou quatre maisons, tout au plus, un abject sentier sur lequel il ne passe pas dix

personnes par jour. Tel est l'escamotage qu'on a joué en se moquant. Tel est le bel exploit de M. Ferdinand Duval, l'ancien préfet. Très certainement Paris n'a rien connu de cette prouesse d'un préfet du Mac-Mahonat. Mais tout fait espérer que les choses ne resteront pas en cet état. Laissons là, si vous le voulez bien, la question des dissentiments politiques. Ne voyons dans l'affaire que ce qui intéresse l'art. Il y a là tout à la fois un déni de justice et une insulte à la mémoire d'un grand travailleur qui a été aussi un citoyen illustre, un ancien habitant de Paris qui a orné, embelli et glorifié Paris. Il y a donc là une dette à acquitter. Si je suis bien renseigné, le fils du sculpteur renouvelle avec énergie ses premières protestations et le conseil municipal, mieux renseigné, commence à s'inquiéter de ses plaintes. Au cas où l'on ne rendrait pas la rue Lepic au nom de son père, il y a lieu d'espérer qu'au premier jour, on en trouvera une, assez importante, digne enfin de son parrain, qui se tiendra pour heureuse de porter le nom injustement proscrit, un grand et beau nom.

ROGER DE BEAUVOIR

I

Un mot de Léon Gozlan. — Un homme d'autrefois. — Filleul des fées. — Roger de Beauvoir et l'ambassade du prince de Polignac. — La Révolution de Juillet. — Une première ode. — L'*Ecolier de Cluny*. — L'œuf de *la Tour de Neste*. — Une admiration. — M. Eugène Scribe. — Ce qu'on lit dans un album. — Les directeurs de théâtre d'il y a soixante ans. — L'épigramme. — Une haine sans motif. — *Valentine*. — Les premiers récits de George Sand. — Pourquoi ce nom. — L'émotion d'H. de Balzac. — Encore *l'Ecolier de Cluny*. — Sixain à une actrice. — Byron et Piron. — Un souper chez Véry. — Une assiette. — Vingt-deux vers. — George Sand refuse de les lire. — Une scène dans un foyer de théâtre.

En parlant de lui, Léon Gozlan disait : « Un jour, quand on écrira l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle, Roger de Beauvoir sera une figure. Laissons de côté ses œuvres qui ont été conçues avec trop de précipitation, en l'absence de tout calme. C'est du personnage social qu'il est question. Eh bien ! ce sera un type, celui du

dernier amateur de littérature. Regardez bien. Il est moitié homme du monde et moitié homme de lettres, moitié poète, moitié prosateur, moitié châtelain, moitié bohème. En dernière analyse, un être bissextil, avec les attributs les plus contradictoires, une nature d'autrefois qui a plus d'une fois causé un vif étonnement aux gens d'aujourd'hui. »

De quelle époque, au juste, était-il ? Les biographes le font naître en 1809. Ils ont dû se tromper, ces greffiers de l'histoire, si souvent sujets à l'erreur. Le joyeux garçon, la belle humeur en personne, l'insouciance en chair et en os, n'a pu être que le survivant d'une ère entièrement vouée au plaisir. Quant à moi, j'ai toujours pensé que c'était un voluptueux du temps de Barras, peut-être même un roué, que la Régence ou le Directoire avaient laissé tomber du pli de leur linceul. En effet, ce demi-millionnaire n'avait pas l'air d'être notre contemporain. Il a vécu au milieu de notre siècle de chiffres et de graves pensées comme s'il y eût été tout à fait étranger. Dans certains jours, à souper, au dessert, on le voyait partir et éclater à l'unisson du vin d'Aï dont les servants venaient de faire sauter les bouchons, et il avait alors la mine d'un homme profondément dépaysé et ahuri. Imaginez Lazare après sa résurrection. Ne se voyant guère entouré que de convives à mine morose, il se disait :

— Ah çà ! comment se fait-il que je ne leur

ressemble pas ou bien qu'ils me ressemblent si peu ?

Que ce soit en 1700 ou en 1795, ou en 1809, qu'il soit venu au monde, peu importe la date. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les fées l'ont comblé de tous les dons. Sortant d'une très bonne famille de Normandie, beau, bien fait de sa personnes avec une figure fleurie et des plus avenantes, doué d'une élégance native, la parole facile, une voix sympathique, un rire qui n'avait rien d'amer, il trouvait sur son berceau des parchemins qui lui assuraient la propriété de deux châteaux, entourés de terres en plein rapport, c'est-à-dire trente mille livres de rente pour le jour de sa majorité. Après avoir fait dans un collège de Paris ses études classiques, il s'apprêtait à entrer dans le monde. Mais quel état choisirait-il ? Le désir de ses parents était qu'il s'essayât dans la diplomatie, où sa belle mine et sa fortune, sans compter de hauts patronages, lui eussent procuré un rapide avancement. Au fait, étant brillant cavalier, n'aurait-il pas pu être en passe, un jour, de devenir un Buckingham ou un Albéroni ? Mais, déja, la Charte aidant, les choses n'étaient plus ce qu'elles avaient été sous l'ancien régime. Bien porter la toilette, saluer à propos, dire galamment des riens dans un salon, c'était bien, mais ce n'était plus un mérite suffisant. A dater du Congrès de Vienne, il a été admis que, pour être seulement attaché d'ambas-

sade, il est indispensable de connaître les rudiments du droit des gens. Il faut donc être allé à l'Ecole de droit pour y étudier les codes. Or, c'était là un assujettissement auquel l'apprenti viveur n'aurait jamais pu ce soumettre.

Cependant, au moyen d'un compromis, on put l'atteler au secrétariat d'un plénipotentiaire. On se rappelle qu'avant de devenir le premier ministre de Charles X, le prince de Polignac fut envoyé à Londres en qualité d'ambassadeur. Le jeune homme obtint de faire partie de ses bureaux et partit avec lui pour l'Angleterre. En réalité, ce n'était pour lui qu'une occasion de voir du pays; car vous imaginez bien que ce bachelier d'hier, si bien renté, n'eut pas à faire œuvre de ses dix doigts.

Cette ambassade, du reste, ne devait pas être de longue durée. L'histoire nous dit assez que ce n'était qu'un artifice de cour. On cherchait à préparer l'entrée en scène du prince comme premier ministre. Le vieux roi comprenait qu'il y avait, avant tout, à donner un peu de relief au coopérateur auquel il confierait bientôt le soin de faire un coup d'État. Dès que le cabinet Martignac fut renversé, le prince de Polignac fut rappelé de Londres et le jeune Roger de Beauvoir revint naturellement avec lui. On le pressa encore une fois d'opter pour une carrière.

— Ne veux tu donc rien faire? lui disait la famille.

— Si ! Je veux faire de la littérature.

— Allons, nous le disions bien : tu ne veux rien faire.

Après tout, vivre en bel esprit, improviser des vers dont quelques-uns ne manquaient pas de charme, cela semblait être sa vocation. Fallait-il la contrarier ? N'oublions pas de dire qu'à cette époque, le vent était à tout ce qui touchait de près ou de loin à l'art littéraire, au livre, au théâtre, au journal. L'aurore des grands jours romantiques se levait. Cinq ou six noms de poètes, l'honneur de l'avenir, commençaient à rayonner dans notre ciel comme autant de soleils, et, à leur suite, venait toute une pléiade d'étoiles. Pourquoi cet élégant et jovial débutant ne s'engagerait-il pas dans cette voie ? Insistons ici sur un détail. En 1829, avoir trente mille livres de rente, c'était être plus riche qu'on ne l'est de nos jours avec cinquante mille. Il n'y avait pas à redouter pour lui le sort de Gilbert ou la fin de Malfillâtre. On lui donna donc congé de faire des vers tout à son aise.

Il ne se le fit pas dire deux fois et il n'avait pas attendu la permission pour rimer. Mais au commencement de 1830, nonobstant la fièvre de libéralisme qui soufflait sur Paris, il ne cherchait pas encore à se dégager du milieu aristocratique dans lequel il avait été élevé. Ce fut alors que, se façonnant un blason, il ajouta à son nom patronymique de Roger celui de la propriété de Beau-

voir qu'il possédait en Normandie. En même temps, il ne chantait que les bonnes doctrines. Dieu, le Roi, les Dames et les Honnêtes gens, puisque telle était la devise adoptée par les poètes de la légitimité. Rien de mieux, et le voilà qui fait des ballades ; mais tout à coup le vent de la politique change. Un grand orage s'annonce dans le firmament constitutionnel par des foudres et des tonnerres comme au Sinaï. Charles X tombe ; les lis sont arrachés du sol et le prince de Polignac, poursuivi par des cris de mort, est jeté sur la sellette d'une Haute Cour de justice. Ce jour-là, toutes les Muses prennent la cocarde tricolore. Toutes célèbrent la Révolution. C'est comme un assourdissement de lyres, de théorbes et de guitares. Dans cette mêlée de Simonides, on distingue depuis Victor Hugo, que le vieux roi a jadis décoré, le jour de son sacre, jusqu'à Mlle Delphine Gay (plus tard Mme Emile de Girardin), qui, la surveille, était lectrice du même monarque. Roger de Beauvoir, buvant cette contagion lyrique par les narines, publie une première ode que j'ai retrouvée dans la *Revue de Paris* d'alors. Il y célèbre en stances inspirées la victoire du peuple et la chute de ce ministre qu'il avait suivi l'an dernier à Londres. Comptez sur les roulades du rossignol, si vous voulez. Ne comptez pas sur les poètes.

Reconnaissons-le, c'est la première et peut-être aussi la dernière fois qu'il aura touché à la

politique. Lui, se casser la tête à ces choses-là ! Qui a pu vivre auprès de lui seulement un jour a été à même d'observer qu'il ne lui eût pas été possible de s'arrêter cinq minutes de suite sur un seul objet et surtout sur quelque chose de sérieux. Au temps dont il s'agit, d'ailleurs, il était dans toute la verdeur, mais aussi dans toute la fougue de la jeunesse. Très jeune, très beau, raisonnablement riche, nul ne se voyait plus entouré de séductions. Il fit ce que font tous ceux de son âge : il se jeta à corps perdu dans le plaisir tel qu'il se présente, quand on a vingt ans. Mais la merveilleuse endémie poétique du temps, pernicieuse pour tel ou tel, par exemple, pour Victor Escousse et Auguste Lebras, fut salutaire pour lui ; elle le préserva, elle, en ce sens qu'elle lui insuffla la noble envie de se faire un nom. Des vers, qu'il improvisait déjà avec une étonnante facilité, il s'exerça à la prose, chose cent fois plus malaisée, au dire des Duclos. Il était homme de lettres.

Ceux qui sont au courant de notre histoire littéraire n'ont pas oublié qu'ayant sans cesse les yeux tournés vers le passé, l'Ecole romantique était parvenue à remettre à la mode l'amour du moyen âge.

Après le grand succès de *Notre-Dame de Paris*, épopée gothique, ce travers prenait la tournure d'une frénésie. Il y eut des collèges de Jeunes France où l'on affectait de ne parler que le lan-

gage du sire de Joinville, que l'on n'entendait pas toujours. Survint le bibliophile Jacob avec ses bizarres conceptions : *la Danse Macabre*, *les Francs Taupins*, *le Roi des Ribauds* ; H. de Balzac faisait déjà annoncer *les Contes drôlatiques*, si bien calqués sur *l'Heptaméron* de la reine de Navarre. Ce fut pour marcher de pair avec cette mode que notre débutant composa son premier livre, écrit autant que possible avec le glossaire de Rabelais. Cet in-octavo avait pour titre : *l'Ecolier de Cluny ou le Sophisme*, et pour personnage principal Buridan, lequel devait être choisi, plus tard, pour être la cheville ouvrière de *la Tour de Nesle*, celui des drames de la nouvelle Ecole qui a le plus captivé la France moderne et l'Univers lettré. Soit dit en passant, dans cinq ou six procès fort injustement intentés à Alexandre Dumas par M. Frédéric Gaillardet, à propos de la paternité de cette œuvre, les avocats ont quelque peu prononcé le nom de l'auteur de *l'Ecolier de Cluny*. Il est certain que cet ouvrage a plus servi à la confection du drame que le puéril et informe manuscrit d'où est sortie l'idée de la pièce.

Ce roman moyen âge fut une entrée de jeu, comme on dit de nos jours. Entraîné par l'instinct de mobilité qui devait dominer sa vie entière, l'auteur ne donna pas suite à cette forme. Les compositions d'une étendue moindre s'accordaient bien mieux avec ses goûts. Il visait

le théâtre et plus particulièrement le vaudeville, cette petite comédie bourgeoise dont raffolait le Paris de cette époque. Si épris qu'il fût de la théorie des novateurs, il ne pouvait prendre sur lui de rejeter les scènes enjolivées de couplets, et M. Eugène Scribe, le grand-maître du genre, était alors l'une de ses admirations. C'était au point qu'il donnait de l'argent pour qu'on lui montrât la personne de celui qui avait composé *le Mariage de raison*. En effet, aux premiers feuillets d'un volumineux album in-4°, sur lequel il mentionnait, le soir, tout ce qui lui était arrivé de remarquable dans la journée, on pouvait lire ces trois lignes, écrites de sa main : « 25 août 1830, donné un franc à F..., commissionnaire, près du Gymnase, afin qu'il me fasse voir M. Scribe, quand il viendra à la répétition ». Un peu plus tard, environ trente ans après, le nom du fécond auteur dramatique se trouvera encore sous sa plume, mais ce sera dans des circonstances tout à fait différentes, ainsi qu'on sera admis à le voir plus loin.

Il s'essaya à faire du vaudeville, j'y reviens; mais, au bout de trois tentatives, il abandonna vite la partie. Brocher un acte, y coudre des airs en vogue, avec de petits vers ailés, ou tendres ou moqueurs, rien de plus facile. Il y réussissait comme un autre et mieux qu'un autre, mais le plus pénible c'était de présenter la pièce et de la faire recevoir. Pour le coup, il se retirait devant

la difficulté de la tâche. A presque tous les points de vue, les directeurs de ce temps-là étaient des pachas vivant à l'asiatique et faisant de leurs caprices une loi. Ils gardaient un manuscrit six mois, un an, deux ans, ânonnant des paroles sans suite en guise de réponse ou même dédaignant de répondre.

« Après tout, disait le débutant, ayant du pain sur la planche, avec du beurre dessus, je n'ai pas besoin du bon plaisir de ces bélitres. Qu'ils aillent se coucher ! »

Et il ne faisait plus de littérature que comme passe-temps.

Par malheur, il donnait la préférence à l'épigramme.

Un moraliste, je ne sais plus lequel, mais je crois bien que c'est la Rochefoucault, a dit que ce méchant animal qu'on appelle l'homme en voulait toujours à celui auquel il avait fait du mal. J'ai pu voir cent fois en ma vie combien cette désolante observation renfermait de vérité. Chez les gens de lettres surtout, j'ai vu ceux qui avaient parfois déchiré leurs confrères, leur vouer une haine sans fin, uniquement parce qu'ils les avaient desservis ou même seulement blagués. (Le mot se dit couramment aujourd'hui, sans qu'on le souligne.) Roger de Beauvoir en a toujours voulu à George Sand, et pourquoi ? Uniquement parce qu'il avait commencé sa carrière de satiriste en s'attaquant à l'auteur d'*André*, qu'il

ne connaissait aucunement, alors que George Sand ne le connaissait pas non plus. En parlant d'elle, il ne la désignait jamais que par ces trois mots : « La femme Sand », et il ne laissait jamais échapper une occasion, soit de la tourner en ridicule, soit de s'escrimer contre elle. D'où venait tant d'aversion ? Etait-ce à cause des romans du grand écrivain ? Non, il les admirait, et à bon droit. Cette manie de faire de la châtelaine de Nohant une tête de Turc venait, je dois le répéter, d'un premier tort, d'une première épigramme.

La chose, ayant fait époque, demande à être racontée par le menu. Voyez donc en quoi cela consiste.

Indiana, ce drame intime, si attachant, d'un style empreint de tant de charme, et *Valentine* venaient de paraître. Priams et Hécubes, dec et âge, vous qui voyez de nos jours un amas de grossiers romans, si mal écrits, vous vous rappelez, j'imagine, ces récits émouvants des amours d'une jeune châtelaine, ce chant funèbre du courlis, ces paysages verts du Berry, cette âme de jeune femme refoulée par un mari brutal et finissant par se jeter dans la révolte, en se donnant au pâle Bénédict. Ce fut un succès presque foudroyant ; H. de Balzac en était tout sens dessus dessous. En vingt-quatre heures, pas plus, l'auteur, inconnu la veille, était devenu célèbre au point d'avoir un front ensoleillé de gloire.

Mais qui était-ce, l'auteur? On lisait sur la couverture : GEORGE SAND. Où prenez-vous George Sand ? Le public ignorait encore ce qui se cachait sous ces trois syllabes. Ce ne fut que par l'indiscrétion d'un petit journal qu'on découvrit le pot aux roses.

Déjà illustré en Allemagne par l'héroïque assassin de Kotzebue, si cher à la jeunesse républicaine de ce temps, ce nom monosyllabique constituait une singularité assez remarquable. Par sa structure, il était de ceux qui frappent l'œil et se logent aisément dans l'esprit. Attendez! il n'y avait pas là-dedans que ce genre d'attrait. Paris, déjà si grand en 1832, n'était pourtant qu'une petite ville; c'est dire que le monde d'en haut n'y vivait que de commérages. Vous vous seriez cru dans l'une de ces communes rurales où il se dit tant de choses au four et à la fontaine. *Valentine* passant de mains en mains, on fit une enquête sur l'auteur. « Eh ! vous savez, l'auteur est une femme. — Laissez donc! — Une femme très jeune et très belle. » — Il n'en fallait pas plus pour que l'attention redoublât. Mieux que tout cela On ajoutait que, très blanche et très brune, cette femme était une arrière-petite-fille du grand maréchal Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoy. Ce n'est pas assez. On dit encore que cette Muse monte à cheval, fume le cigare et s'habille en homme, une Androgyne en veston de velours.

Pour le coup, on n'en revenait pas. Pareille chose ne s'était vue depuis Louis XV. A la vérité, en 1833, au point de vue des mœurs, on était dans un temps d'insoumission bien marquée, puisque c'était l'âge des théories saint-simoniennes. Le P. Enfantin, ce demi-dieu qui était orné d'une si belle barbe noire, a tenu, avant tout, à émanciper la femme. Tous les jours, à la salle Taitbout, il discourait sur ce thème, et vingt Parisiennes, dont trois ou quatre ne manquaient pas de charme, soulignaient les principaux passages du sermon par un petit tonnerre d'applaudissements. En demandant à briser les lourdes chaines du mariage, la nouvelle authoresse paraissait donner la réplique à l'éloquent réformateur.

Cependant George Sand n'était pas saint-simonienne, quoi qu'on en ait dit. La fugitive de Nohant se contentait d'être républicaine, mais elle l'était à la manière de J.-J. Rousseau, son maître, c'est-à-dire en nourrissant l'utopie de changer la face du monde au moyen de la Fraternité. Le reflet de ce grand rêve se retrouvait d'ailleurs sur sa figure d'éphèbe, ombragée de superbes cheveux noirs et éclairée de deux grands yeux, noirs aussi, animés d'une clairvoyance aquiline. Déjà Charpentier commençait le portrait qui l'a placé d'un coup au premier rang, et le divin Calamatta, comme on appelait l'artiste italien, se mettait à graver cette même page qui,

grâce à lui, est devenue l'un des plus beaux monuments de l'iconographie moderne. Pendant ce temps-là, l'écrivain grandissait. Elle fit paraître *Lélia*, une œuvre d'une incroyable témérité, un livre étrange dans lequel il y a du roman, de l'épopée, du pamphlet, de l'analyse psychologique, toutes sortes de hardiesses. Ce fut tout à la fois un scandale et un triomphe. La critique hurlait. Mais c'était d'un si grand et d'un si beau style que dix mille exemplaires, chose inouïe pour le temps, furent enlevés en une semaine. Vinrent tour à tour : *Simon* et *André*, deux idylles d'une fraicheur virgilienne, et bientôt après *Mauprat*, une sorte d'Odyssée, qui raconte d'une manière si saisissante la fin de l'ancien régime. Et le tout était entrecoupé par les *Lettres d'un voyageur*, avec le portrait satirique du prince de Talleyrand.

Dès ce moment, la femme-homme du Berry avait décidément pris place parmi les cinq ou six grandes figures littéraires du siècle

Il faut le répéter, en ces mêmes jours débutait Roger de Beauvoir. J'ai déjà dit que cet autre aura été le plus sémillant, mais aussi le plus insensé des viveurs. Qui n'a pas vu ce jeune beau dans l'avril de ses vingt ans ne saurait se figurer ce qu'a été réellement ce joyeux et frivole esprit. Etant de forte taille, fort solidement planté sur ses jambes, très élégant dans sa mise, il respirait plus que pas un la santé et l'amour du rire.

Riche, il avait le moyen de satisfaire toutes ses fantaisies, et il a assez fait voir qu'il vivait en prodigue. Dès la première heure de son entrée en scène, il remplissait du bruit de ses conquêtes les foyers du théâtre et les cabarets à la mode. En apparence, c'était pour y faire des lettres ; en réalité, c'était pour y mener la belle vie ; on dirait aujourd'hui : pour faire la fête.

La fête, il était l'un des Parisiens qui réussissaient le mieux à la bien faire, et pour lui donner un charme de plus, il la saupoudrait de vers de tout rythme. « J'ai avalé pour 150,000 francs de champagne et fait 300 petits poèmes, madrigaux, épigrammes et chansons », me disait-il sur les derniers jours de sa vie. Par suite de ces allures, il était, après boire, un des improvisateurs les plus amusants de l'ère romantique. Quand on était à table, à l'heure où l'on a cessé de manger, il s'échauffait et, sans qu'il lui fût besoin de se recueillir, même une minute, il faisait des vers qu'on voyait sortir de ses lèvres comme une envolée d'oiseaux jaseurs. Je ne sais guère qu'Eugène de Pradel qui, sous ce rapport, ait été plus rapide que lui. Méry, si savant rapsode, disait devant nous : « Je lui rends les armes ». Ah ! je sais bien qu'il y a lieu de poser une réserve. Récitées de vive voix, à l'instant même, au milieu de convives dilatés par les fumées du vin, ces improvisations décevantes paraissent être des coups de foudre. Le lendemain, dès qu'on

était de sang-froid, cela ne semblait plus être que la flamme pâle et fugitive d'une allumette. Mais ce petit-fils de Collé n'en était pas moins fort recherché par les meilleurs gastrosophes d'alors.

Au moment même où avait paru *Valentine*, il venait de mettre au jour *l'Ecolier de Cluny ou le Sophisme*, dont je parlais il n'y a qu'un instant. Notre improvisateur tirait nécessairement de cette circonstance une certaine vanité. Au demeurant, c'était lui, c'était bien lui qui, le premier, avait eu l'audace de mettre en évidence les mœurs libertines et sanguinaires de Marguerite de Bourgogne. J'ajoute qu'il a tiré souvent parti de ce fait en le proclamant en prose et en vers. Et moi qui vous parle, j'ai tenu en main un exemplaire de ce même roman qu'il avait, sur sa demande, envoyé à une jeune actrice du théâtre des Variétés, exemplaire en tête duquel il avait crayonné ce huitain, suivi de son nom :

A Mlle Z..., des Variétés.

A vous, car vous l'avez voulu.
Acceptez Buridan, ma belle.
Logez-le dans votre ruelle,
Par ce moyen il sera lu.
Si vous aviez été la Reine,
Je puis d'avance publier,
Que vous auriez pris l'Ecolier,
Mais sans le jeter dans la Seine.

R. DE B.

« Tu le vois, me disait-il plus tard, quand il était cloué sur son fauteuil par la goutte, tu le vois, j'étais dans ce temps-là tout à la fois byronien et pironien. »

Pauvre garçon ! Il était encore plus débridé que l'auteur de la *Métromanie*. Il allait parfois jusqu'à la licence de l'abbé Grécourt, et cela lui est justement arrivé à propos de George Sand.

Pour bien comprendre, il faut, ici, user d'une redite. Ce que je vais conter se passait quand la jeune baronne commençait à être célèbre. On ne jurait donc plus que par cette Muse de l'Indre, qui, dès ses débuts, annonçait un prosateur de premier ordre, un écrivain à mettre sur la même ligne que Lamennais et Victor Cousin et qui souvent même arrivait à les surpasser. Mais ce qui donnait plus de relief encore à cet avénement d'une Révoltée, c'était cette dualité phénoménale d'une jeune femme s'habillant en homme et confondant les deux sexes dans une seule personne.

Un soir, chez Véry, en soupant avec d'autres fous de son espèce, Roger de Beauvoir demanda à faire des vers sur cette individualité dont Paris commençait à se préoccuper avec tant d'empressement. « Faut-il du papier? demanda l'un des servants. — Non, pas de papier. Une plume et de l'encre seulement. J'écrirai sur mon assiette. » Effectivement ce fut sur le

vélin verni de son assiette de porcelaine qu'il jeta les vingt-deux vers de huit pieds que nous donnons plus bas.

Ces vers, un peu comparables à des chevaux échappés, ce n'est pas sans une vive hésitation que je prends sur moi de les faire revivre ici. Je me demande si j'ai bien ce droit-là? Formés en dix minutes pendant que la mousse de l'Aï couronnait les coupes de cristal, ils devaient donc n'être qu'un instant, le temps de boire, de sourire et d'oublier. Ceux qui les ont entendus ont pu les applaudir, distique par distique. N'est-ce pas ce qui se fait toujours à table, au moment du dessert? Ils les ont applaudis! Où auraient-ils trouvé le moyen d'agir autrement? Songez donc? Il s'agissait d'une nouveauté des plus piquantes, et cet attrait se trouvait doublé, puisqu'il était question dans l'affaire d'une belle insoumise, qui, indépendamment de ses allures excentriques, laissait déjà entrevoir une femme de génie. Ajoutez à tout cela que chacun des convives n'avait guère que vingt ans et portait sur les épaules une tête à l'envers. Ces vers décolletés avaient été applaudis, et rien n'était plus en situation; mais, diront de concert les puritains et les puristes, tout aurait dû finir pour eux par là.

Roger de Beauvoir aussi pensait qu'ils ne survivraient point à cette fête de nuit. Une chose certaine, ils n'ont été imprimés nulle

part (1). Je le répète, ils ne se retrouvent que sur la surface d'une assiette de restaurant, ornement déjà énigmatique d'un petit musée particulier. Mais, pourtant, faut-il qu'ils soient perdus pour tout le monde ? Un jour, longtemps après, l'auteur, les retrouvant au fond de sa mémoire, les a transcrits pour moi sur un bout de papier rose ; c'est un chiffon que j'ai conservé parmi mes autographes. « Tu en feras ce que tu voudras, » disait-il. Et voilà que, tout à l'heure, en relisant ces folles rimes, mes scrupules ont reparu avec un redoublement d'intensité. Mon Dieu ! ces vers, ils ne sont pas que libres ; ils sont licencieux. En un certain endroit, avinés comme leur père à l'heure de l'enfantement, ils s'expriment avec une grossièreté de caserne ou de mauvais lieu. Deux d'entre eux pour le moins, peut-être quatre, sont d'assez mauvaise compagnie pour offusquer ceux de nos lecteurs qui ont de la délicatesse dans le goût, mais, cependant, je suis armé d'une excuse. Si je les fais paraître ici, c'est afin de bien indiquer en quoi consistaient les mœurs littéraires d'il y a soixante-dix ans ; c'est aussi pour démontrer qu'on n'était pas plus bégueule en ce temps-là qu'on ne l'est aujourd'hui.

(1) L'auteur de la présente Etude les a publiés, pour la première fois, dans un ouvrage intitulé : *Alexandre Dumas à la Maison d'Or*, 1883 (Calmann Lévy, éditeur).

Assez là-dessus. Exhibons-les vite, ces vers, et lisez-les vite :

A GEORGE SAND

Quand tirez-vous à la conscription,
George d'amour, charmant hermaphrodite,
Qui fumez trois pipes, dit-on,
Et prenez, sans tour hypocrite,
Le derrière de Margoton ?
Petit soldat aux belles phrases
Quand soupez-vous au cabaret ?
Quand noyez-vous dans le claret
Vos philosophiques extases ?
J'aime assez votre pantalon
Et votre cravate, et vos bottes.
Vos manières ne sont pas sottes,
O ma chevalière d'Eon !
Ces gentilshommes qui gaspillent
A mes côtés le vin du Rhin,
Et depuis une heure babillent
Sur votre mystère divin,
Ignorent tous votre ambroisie
Et comment vous faites mourir
Un vil époux de jalousie,
Votre jeune amant de plaisir !

Qu'on n'oublie pas la mise en scène. Sept jeunes gens du lendemain de 1830, des Antony, des Rolla, des Sténio, sont attablés aux Palais-Royal, le soir, à la lueur des bougies. Sur un geste, les garçons se sont mis à l'écart. Elégant, rose, fleuri, Roger de Beauvoir se lève ; il réclame le silence ; il tient à la main son assiette

de l'air d'un académicien qui s'apprête à donner lecture d'un discours écrit, et il lit ces étranges couplets d'une voix sonore, en scandant les phrases par cinq ou six temps de repos. Comment ce bouquet à Chloris n'aurait-il pas eu un bruyant succès auprès de ces jeunes têtes échauffées ?

Depuis cette nuit d'orgie, soixante et onze ans ont passé sur le monde. Des sept convives, qui n'avaient rien de commun avec les sept sages, pas un n'est resté debout. Roger de Beauvoir est mort et aussi l'illustre femme sur laquelle s'était exercée sa verve. Mieux que tout cela. Durant ces trois quarts de siècle, les révolutions se sont enroulées sur les révolutions. Trois dynasties sont tombées l'une après l'autre. Le choléra est venu trois fois. Nos yeux attristés ont vu la guerre des rues et l'invasion. Paris a été remanié de fond en comble. Bref, tout a changé, tout s'en est allé, et cette assiette de simple porcelaine de Limoges, fragile souvenir d'une nuit folle, donnée d'abord à M. du H..., le célèbre duelliste, puis cédée à un collatéral indifférent, puis vendue à l'hôtel des Commissaires priseurs, passant de main en main, d'amateur en amateur, existe encore à l'heure qu'il est dans sa primitive intégralité ! Sans doute, l'encre a pâli ; quelques lettres se sont effritées ; d'autres ont jauni, mais les vingt-deux vers d'une calligraphie vigoureuse et très correcte subsistent et se lisent couramment, sans aucun effort, même par des yeux de myope.

Finissons là-dessus, si vous le voulez bien.

A bien prendre les choses, ces vingt-deux vers, sortis de l'écume circéenne des vins fins, sont encore plus d'une tête folle que d'un méchant homme. Comme ils couraient Paris, on les montra à celle qu'ils s'efforçaient de viser, et ce fut tout au plus si, dans un mouvement de dédain superbe, elle consentit à lire les trois ou quatre premiers. « Ce n'est que cela ? » avait l'air de dire ce grand esprit, l'Androgyne qui était sur le point d'écrire les *Lettres d'un voyageur* et *Mauprat*, deux chefs-d'œuvre. Un peu plus tard, quatre ou cinq ans après, dans une rencontre fortuite (je crois que ce fut dans un foyer de théâtre), Roger de Beauvoir, l'apercevant, s'approcha d'elle, la salua et crut devoir s'excuser de ce méfait lyrique en invoquant l'extrême jeunesse où il était encore, à l'époque du souper chez Véry.

« Mais, Monsieur, répondit l'illustre femme, sans mettre dans sa parole ni amertume ni sécheresse, vous vous méprenez, si vous croyez m'avoir blessée. Je n'ai pas lu vos vers. C'est à vous qui les connaissez, et non à moi, à vous les pardonner. »

II

Assez de vers. — Un voyage en Suisse. — A la recherche du bifsteck d'ours. — Alexandre Dumas, blagueur. — Le carnet des dépenses — Trois cents carnets. — Ce qu'ils contiennent. Tentative au sujet de *Mémoires* à publier. — Étienne Béquet. — Critique et buveur. — Une épitaphe — La Bérésina. — Ce que c'était que l'auteur des *Mémoires de Mme de Créqui*. — Un homme-femme. — D'un auteur qui rate tout ce qu'il touche. — Nestor Roqueplan et les bassinoires. — Un quatrain contre Me Cremieux — Ma réponse. — Voyage en Belgique. M. Cavé. — Le premier Bibelot. — Les curiosités de Bruxelles. — Un torchon historique — La petite main d'ivoire — Contagion. — Retour à Paris. — L'affaire avec H. de Balzac. — Une rancune de grand homme. — Cartel. — Gustave Planche. — Une lettre de quarante pages. — M. Pschitt.

Faire des vers sur une assiette, sur des carnets, sur les murs, partout ; en faire, tous les jours, dans tous les tons, sur tous les sujets, c'est un labeur charmant, mais à la longue le plus vaillant finit par ressembler à ce cheval borgne de l'huilier qui tourne autour d'un pilier pour faire de l'huile. Oui, c'est toujours, toujours, toujours la même chose. A la fin, un matin, Roger de Beauvoir, ayant soif de nouveauté, s'écria en jetant son crayon en l'air :

« Décidément, en voilà assez. Passons à autre chose. »

Autre chose, c'était bien plus récréatif, puisque c'était tout à fait nouveau pour lui ; autre chose c'était l'amour des voyages. Voyager, quand on est jeune et qu'on a de l'or dans sa poche, y a-t-il rien de plus enviable pour un lettré ? On quitte Paris, on va tout droit, devant soi sans s'arrêter ; on voit les terres revêtir mille physionomies diverses, les cieux varier leurs nuances, l'homme et la femme n'être plus les mêmes ; la bière succède au vin et la mer se montre après la montagne. Vous pensez bien que c'était pour notre Romantique toute une gamme de sensations inconnues. Il commença par la Suisse, puisque c'est l'A B C des touristes. Il parcourait les treize cantons, et son seul ennui, c'était de ne pouvoir obtenir des aubergistes qu'ils lui servissent un bifsteck d'ours. On ne peut l'ignorer : Alexandre Dumas avait mis le bifsteck d'ours à la mode. Ce mets, c'est la grande attraction des premières *Impressions de Voyage*. Chez tous les jeunes gens de 1832, à barbe de bouc, il n'était plus question d'autre chose Le bifsteck d'ours était devenu l'ambroisie de la nouvelle École.

Au retour, Roger de Beauvoir soufflait sur cette illusion.

« Il nous a tous outrageusement blagués, s'écriait-il, puisqu'on ne trouve plus un seul ours en Suisse. »

Ce mot ne l'empêchait pas d'avoir une très

vive affection pour l'auteur d'*Antony*. Ce fut à cette époque (de 1832 à 1833), qu'entendant le célèbre mulâtre se plaindre de ce que tout son or lui coulait entre les doigts sans qu'il pût s'expliquer pourquoi ni comment, Roger de Beauvoir, jouant à l'homme d'ordre, lui fit un cadeau, celui d'un carnet de poche, sur lequel il aurait désormais à noter ses dépenses, une à une. Un tel présent, c'était comme si l'on eût donné un peigne d'ivoire à un chauve.

« Et que diable voulez-vous que je fasse de ça ! » demandait le grand dramaturge.

L'épigrammatiste répondit par ce quatrain :

Sur ce carnet Dumas écrit,
Chaque jour, tout ce qu'il dépense ;
Mais il n'y mettra pas, je pense,
Tout ce qu'il dépense d'esprit.

En réalité, le quatrain aura été la véritable forme de son esprit. Il en a fait par centaines. Il en a fait par milliers, un peu comparable à un fabricant d'épingles. Sans doute, il a prouvé qu'il avait assez de souffle pour aller au-delà de cette mesure, puisqu'il a composé des Elégies, des Satires, des Romans, des Comédies en cinq actes. Néanmoins son instinct d'artiste le poussait avec une prédilection persistante au petit poème en quatre vers, et cette préférence était d'ailleurs d'accord avec son goût de gastronome. De fort bonne heure, dès son retour de Londres,

il se trouvait en permanence, au fond de sa poche sur le devant de l'habit, un de ces mêmes carnets reliés sans luxe, semblable à celui dont il venait de faire présent à Alexandre Dumas, et, boulevardier infatigable, il ne rentrait jamais, le soir, au logis, sans avoir jeté sur les feuilles blanches dix ou douze épigrammes, sur celui-ci, sur celle-là, sur cet autre, sur tout le monde. Imaginez ce que la collection de ces calepins a pu représenter au bout de trente ans ! Cinq ou six fois l'œuvre de Martial, du moins comme étendue, car je n'entends établir aucun parallèle entre l'admirable poète de Bilbilis et lui.

Pour en revenir aux carnets, je les ai vus un jour chez lui, rue de Douai, accumulés pêle-mêle dans les tiroirs d'une vieille commode. Etrange assemblage d'improvisations dont le sens et l'actualité s'évaporeront avec le temps, à peu près comme l'arôme des vins fins dont l'aiguillon les avait fait naître. Parfois, l'épigramme, boiteuse de naissance, n'avait que trois vers ou trois pieds, comme on voudra, et un tronçon de prose, sous forme de note marginale, disait qu'il y aurait à refaire ou à compléter cette ébauche. Çà et là aussi, on ne voyait qu'une initiale, un nom propre, une épithète ou quelque mot cru, le tout accompagné d'un de ces dessins à la plume que l'improvisateur excellait à faire. En ce cas-là, on aurait pu se croire en face d'un rébus, et ce n'était toujours qu'un quatrain en préparation.

Ces trois cents petits recueils auraient peut-être eu quelque valeur en tant que documents anecdotiques se rapportant à l'histoire de ce siècle. Pour cela, il eût fallu qu'ils fussent étiquetés avec soin et rattachés les uns aux autres par un lien chronologique, mais, le plus souvent, ils étaient sans date, sans pagination, sans coordination d'aucun genre. Cherchez donc à voir clair au milieu d'un si grand désordre ! Il va sans dire que notre tête folle en faisait le plus grand cas. Je l'ai entendu en parler comme d'un trésor. Dans d'autres moments, à la vérité, il disait n'y attacher aucune importance et, chose qui n'étonnera aucun de ceux qui ont vécu près de lui, il promettait à tour de rôle à chacun de ses amis de les leur léguer à titre de souvenir, au cas où il mourrait le premier. La promesse avait d'abord été faite à Henry de la Madelène, et puis à moi-même. Ni l'auteur de *Silex* ni moi ne prenions sa parole pour sérieuse. Pendant sa dernière maladie, la velléité lui étant venue de rédiger des *Mémoires*, il m'avait prié de l'aider dans cette tâche.

« Tu sais, disait-il, mon album in-folio et les 300 carnets nous serviront de points de repère. A toute page je verrai se réveiller en sursaut un essaim de souvenirs, battant des ailes et sifflant un air joyeux. Dès lors nous pourrons composer deux volumes.

Il n'en devait rien être. Etendu sur un lit de repos, pressé par la goutte, dont les élancements

le faisaient sans cesse tressauter avec des cris de douleur, entouré de peaux de chat, ayant dissipé tout son riche avoir, délaissé, ennuyé, chagrin, vieilli, il n'avait plus de cœur à la besogne. Un jour, nous nous mîmes à feuilleter quelques-uns des carnets. Ces rimes d'autrefois ne lui paraissaient plus être que de ces pauvres papillons détachés que les entomologistes fixent sur un carton avec des épingles noires. Pour la plupart, étant trop éloignés de l'épisode qui les avait fait sortir de sa pensée, ils devenaient à ses yeux une indéchiffrable énigme ou même ils ne lui disaient plus rien. Après trois séances sans résultat, nous avons dû renoncer au travail projeté.

Je viens de parler de l'état où il se trouvait quand il avait la goutte Pardieu, cette horrible ennemie, qui a tant tourmenté et qui martyrise éternellement les esprits d'élite, ne pouvait guère se rencontrer auprès de lui sans qu'il lui décochât quelques-unes de ses flèches empennées. Il s'est donc moqué de l'affreux mal comme il s'est moqué de tout. Sous ce rapport-là, il pouvait assurément être comparé à Paul Scarron, de drôlatique mémoire. Il n'a pas fait moins de dix épigrammes sur la cruelle visiteuse. On ne trouvera pas mauvais que j'en cite une en passant, et la voici :

Jadis j'étais des plus ingambes,
Mais, hélas ! destins inhumains,
Le papier que j'avais aux mains,
A présent je le porte aux jambes !

J. de Maistre a dit très judicieusement : « Ce qui ne coûte rien ne vaut rien. » Nés dans l'ivresse ou dans la fainéantise, ces vers, le viveur les avait jadis jetés négligemment sur la peau d'âne de ses frivoles livrets avec trop de hâte pour qu'ils eussent la conformation qui est indispensable à toute œuvre durable. Ils ne devaient pas vivre ; ils n'ont pas vécu, si ce n'est un jour, comme les insectes à corselet d'or de l'Hypanis, connus sous le nom d'Ephémères. Pourtant il est juste de dire que quelques-uns étaient passablement bien frappés ou avaient assez de mordant pour défier les coups d'aile du vieux Saturne (très vieux style).

Un exemple. En 1838 s'éteignait Etienne Béquet. On n'a pas encore tout à fait oublié le critique théâtral du *Journal des Débats*, le prédécesseur de Jules Janin, le même auquel on a fait une si grande réputation pour une très petite nouvelle, fort dramatique, intitulée : *le Mouchoir bleu*.

Etienne Béquet est aussi connu pour avoir écrit, à la veille des journées de juillet, le fameux article du *Journal des Débats* qui se termine par ces mots, pleins de menace : « Malheureuse France ! Malheureux roi ! » Or, dans le monde littéraire, ce même homme d'esprit avait plus de renommée encore comme buveur, ce que révélait, du reste, à tout venant son nez qui était du plus bel écarlate connu.

Roger de Beauvoir fit comme il suit l'épitaphe de ce confrère :

> Ci gît Béquet, le franc glouton,
> Qui but tout ce qu'il eut de rente ;
> Son gilet n'avait qu'un bouton,
> Son nez en comptait plus de trente.

A propos de ce bel esprit qui, durant dix années, avait fait la pluie et le beau temps dans le feuilleton, notre railleur, en guise de pierre d'attente, avait recueilli la note ci-après, que je transcris mot pour mot : « Etienne Bequet, endetté, appauvri, malade, s'est retiré dans un village des environs de Paris, où il vit de peu, mais où il continue de boire comme un sonneur. Il est servi par une vieille fille, longue, sèche, glaciale et que, pour cette raison, il a surnommée *la Bérésina*. Etienne Béquet dort peu. A minuit, il entend tout à coup un bruit de pas lourds et parasites. Il se leve, regarde, écoute, épie. Il aperçoit alors, à travers les fentes de la porte, *la Bérésina*, qui, un flambeau à la main, comme lady Macbeth, s'arrête à la salle à manger, égoutte les bouteilles vides et se saoule à son tour comme s'est saoulé son maitre. — *N.-B.* Insérer cette figure dans un roman ou dans un drame. »

Autre Note d'un goût assez pimenté. — « Qu'est-ce que c'est que M. F. de Courchamps ? Un monstre ou un rébus ? Peut-être n'est-ce qu'un maniaque. Cet être étrange passe pour être l'auteur, quel-

ques-uns disent le voleur, d'une œuvre des plus curieuses : *les Mémoires de Mme de Créquy*, réservoir des anecdotes les plus piquantes sur l'ancien régime. Qu'était-il pendant l'émigration? Il circule là-dessus beaucoup de légendes. Présentement c'est un vieux drôle qui a la manie de s'habiller en femme, en marquise, s'il vous plait. Vivant dans une espèce de couvent du faubourg Saint-Germain, il demeure au lit nuit et jour; c'est là qu'il fait et défait sans cesse sa toilette d'hermaphrodite, se peignant, se mettant des coiffes et des camisoles et recevant deux ou trois contemporains aussi âgés, aussi fous, qui ne l'appellent que : Madame la marquise. » Évidemment cette autre Note était placée dans les carnets pour devenir un thème de composition quelconque, mais il n'en est rien résulté.

Sur un auteur dramatique d'alors, très célèbre, qu'on rencontrait partout, mais qui, partout, n'avait que de demi-succès :

A... ne sait que rater.
Il a raté l'Académie (1);
Il a raté la Comédie :
Rue de Chartre (le Vaudeville), il ne peut rester,
Malgré le désir qui l'enflamme,
Et, le soir, il rate sa femme.

Nestor Roqueplan, le rédacteur en chef du *Figaro*, cédait à une incompréhensible manie :

(1) Il a fini par y entrer, un jour, sous Louis-Philippe.

il faisait une collection de bassinoires. A l'hôtel Bullion, quartier général des commissaires-priseurs, dès qu'on annonçait une vente après décès, il accourait, l'œil et l'oreille au guet. Si l'on mettait à la criée l'un de ces ustensiles de ménage dont les honnêtes gens se servent, l'hiver, pour réchauffer les draps de leurs lits, il poussait les enchères et finissait par se faire adjuger l'objet. D'où ce distique des carnets :

Quand Nestor Roqueplan passera l'onde noire,
Caron, l'interpellant, criera : « Viens, bassinoire ! »

Politicien à courte vue comme tous les jouisseurs, Roger de Beauvoir n'aimait pas les hommes nouveaux et il les chansonnait très volontiers. Peu lui importait que ce qu'il disait d'eux fût juste ou non, vrai ou supposé. En 1848, sous le Gouvernement Provisoire, la réaction avait pris Me Crémieux, avocat, pour l'une de ses cibles. Le faiseur de quatrains, esclave de la mode, ne crut pas devoir se dispenser d'envoyer aussi une épigramme à la tête du nouveau garde des sceaux. Cette fois la pointe d'épingle est imprégnée de venin politique :

Un bruit, que je crois controuvé,
Se répand dans la capitale :
On dit que Crémieux s'est lavé.
— Mon Dieu ! que l'eau doit être sale !

Cela ne l'empêchait pas, cinq ans plus tard,

de venir me demander de faire une démarche en sa faveur auprès du célèbre avocat. Ayant besoin d'un défenseur pour plaider contre sa femme, il aurait vivement désiré que l'homme qu'il avait mordillonné lui prêtât le secours de son éloquente parole. Comme il savait que j'avais l'honneur de le voir de temps en temps, il voulut que j'allasse le supplier pour lui.

« Soit, lui répondis-je, mais c'est à condition que tu feras quatre autres vers qui seront le contraire de ceux que tu as fait paraître en 1848. »

L'affaire en resta là.

Ce serait à n'en plus finir s'il fallait passer en revue toutes les bagatelles du même genre que ce roi des éventés a laissé tomber de sa tête. Mais cette rimaillerie, encore une fois, ce n'était pas un métier, ni une fonction, ni une posture; ce n'était qu'un amusement d'oisif. Pour avoir l'air de faire quelque chose de plus digne d'un homme, il imagina de voyager de nouveau. Et, d'ailleurs, n'était-ce pas une mode? Henri Heine avait publié *Reisebilder*, et Alexandre Dumas, les premières *Impressions de voyage*; c'étaient des livres étincelants de verve, tout bourrés de charme, très recherchés des délicats. A cette même époque, Alphonse Royer, le même qui devait être, un jour, directeur de l'Opéra, fut appelé par M. Cavé, directeur des Beaux-Arts. On avait parlé dans la presse de l'infériorité des musées français comparés aux musées belges et

hollandais. Or, le gouvernement du roi avait besoin d'être fixé là-dessus.

« Tenez, avait dit le haut fonctionnaire au journaliste, voilà un passe-port en règle. Dès demain, prenez la poste ; visitez les villes un peu importantes des Pays-Bas et dites-nous dans un rapport si, oui ou non, ils ont de plus belles toiles que nous. »

Rien de plus curieux à voir que ces vieilles provinces du Brabant et de la Hollande. L'histoire nous apprend qu'elles ont été tour à tour romaines, germaines, espagnoles, françaises. Elles ont de cent pas en cent pas de beaux restes d'architecture. Elles ont eu de très grands peintres. Elles ont encore de fort jolies femmes et la première bière du monde connu. Un analyste tel qu'Alphonse Royer, qui avait déjà écrit *le Divan*, ne pouvait que se complaire en un tel pays. Mais, en voyage, tout ne va pas toujours dans le sens de l'agrément, pour celui qui est seul. En regard des jours de soleil, il y a les jours de pluie et de spleen. Un Parisien ne ressemble pas mal alors à Ovide exilé chez les Sarmates. Ayez donc à qui causer. La Bible elle-même recommande expressément le tête-à-tête ; *Vae soli*, dit-elle. Il n'est pas bon qu'un homme soit seul.

Alphonse Royer se creusait la tête afin de se chercher un compagnon de route. — Lequel choisir ?

Par bonheur, comme à point nommé, Roger de

Beauvoir vient à se rencontrer sur le chemin de l'envoyé extraordinaire.

— Écoute, lui dit le touriste, je suis chargé de faire cinq ou six cents lieues dans le pays du faro. Veux-tu venir avec moi ?

— Le temps de faire ma valise et je te suis, répondit l'auteur de l'*Ecolier de Cluny*. Je suis toujours prêt à faire ce que les autres ne font pas.

A trois jours de là, car, à cette date, on ne connaissait pas encore les chemins de fer, les deux amis faisaient leur entrée dans Bruxelles. La ville parut si amusante à Roger de Beauvoir qu'il ne voulut plus la quitter. Après une semaine de séjour, Alphonse Royer ayant tout vu, tout noté de ce qui pouvait se rapporter à sa mission, parlait de partir pour Liège ou pour Malines. Pour l'empêcher de donner suite si vite à ce projet, son compagnon de route s'était mis en tête de monter à cheval, lui qui n'avait rien d'un écuyer. Il s'était ensuite fait jeter par terre et casser la jambe, heureux expédient qui serait une occasion légitime de demeurer quarante jours de plus dans la capitale du petit royaume constitutionnel. Et il y est resté, en effet ; il y est resté, en riant, tous les matins, de son équipée d'écolier.

Aussitôt rétabli, il avait été pris d'une autre toquade, d'une passion toute nouvelle et qui faisait le désespoir d'Alphonse Royer.

En partant de Paris, le viveur s'était muni

d'un viatique nombreux. Il avait donc ses poches pleines d'or et il ne se donnait ni repos, ni trêve, qu'il ne les eût vidées. Pour y parvenir plus vite, il s'arrêtait partout, furetant, regardant, demandant. Un goût étrange le poussait à vouloir acheter tout ce qu'il apercevait. Vous le voyez, il devançait le Bibelot. Il poétisait le Bric-à-brac. Ce qu'il y avait de particulièrement comique en cela, c'est que l'histoire était le grand prétexte de ces acquisitions.

— Qu'est-ce que c'est que ça, madame ? disait-il à une revendeuse dont le magasin était hors des murs.

— Ça ? Un torchon avec lequel Guillaume le Taciturne s'est essuyé les mains. Il y a un certificat pour attester le fait.

— Je l'achète, madame.

Dans un autre faubourg, en mettant sens dessus dessous une autre boutique du même genre, il disait :

— Cette petite machine-là, dans le coin, qu'est-ce que c'est ?

— Une chinoiserie, monsieur. Ah ! monsieur peut toucher ! Tenez, c'est une petite main d'ivoire, très finement sculptée, à l'aide de laquelle les jolies mandarines de Pékin se grattent dans le dos, quand ça les démange.

— Bon ! j'achète aussi la petite main !

— Ah ça ! voyons, cher ami, lui dit un matin le futur auteur du poème de la *Favorite*,

est-ce que tu vas ainsi acheter en détail tous les états de Léopold Ier ?

Mais rien n'y faisait, ni l'ironie amicale, ni les reproches sérieux. Roger de Beauvoir était infatigable ; il achetait sans cesse vieilleries sur vieilleries, raretés sur raretés. La journée finie, il empilait ses emplettes ; il en faisait faire des paquets et les dirigeait ensuite sur Paris dans des caisses de sapin.

Il a, de cette manière, formé la première collection qu'on ait vue dans la grande ville.

Chose curieuse et, après tout, fort concevable, au bout d'un mois cette monomanie avait déteint tout à fait sur l'autre voyageur. A son tour, Alphonse Royer, gagné par la contagion, ne voyait en tout lieu que miettes de l'histoire à recueillir et à emporter. C'était la fièvre du Bibelot qui commençait à se déclarer.

« Dame, disait son ami, en riant aux éclats, je lui ai donné l'amour du bric-à-brac, comme je lui aurais donné la gale. »

Cependant ils quittèrent Bruxelles, se mirent à faire mille zigzags à travers la Belgique, puis ils rentrèrent à Paris.

Vous pensez bien que ce voyage ne lui avait rien appris qu'à être frivole. Une fois de retour, il se remit à sa vie d'autrefois, toute faite de plaisir et de rimes folles. De temps en temps, un vaudeville, de temps en temps un roman, mais sans profondeur. Il s'occupait aussi de tableaux,

affectant de s'y connaître ; c'était à cette époque qu'il allait s'installer à l'hôtel Pimodan, où son passage a fait quelque bruit. Il avait grandi en réputation, mais pour avoir encore plus l'air d'un viveur que d'un écrivain de profession.

Deux ou trois fois, dans le cours de sa vie, cet amuseur a fait effort sur lui-même pour devenir un homme sérieux, et il n'a pas pu y réussir. S'il avait l'esprit vif, la conception rapide, néanmoins il n'était pas doué d'une grande puissance d'invention. C'était ce qui le forçait d'aller chercher ses sujets d'affabulation dans le livre du passé. Un jour, après avoir compulsé les *Causes célèbres* de l'ancienne France, il y avait trouvé le crime de la Lescombat, ce qui le mettait à même d'écrire un roman quasi-historique sur cette femme. On lui demanda alors de construire un drame sur le même sujet, et il ne put en venir à bout, parce qu'il ne savait comment s'y prendre pour faire parler des personnages graves. Il trouva bientôt une excuse dans un mot de vaudevilliste :

« Un pinson, dit-il, ne croasse pas comme un corbeau. »

Un autre jour, plus tard, on apprit que la fille de Sedaine, alors âgée de 80 ans, s'éteignait à Tours, dans le plus sombre des dénuements. Le directeur d'un journal dit à Roger de Beauvoir : « Voyons ! prenez une plume et deux feuilles de papier et arrangez-vous pour apitoyer

le public sur cette misère d'une orpheline illustre. » Il tenta ce labeur et ne put en venir à bout. J'ai vu H. de Villemessant lui demander pour *le Figaro* un article dans lequel il attendrirait les cœurs sur la maîtresse d'Henri Murger, qui n'avait pas de pain, et il refusait :

« Que voulez-vous ? Je ne vaux rien pour l'élégie, disait-il, et c'était vrai ; il ne savait que rire et faire rire.

Il en était d'H. de Balzac comme du lion arabe. Le grand romancier avait de la rancune et ne pardonnait pas aisément une offense. En 1838, à propos du *Père Goriot*, il eut un procès avec la *Revue de Paris*, alors dirigée par M. Félix Bonnaire. Pour les besoins de sa cause, le journal, plaidant sur une question de salaire, eut besoin d'invoquer le témoignage de ses principaux collaborateurs. Tous répondirent. On voyait dans ce défilé Jules Janin, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas, Léon Gozlan, Jules Sandeau et le bibliophile Jacob. Tous mirent un mot d'adhésion au bas du mémoire. Quand se fut au tour de Roger de Beauvoir, l'apostille fut accompagnée d'un coup d'épingle des plus piquants.

« Il me paiera ça tôt ou tard, » s'écria H. de Balzac furieux.

A deux ans de là, paraissait, sous le titre de *Revue Parisienne*, l'in-32 qu'il publiait un peu pour contrecarrer *les Guêpes* d'Alphonse Karr, un peu aussi pour montrer aux contem-

porains combien il s'entendait à faire de la critique. Dès le premier numéro, — *æternum servans sub pectore vulnus*, — ravivant la plaie qu'il avait reçue, il pensa à empoigner l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges*. « Celui-là, quel est-il ? se demandait-il. Et d'abord, sachez une chose : il ne se nomme ni Roger, ni de Beauvoir. » Tout aussitôt grande colère du viveur. — « Comment ! mais, suivant M. H. de Balzac, je ne m'appelle pas, ou bien je ne réponds qu'au nom de Pschitt ! » Et, sans plus attendre, jugeant qu'une telle injure ne pouvait être lavée qu'avec du sang, il lui adressa un cartel.

« Un duel à l'épée ! un duel à mort ! »

Non seulement le Tourangeau n'avait jamais manié un fleuret de sa vie, mais encore, ayant un ventre d'une ampleur hors ligne, il comprenait bien que, s'il allait jamais sur le terrain, il serait sûr d'avance d'y rester. Au surplus, il n'avait dans l'esprit rien de belliqueux. Il déclina donc la provocation, et cela dans une lettre adressée à son adversaire. Cette épître, s'étendant sur quarante pages de sa magnifique écriture, fut confiée aux soins de Gustave Planche, avec mission de la remettre en main propre à Roger de Beauvoir. Notez que le fait se passait dans la matinée. Au moment où le messager se présenta chez lui, rue de la Paix, le provocateur prenait un bain.

« Étant en pleine baignoire, ainsi que vous

le voyez, dit-il à Gustave Planche, je ne puis prendre connaissance de ce que vous m'apportez. Mais, si la chose m'était possible, je n'en ferais rien. De M. H. de Balzac, je ne veux que la peau. Vous pouvez remporter sa prose. »

On sait que le duel n'a pas eu lieu.

A quelques années de là, en me racontant ces diverses particularités, Roger de Beauvoir ajoutait :

« Ai-je été d'une assez belle crucherie ! Qui m'empêchait de prendre ce message, puisqu'il m'était adressé ? Une lettre d'H. de Balzac ! Une lettre de quarante pages ! Évidemment, ce ne pouvait être qu'un friand morceau, un chef-d'œuvre, peut-être même un monument littéraire assez beau pour traverser les siècles. En tout cas, ç'aurait été ma propriété et une rencontre ne m'eût enlevé aucunement le droit de la garder. Non, certes, on n'est pas plus bécasse que je l'ai été ce jour-là. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette lettre a été détruite par son auteur (1).

Ce qu'il y a de curieux aussi, c'est que, n'en voulant pas démordre, H. de Balzac avait mis

(1) Non, grâce au ciel, ces pages inédites d'H. de Balzac à Roger de Beauvoir ne sont point perdues. M. de Lovenjoul, chercheur intrépide, qui a consacré dix ans de sa vie à faire de curieuses trouvailles sur l'auteur du *Père Goriot*, est venu nous dire, après avoir lu notre Etude, qu'il avait rencontré cette lettre dans les papiers posthumes du grand romancier et qu'il la publierait, un jour ou l'autre.

sur la missive ces mots : *A celui qui m'a provoqué*. En d'autres termes, il s'obstinait à ne point lui donner de nom, ce qui était tout à la fois insultant et très comique. De son côté, Roger de Beauvoir s'opiniâtrant, de même, recommandait à ses amis de ne plus le désigner que sous le mot de Pschitt. Bien mieux, poussant cette plaisanterie jusqu'à ses dernières limites, il écrivait, en présence de MM. Léon Gatayes et A. de Razancourt, ses deux témoins, une lettre destinée à lui-même et dont l'adresse était ainsi conçue : *A M. Pschitt, rue de la Paix ;* et le lendemain, cette lettre lui était remise par le facteur de la poste.

« Vous voyez, disait-il à ses amis, grâce à M. H. de Balzac, me voilà célèbre sous le nom de Pschitt. L'auteur d'*Eugénie Grandet* est pour moi comme un second parrain. »

III

Roger de Beauvoir va à l'hôtel Pimodan. — Le souvenir de Lauzun. — Projets. — Le *Chevalier de Saint-Georges*. — Une fausse cénobie. — Table ouverte. — Retour dans Paris. — Une repartie. — Les volailles saisies — Chanson des chapons et des pigeons. — Un château normand incendié. — Rencontre au Havre. — Rue de Douai. — Le marquis de Maubreuil. — Souvenirs de 1814. — Les diamants de la reine Hortense. — Soufflet donné au prince de Talleyrand. — Une parodie de l'ancien régime. — La Defresne et le marquis de Fleury. — Le marquis de Maubreuil et Mme de la Bruyère.

Roger de Beauvoir, encore riche, toujours jeune, était venu habiter l'hôtel Pimodan, dans l'île Saint-Louis. Pour un homme de bel air, pour un romancier en vue, le quartier pouvait sembler étrange, car on est par là-bas bien éloigné du Paris réel, mais l'ex-touriste trouvait aisément à excuser une telle fantaisie. Cette prédilection se rattachait d'abord à un point d'histoire et d'art. Sans oser poser les termes d'un parallèle, il rappelait pourtant que Lauzun, le beau Lauzun, avait vécu dans cette résidence. Autre chose : la maison fort bourgeoise de la Nouvelle Athènes que quittait notre faiseur de

quatrains n'était pas assez spacieuse pour qu'on y pût loger les livres, les bibelots et les toiles rares que l'élégant avait rapportés de ses voyages. Troisième motif : étant, à la fin, devenu plus calme, l'émigrant réglerait désormais sa vie sur un travail régulier. Il s'habituerait à la solitude. Il ferait plus de romans que de petits vers à ailes de guêpe, se modelant un peu sur le train de moine que son ennemi, H. de Balzac, avait mené, rue Cassini.

Pour commencer, il eut l'air, en effet, d'être un piocheur. Il écrivit là le *Chevalier de Saint-Georges*, le meilleur et le plus applaudi de ses trente volumes. Ç'a été un véritable succès, surtout du jour où il fut mis au théâtre avec Lafont dans le principal rôle. Si, s'élançant de ce point de départ, l'auteur avait eu assez de volonté pour s'assujettir au recueillement qu'exige toute étude sérieuse, peut-être aurait-il pu atteindre le second rang des écrivains d'alors, ses amis, devenus plus glorieux : Méry, Frédéric Soulié, Léon Gozlan, Alphonse Karr, etc., etc. Mais l'attrait du plaisir et l'amour du caprice reparaissant vite, l'hôtel Pimodan, au lieu d'être une thébaïde, fut une sorte de rydel flamand où l'écho des chants bachiques alternait avec le bruit des chants d'amour. En ce temps-là, prenant la posture d'un brillant cavalier, le locataire de la résidence historique tenait volontiers table ouverte. Point de jour qu'on n'y fît sauter jusqu'aux rosaces des

plafonds les bouchons de l'Aï et du Moët. — « A demain les affaires graves ! » s'écriait l'amphytrion, et déjà il commençait à écorner son opulent héritage. Les premières hypothèques mises sur ses terres datent de cet âge pantagruélique.

Un jour que, par hasard ou par extraordinaire, il avait un peu de raison, il rassembla assez de sang-froid. En même temps, il chercha à voir clair dans sa situation et les chiffres qu'il eut à poser sur le papier lui firent peur. Un capital qu'on n'augmente pas est forcément un capital qui diminue, vous diront les gens de finance. A plus forte raison, la ruine se met-elle dans une fortune au fond de laquelle on puise à pleines mains, tous les jours. Pour combler le déficit qu'il venait d'entrevoir, le prodigue s'arrêta à un double expédient; il déserta l'hôtel Pimodan et se résigna à faire une première vente de ses tableaux. Cette double mesure d'ordre était très certainement dictée par la sagesse. C'était la réforme d'un abus domestique ; ce n'était pas et ce ne pouvait être le salut.

Roger de Beauvoir rentra alors dans la zone du Paris des lettrés et des artistes, toujours en se promettant de s'amender au point de vue de la dépense, toujours en projetant de travailler. Beaux serments, je ne dirai pas d'ivrogne, mais de voluptueux. Il est bien entendu qu'il ne changea rien à son genre de vie. Il n'avait que

changé d'habitation. Le grand éventé des premiers jours se retrouva rue de la Paix tel qu'il avait été dans l'île Saint-Louis. Ce fut sur ces entrefaites qu'en fréquentant les coulisses de la Comédie-Française, il rencontra, aima et finit par épouser la plus blanche, la plus blonde et la plus jolie des jeunes actrices de ce temps-là. Si nous nous mettions à interroger le feuilleton d'alors, il nous dirait que Mlle Aimée Doze était une merveille, et il n'exagérerait en rien. J'ai assisté à ses débuts, qui ont eu lieu, je crois, dans *le Verre d'eau*, de Scribe, où elle jouait Abigaïl, une sorte de petite quakeresse mondaine. Elle y avait une tête de keepsake assez pourvue de charme pour ensorceler la salle entière. Ajoutons qu'étant l'élève favorite de Mlle Mars, l'illustre comédienne avait pris plaisir à s'occuper de son éducation artistique et, bien entendu, elle avait réussi à en faire une femme de talent. Mais ses amours et son mariage avec l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges* survinrent et firent nécessairement qu'elle quitta le théâtre. De nombreux procès, dont la *Gazette des Tribunaux* n'a pas manqué de rendre compte, nous ont ensuite appris combien cette union avait été peu heureuse. Dès la fin de 1847, il y eut des bisbilles, une séparation amiable, puis un duel extra-judiciaire qui n'a pas duré moins de cinq ou six ans. Ce qui compliquait cette situation déjà si pénible, c'était la présence de trois enfants que les magis-

trats, fort embarrassés, ne voulaient laisser ni au père ni à la mère.

On comprend bien que, ne me reconnaissant pas le droit d'entrer à ce sujet dans les mystères d'une analyse outrageante, je ne me mêlerai point de dire qui des deux avait tort ou raison. Tout ce que je sais, c'est que l'un et l'autre ont grandement souffert des suites de ce déplorable conflit. Peut-être que si la loi du divorce, ressuscitée près de vingt-cinq ans après par M. Alfred Naquet, eût existé à cette époque, les cruelles épreuves de l'un et de l'autre eussent été profondément atténuées.

Si vous le voulez bien, nous sauterons à pieds joints par-dessus une dizaine d'années. La séparation de corps a été prononcée. On a sauvegardé l'existence des enfants. Ainsi la grande lutte est finie ; seulement, il surgit par moments quelques épisodes assez bruyants pour que les oisifs de Paris aient occasion d'en parler. Roger de Beauvoir commençait à vieillir. Il était toujours une tête à l'envers, mais, par instants, ses pensées devenaient moroses. Eh ! dame, en ce qui concernait ce pauvre garçon, il y avait un revirement bien sévère de la part du sort. Jadis, en 1829, quand, ses classes finies, il avait fait son entrée dans le monde, se voyant beau, bien portant, riche, recherché, applaudi, il s'était promis de ne faire de la vie qu'une fête. Mais, comme il est bien vrai que la Fortune appuie son pied moqueur

sur une roue qui tourne sans cesse! En 1857, le brillant cavalier de l'hôtel Pimodan faisait place à un presque cinquantenaire un peu gros, déjà grisonnant, dont l'élégance en fait de mise, de manières et de langage, était très visiblement fugitive. Si ses prodigalités de dandy et de sybarite avaient ébréché son riche avoir, au point de l'avoir forcé à vendre l'un de ses deux châteaux, les procès, le découragement et l'oisiveté achevaient sa ruine. Ainsi la médiocrité des ressources et la vieillesse arrivaient à lui de concert, et aussi la goutte. Je viens de dire qu'il avait été obligé de se défaire de Santeny, le meilleur de ses deux châteaux; l'autre, le château de Beauvoir, en Normandie, celui dont il portait le nom, visé sans doute par une immanence de la fatalité, devait disparaître à son tour dans un incendie. Que de colères de la destinée survenant coup sur coup! Il aurait fallu être un Ajax ou un Roland pour y résister, et encore! Ce viveur, qui, naguère, avait passé sur le boulevard des Italiens pour un dandy à comparer au major Frazer, n'était plus que l'ombre de son passé; il n'avait plus aucun souci de sa toilette. N'importe: touché par le mauvais vouloir du sort, il savait garder encore l'attitude d'un homme fier et le feu si pétillant de sa gaieté n'était pas encore prêt à s'éteindre.

Il avait de vives réparties, et très souvent ce n'étaient que des bouffées de rancune. Ça ne

durait pas. Ce qui persistait, c'était une inépuisable gaieté, et aussi le goût prononcé pour le vin de Champagne. A la longue, il s'était consolé et il ne parlait plus qu'avec indifférence de ses querelles domestiques. Mais voilà qu'un jour sa femme fit pratiquer contre lui une saisie-arrêt sur des chapons qu'on lui envoyait de Normandie. C'était là sans doute un restant des anciennes redevances féodales. Mlle Doze, sachant que la séparation avait été prononcée à son bénéfice, envoya un huissier pour s'emparer de deux paniers de volailles.

Ainsi, de par la loi, ce serait désormais à elle-même et non plus à lui que le métayer aurait à remettre les poulets, les oies, les canards et les dindons si dodus qui lui étaient envoyés d'ordinaire. Mon Dieu, on pouvait tout faire contre ce mari désarmé. On avait brisé la pierre de son foyer, soustrait ses trois enfants à son autorité, fait main-basse sur le plus clair de ses revenus ; on était allé jusqu'à le faire incarcérer à cause de mauvais vers qu'il avait rimés contre sa belle-mère. Tant de griefs de premier ordre glissaient sur sa poitrine comme sur une toile cirée, mais cette autre question ne le trouvait plus si complaisant. Contrecarrer les plaisirs de la table pour ce viveur, ce n'était décidément pas du jeu : il y avait de la barbarie là-dedans. Qu'on se figure, si la chose est possible, la grimace à la Panurge qu'il dut faire lorsqu'une feuille de papier timbré,

avec le nom de Napoléon III au frontispice, lui apprit qu'il n'aurait plus à recevoir comme par le passé la dîme si friande de sa basse-cour. Roger de Beauvoir a commencé par ressentir un grand étonnement. Comment ! il ne possédait plus ce droit du seigneur ? Second mouvement de l'âme, il s'est cabré comme un cheval de sang sous l'éperon. « Ah ! par exemple ! Je... ». Oui, mais, à la fin, n'ignorant point qu'il était mal noté auprès de la magistrature et comprenant bien qu'il n'aurait pas le beau rôle, s'il avait la folie d'entreprendre une lutte à ce sujet, il invoqua la facilité de son caractère pour tourner la difficulté en s'échappant par la tangente de la plaisanterie.

« Pardieu, non, je ne me fâcherai pas, s'écria-t-il. Certes, il y a mieux à faire. Oui, il y a une chanson à improviser, reprit-il, moi présent avec le baron Brisse. Tenez, vous allez voir ça, mes amis. »

Et, un crayon à la main, s'emparant de l'un de ses inévitables carnets, il jeta avec une étrange rapidité d'improvisation trois couplets sur le papier. Ce sont des vers agréablement grondeurs. L'air est celui d'une chanson de Béranger : *le Mauvais vin ou les car ;* en d'autres termes : *Maudit sois-tu, vin détestable !* — Et la cantate finie, reprenant ses aises et sa gaieté, il se mit à nous chanter en souriant ces strophes étranges.

Ces couplets macaroniques, assez amusants,

très salés, comme on dit, adressés à sa femme, pourquoi ne les reproduirais-je pas ici? Loredan Larchey, qui les trouvait jolis, les a déjà exhibés dans la *Petite Revue* de Pincebourde. Très piquants, en effet, ils reposent sur le double sens d'un quiproquo à la manière de l'ancien vaudeville, et ils font voir combien il y avait de belle humeur, combien aussi d'absence de fiel dans cette âme que la cruauté du sort avait si sévèrement frappée. Qu'on en juge :

Sur l'air : *On dit que je suis sans malice.*

CHAPONS ET PIGEONS

Chaque hiver, et par clause écrite,
Clause qui n'est pas sans mérite,
Mes fermiers me servent, ma foi,
Quarante chapons. Quel envoi !
Chaque hiver, ma femme en murmure :
« Je les lui prendrai, je le jure! »
— Pour Dieu! sauvez-moi mes chapons,
Moi, je vous laisse vos pigeons.

Mes chapons ont le ventre ferme,
Ils sont tous nourris dans ma ferme,
Ils sont savoureux et dodus ;
Ah ! dame, ils mangent tant et plus!
Vos pigeons ont la mine étique,
Ils sont d'une maigreur phtisique.
Pour Dieu! sauvez-moi mes chapons,
Moi, je vous laisse vos pigeons.

Pauvres oiseaux de Normandie,
On veut (la requête est hardie),
Vous supprimer, de par Thémis,
Pour madame et pour ses amis.
N'être pas, après vingt batailles,
Séparés même..... de volailles !
Pour Dieu ! sauvez-moi mes chapons,
Moi, je vous laisse vos pigeons.

Je le répète, ce n'était pas assez de forger sans point d'arrêt cette incomparable requête. Le plus curieux, c'était de le voir la réciter. Le verre en main, chez lui-même, en présence de trois convives, il la chanta avec la verve d'un virtuose. Comme je prêtais à ce spectacle une vive attention, Mme la comtesse Dash, ma voisine de table, tout effarée, me touchant soudain du coude, se plaignait à voix basse de l'étrangeté d'une pareille scène, dont elle ne pouvait pourtant s'empêcher d'admirer la hardiesse comique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en feuilletant notre histoire littéraire cependant si variée, on ne trouverait rien de comparable à cette magnifique insouciance. Non, vous ne découvrirez point d'épisode de cette taille ni chez Bruscambille, ni chez Cyrano de Bergerac, ni chez Paul Scarron, ni chez les autres Grotesques. Le baron Brisse posait volontiers en homme blasé ; néanmoins cette manifestation était parvenue à lui communiquer une certaine sensation de stupeur.

« Eh bien, me disait-il au moment où nous

sortions, eh bien, osez donc dire que notre ami n'est pas un grand philosophe ? »

Le fait est que, ce soir-là, il y a eu en lui quelque chose comme un stoïcien. Il fallait posséder l'ataraxie du Portique pour faire ces trois couplets et les chanter.

Pourquoi ne dirais-je pas que, dans d'autres circonstances du même genre, je l'ai vu, lui si impressionnable d'ordinaire, user du même calme ?

Vers ces mêmes temps, ayant à aller passer huit jours au Havre, le hasard nous fit nous rencontrer dans la même maison ; c'était un hôtel qui est situé près de la jetée, en vue de la mer. Un matin, au moment où je m'habillais, je le vis entrer brusquement dans ma chambre. Il était accompagné d'une grosse paysanne brune et rougeaude qui riait sans cesse et suivi d'Eugène, l'aîné de ses fils, grand garçon de douze à quatorze ans. Je ne tardai pas à remarquer qu'il tenait à la main une cage en fil de fer et dans cette cage un pigeon vert et or, d'assez belle mine. L'oiseau attirait plus particulièrement mes regards.

« Qu'as-tu donc ? me demanda-t-il. Ah ! je vois ce que c'est ! Tout cet attirail doit te faire l'effet d'une énigme (et, en effet, c'en était une), mais je vais t'en dire le mot. Figure-toi que mon domaine de Beauvoir a brûlé, il y a trois jours. J'ai été prévenu par dépêche et je suis accouru,

en emmenant mon fils avec moi. De mon château, il ne reste plus, à l'heure qu'il est, que les quatre murs. Par bonheur, j'étais assuré. Un chiffre de 200.000 francs, mon cher. Il faudra bien que la compagnie d'assurances se fende de cette somme pour que je fasse rebâtir. Mais attends! Des ruines j'ai sauvé cette brave fille que voilà, et ce pigeon, et je les emmène tous les deux à Paris. Ce pigeon-là, tu le vois, est superbe; il sera excellent, accommodé aux pois verts. »

Pour lui, tout aboutissait à un dénouement gastronomique ou bachique.

Mais dans le désastre d'un château incendié, d'un château auquel il avait emprunté son nom, il ne voyait, à la fin, rien autre chose qu'un divertissement.

A bien prendre les choses, ce spirituel garçon ne s'était jamais sérieusement occupé de politique. Etait-il d'un parti ? En mettant un de devant son nom, en allant même jusqu'à se poser çà et là en comte, en se dessinant des armoiries qu'il collait ensuite sur les livres dont se composait sa bibliothèque, on aurait pu supposer qu'il professait l'opinion des légitimistes ; mais on a vu que, lors de la chute de Charles X, il avait fait une ode pour glorifier la Grande Semaine ou, si l'on veut, la Révolution de Juillet. Pour mon compte, j'ai toujours cru que cette tête de liège, seulement ardente pour le plaisir, n'avait jamais eu la pensée de servir ni la cause des rois ni celle de

la démocratie. Pourtant, en songeant à ses débuts dans la vie, il se rappelait avoir fait partie de l'ambassade du prince de Polignac à Londres et il partait parfois de là pour se prétendre royaliste.

Ce qui aurait pu faire supposer qu'il avait plus de goût pour la monarchie bourbonienne que pour les autres expédients politiques, c'est qu'il était lié avec un assez grand nombre de notabilités henriquinquistes, M. du Fougerais, l'ancien directeur de la *Mode*, compris. Un moment même, il avait fourni quelques articles à ce recueil fleurdelisé, si hostile au gouvernement de Louis-Philippe. Tout cela faisait que parfois, à table, je le comparais, devant lui-même, à l'un des beaux-esprits de l'ancien régime, je veux dire à ce joyeux marquis de Champrenetz, qui a été l'ami de Rivarol et l'un des rédacteurs des *Actes des Apôtres*, et le parallèle ne lui déplaisait pas trop.

En mars 1858, un matin, Victor Couailhac et moi, nous nous trouvions chez lui, rue de Douai, 13, pour tomber d'accord sur le sujet d'un grand mimodrame que nous devions faire à trois. Pendant qu'il achevait sa toilette en riant, car il se levait toujours fort tard, le petit groom qui le servait accourut, apportant une carte de visite. Un coup d'œil rapide jeté sur ce carton fit sauter en l'air le romancier. Tout aussitôt, en me prenant à part, il me dit :

« Ecoute bien. Puisque tu t'occupes d'histoire à la manière de Tallemant des Réaux, ouvre grandement les yeux et les oreilles. Dans une minute, il va venir ici, devant nous, un personnage qui a joué jadis un très grand rôle à Paris, à l'époque où tombait le premier Bonaparte. Examine un peu ce type, qui n'est point du tout vulgaire. Un peu plus tard, quand il sera sorti, je vous dirai à tous deux quel homme c'est. »

Il avait à peine fini de parler que la portière de la chambre à coucher s'étant souvelée, nous vîmes s'avancer, très droit, avec beaucoup d'aisance, un homme de très haute taille et fort solidement charpenté. Il était en costume de voyage, à la manière anglaise, en casquette de jockey, en veston, avec guêtres, ayant à la main des gants de peau de daim et un stick. Mais l'accoutrement était pour sûr en lui ce qui attirait le moins les regards. Imaginez une tête énorme, très altière. Sa figure, encore rose, bien qu'il fût déjà fort âgé, était large, dessinée à longs traits et annonçant une énergie pour ainsi dire surhumaine. Jamais encore la force physique ne s'était montrée à moi avec autant de puissance.

Tout en allant au-devant de lui afin de lui faire bon accueil, Roger exprima en deux mots l'étonnement qu'il éprouvait de le voir en France.

« Mon Dieu, oui, mon cher, répliqua le nouveau venu d'une voix sonore, ça doit vous étonner, mais c'est comme ça. Je suis arrivé ce matin. Je

ne suis venu, vous le pensez bien, que pour une affaire d'une excessive importance, pour une signature à donner ; mais je ne ferai que traverser Paris, où ma présence ne serait pas longtemps tolérée. Or, avant de retourner à Londres, j'ai tenu à vous serrer la main. »

Par discrétion, Victor Couailhac et moi, nous nous étions un peu écartés, afin de les laisser libres. Ils venaient, en effet, de se rapprocher et échangeaient quelques paroles à demi-voix, tandis que nous avions l'air, nous autres, d'admirer deux Vues de Venise, œuvres de Canaletti, accrochées au mur. Cela, du reste, ne dura qu'un court instant. J'ajoute que cette entrevue n'avait point du tout l'air d'un complot. Au bout de trois ou quatre minutes, l'inconnu serra pour la seconde fois dans sa main de fer celle du faiseur de quatrains ; puis, après une légère inclinaison de tête qui semblait s'adresser à nous, il se retira, mais en homme de grand air, à pas mesurés, et en tenant le col très droit.

— Eh bien, reprit Roger, en m'interpellant, voyons, as-tu deviné quel peut être ce voyageur, disons ce proscrit, si tu veux, qui arrive de Londres pour ne faire que traverser Paris ?

— Ma foi, non, répondis-je.

— Et vous, Couailhac ?

— Ni moi non plus.

Il revint à moi.

— Tu n'a pas le plus simple soupçon ?

— Non, je ne vois pas ce que cette silhouette pourrait me dire. J'ai vu en cet homme un géant, un Titan, tout ce que tu voudras de puissant comme musculature. Voilà tout ce que je puis te répondre. Qui est-ce donc ?

— Le marquis de Maubreuil.

Il y eut un moment de silence.

— Oui, c'est le terrible marquis. Seulement, comme il est à l'index sous le règne de Napoléon III, dont il a autrefois arrêté la mère, lorsqu'elle s'enfuyait en chaise de poste, il a dû prendre un faux nom pour faire ce petit voyage.

Le marquis de Maubreuil avait été jadis une figure redoutable, un royaliste à outrance de 1814 à 1816, pendant la Terreur blanche. Les Mémoires d'alors ont vu en lui le prototype des ultras qui ont aidé à remettre sur le trône de leurs pères les Bourbons de la branche aînée. Ce que Trestaillons était pour les classes populaires du midi, ce gentilhomme l'a été pour les classes aristocratiques de Paris. En 1814, au moment de l'entrée des Alliés, proclamant, le premier, la déchéance de l'Empire, il attachait la croix de la Légion d'honneur à la queue de son cheval. Il était ensuite de ceux qui s'attelaient, Mathieu de Montmorency en tête, à un câble pour faire tomber la statue de Napoléon qui surmontait la colonne Vendôme. Ainsi que venait de le dire notre ami, poursuivant le régime impérial dans tous ses représentants, il se mettait avec cinq

autres chenapans à la poursuite de la reine Hortense fugitive et parvenait à lui enlever ses diamants. On assurait qu'il avait fait l'offre de tuer Bonaparte de sa main, si on lui donnait un million. C'était le même personnage qui, plus tard, lors du sacre de Charles X, dans la cathédrale de Reims, s'imaginant avoir à se venger d'un désaveu du prince de Talleyrand, souffletait publiquement l'ex-évêque d'Autun, prouesse d'un goût peu chevaleresque sans doute, mais qui avait été du goût de tout le monde, aussi bien applaudie par les royalistes que par le parti libéral. Seule, la Justice avait trouvé à redire à ce haut fait, en sorte que l'auteur de cet outrage, déféré aux tribunaux, avait été condamné à deux ans de prison et à une forte amende. A la vérité, il s'était sauvé en Angleterre, tant pour esquiver les suites de la sentence que pour y attendre la prescription.

— Tu vois que j'ai de belles connaissances, reprit Roger de Beauvoir, car enfin, ce marquis est tout à fait le contraire d'un pleutre, et, au demeurant, il a droit d'être mis au rang des grands messieurs de ce siècle. Nous devenons tellement plats qu'il n'aura plus son équivalent dans l'avenir.

Non, très certainement, l'inflexible marquis de Maubreuil n'avait rien d'un *uomo mesquino*. Cependant, si l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges* eût vécu douze années de plus, il aurait

pu être témoin du plus étrange et du plus inattendu des spectacles. Ayant vieilli, étant octogénaire et sans ressources, le proscrit, à force de démarches, avait, à la fin, obtenu de rentrer en France ; mais, une fois de retour, la faim le pressant, il avait consenti à contracter un marché bizarre, infâme suivant les idées du faubourg Saint-Germain et dont devait retentir l'enceinte des tribunaux.

A cette même époque, dans le quartier Bréda, vivait, au milieu du luxe gagné par la galanterie, une Horizontale encore jeune. Cette personne avait pris le nom de Mme de La Bruyère, un nom de rue, un nom de moraliste, mais elle en désirait vivement un et plus noble et plus réel. Après pourparlers, le revenant de Londres devint son fait. A l'aide d'un contrat passé par-devant notaire, on arrangea un mariage qui serait légalement sérieux et socialement une union pour rire. Dès le lendemain, l'opulente hétaïre aurait le droit de porter le titre de marquise, moyennant quoi elle servirait a son époux fictif, jusqu'à la fin de ses jours, une rente de 6,000 francs par an, soit 500 francs par mois.

On voit que c'était l'Alphonsisme poussé jusqu'au raffinement.

Par suite de quel incident cette affaire devint-elle l'objet d'un procès ? C'est ce que je ne me rappelle plus au juste. Une chose certaine, il y eut une action judiciaire, suivie d'une demande

en nullité de mariage. On plaida pour et contre ; la *Gazette des Tribunaux* publia les débats *in extenso*, et le tout fut recueilli dans une brochure qui fait partie des Causes Célèbres, sous ce titre : *Affaire Maubreuil*. L'avocat du marquis avait eu bien soin d'apprendre au public que celle qui se faisait appeler Mme de La Bruyère était la fille d'un cocher de Paris.

Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on put se rappeler que ce roman de 1868 s'était déjà passé chez nous cent ans avant. Chose très curieuse, Roger de Beauvoir lui-même, puisant à pleines mains dans le *Colporteur*, de Chevrier, a raconté tout au long l'aventure (Voir la *Revue de Paris*, de 1834). Une courtisane bien connue, sous le règne de Louis XV, la Defresne, la même qui s'était fait faire un pot de chambre en or, éprouva, après fortune faite, le désir d'être marquise, et elle le devint, très régulièrement. On était parvenu à trouver dans les bas-fonds de Paris un pauvre diable de gentilhomme ruiné jusqu'à être obligé de se faire porteur d'eau pour vivre ; c'était le marquis de Fleury. A ce meurt-de-faim on offrit 1,200 livres à toucher de mois en mois, s'il consentait à donner son titre à la Defresne, et il accepta. Le mariage eut lieu à l'église de Saint-Jean-le-Rond, et les époux ne se virent pendant vingt minutes que ce jour-là, dans le chœur. Une fois la cérémonie terminée, ils se saluèrent pour ne plus se retrouver sur le

même chemin. Seulement la pension fut payée régulièrement au marquis jusqu'au dernier jour. L'auteur du *Colporteur* et Roger de Beauvoir nous ont donné le texte du contrat de mariage, qui est l'un des chefs-d'œuvre de l'ancien notariat.

Catons du jour, dites-le-moi, fallait-il donc ne pas tenir registre de ce fait mémorable ?

IV

Modes de 1830. — Les dessins à la plume. — Ceux de Victor Hugo. — Ceux de Roger de Beauvoir. — L'envoi d'une plume d'aigle. — Une épitaphe pour rire — Retour à la vie joyeuse — Une actrice prisonnière. — Mlle Lievenne, du Palais-Royal. — Un maître d'hôtel. — M. Privat. — Histoire du poulet rôti, servi par ministère d'huissier. — Bache, le comédien, transformé en haut fonctionnaire de la police. — Chez Mme Doze. — Procès. — Condamnation. — Un quatrain de Joachim Duflos. — Crainte aiguë de la prison. — Démarche chez les amis. — Un billet d'Alfred de Vigny. — Roger de Beauvoir à la recherche d'un appartement. — Les scrupules d'un académicien. — M. Eugène Scribe. — La Niche à Fidèle. — L'hôtel Païva. — Un distique. — Un peu d'élégie. — Six vers sur une morte. — Mouvement de décadence. — Un dîner d'amis. — Envahi par la goutte. — Le docteur Bouilhaud. — Le docteur Nélaton. — Un mot de J. Barbey d'Aurévilly. — Roger de Beauvoir meurt oublié.

On a pu voir que ce romantique, véritable dilettante de 1830, a aimé en homme passionné tout ce qui était à la mode en cet âge si poétique : les tableaux, les panoplies, les bibelots, les billets en vers, les voyages. Une autre de ses prédilections ou de ses aptitudes, comme on voudra, ç'a été le dessin à la plume. Sous ce rapport-là, de même que Victor Hugo, il était passé maître. Tous deux ont improvisé avec une rapi-

dité et une fécondité étonnantes de ces aquarelles à l'encre, des manières de sépia, si vous voulez. Il y aurait pourtant entre eux, à cet égard, une différence de genre à noter, et cela, au bout du compte, s'explique par le contraste de ces deux natures. Olympio jetait sur une feuille blanche en deux coups de plume une ogive, un chat-huant, une tête de mort ou quelque autre décor d'un aspect ténébreux ou sinistre. Chez Roger de Beauvoir, c'était tout le contraire. La conception n'avait jamais qu'un caractère aimable ; c'était une rangée de flacons et de verres à champagne, le tout couronné de pampres et de roses. Parfois, les appendices étaient purement érotiques et ne se défendaient pas de reproduire les fantaisies qu'ont exploités les peintres licencieux du temps de Louis XV, les jambes nues avec la pantoufle de Fragonard, la cerise double de Baudoin et d'autres du même genre. Il a fait de ces caprices d'art par centaines. Que sont devenus ces amusements d'une heure ? Plusieurs ont passé par l'Hôtel des Ventes et méritent d'être conservés.

J'ai eu à faire intervenir ici le nom de Victor Hugo. Roger de Beauvoir était un des admirateurs du grand poète et s'inclinait, comme nous tous, devant la majesté du génie. Un jour, dans une de ses pérégrinations, il trouve à terre une plume d'aigle. Il la ramasse, lui fait une belle enveloppe et l'envoie à l'adresse du maître avec seize vers expliquant l'arrivée du colis, je crois,

en 1840. Verrait-on de ces choses-là aujourd'hui ?

Nos subtiles psychologues pourraient-ils décider en quoi a consisté, au juste, cette étrange nature de persifleur et de sybarite ? Il m'a été permis de le bien observer. A-t-il eu, en sa vie, un seul jour de colère ? La malice gauloise débordait en lui sans doute et sans s'arrêter ; il l'a épanchée dans ses 300 carnets, pleins d'épigrammes sur le tiers et le quart, et sur ses amis eux-mêmes. (Pardieu, j'y ai mon quatrain comme tous les autres.) Oui, il s'amusait à piquer tout le monde, et c'était devenu chez lui une habitude, puis une monomanie. Mais, cinq minutes après avoir crayonné une improvisation satirique sur le papier, il pensait à autre chose, et cette bizarre légèreté d'esprit pourrait être considérée par les criminalistes les plus sévères comme une circonstance atténuante. Un jour, pour s'amuser, supposant que M. Virgile Doze, son beau-père, vient de mourir, il dessine à la plume un monument funèbre pour le Père-la-Chaise ; c'est un très beau tombeau, style antique, entouré d'ifs. En guise d'épitaphe, il y met ce quatrain qu'on dirait composé par quelque Orphée de village :

Sous ce froid monument,
Mon beau-père repose ;
Je n'en suis pas la cause,
Mais j'en suis bien content.

Ce quatrain funéraire n'était qu'une fumisterie sans conséquence, mais, d'ailleurs, comme il n'était surmonté d'aucun nom propre, il aurait été inattaquable. Il passa donc vite, en filant à l'anglaise. Un peu plus loin, l'occasion se représentera de revenir à ces démêlés de famille. A ce point de notre étude, il faut reprendre le récit des petites fredaines de celui qui, comme pour se faire la main, s'était un jour constitué l'historien de ce charmant abbé de Choisy, lequel lui a peut-être un peu servi de modèle.

Revenons donc, s'il vous plait, à notre tête folle.

Le boute-en-train, toujours prêt à se répandre en vers moqueurs ou joyeux, ne se contentait pas d'être ingénieux dans l'artillerie des rimes pour rire; il était, en outre, passé maitre en fait de jolis tours. Sous ce rapport, Lazarille de Tormès eût baissé pavillon devant lui. Qui ne se rappelle l'aventure de Mlle Liévenne, une très belle actrice du Palais-Royal? Hélas! cette sémillante personne venait d'essuyer des revers. Muse babillarde des coulisses, tu aurais à nous raconter pourquoi et comment elle était tombée dans la dèche. Ayant eu ses meubles saisis, ses costumes de théâtre vendus, un peu semblable à une hirondelle mouillée par l'orage, chassée de son nid, elle était venue, rien qu'avec ses nippes, demander asile à l'hôtel des Princes, alors tenu par M. Privat, un homme correct mais sévère. On

l'abrita, on la nourrit pendant trois semaines. Cependant, comme elle ne payait pas ses notes, on lui déclara, d'abord qu'on ne lui servirait plus rien, pas même une tasse de chocolat, et, en second lieu, que l'établissement la retiendrait comme prisonnière, en otage, jusqu'à ce qu'elle eût acquitté ce qu'elle devait.

Le tout a besoin d'être commenté par un peu de scolie.

Prisonnière, cela voulait dire, d'abord, qu'elle ne pouvait sortir, puisqu'elle demeurait à l'hôtel comme gage. Cela signifiait aussi qu'il lui était interdit de faire venir des aliments du dehors, puisque c'est la règle de cette rigide maison. Comment donc faire ? Était-elle donc condamnée à mourir de faim ? Roger de Beauvoir, qui lui faisait des visites, fut consulté, et il brusqua héroïquement les choses. Un matin, à l'heure du déjeuner, les gens de céans le virent entrer, le chapeau sur l'oreille. Il était précédé de M. Fumet, huissier impérial, et suivi du trottin d'un maître rôtisseur du quartier, lequel portait très ostensiblement sur un plat d'argent un très beau poulet rôti, sortant de la broche.

— Halte-là, messieurs ! s'écria l'inexorable M. Privat. On n'entre pas !

— Si, si, on entre, riposta l'huissier, une sommation en règle à la main.

— On entre, on déjeune et l'on boit du champagne frappé à votre nez et à votre barbe, ajouta

le romancier en montrant, sous sa chemise de papier de soie, une bouteille de Moët, première.

M. Privat voulait faire appeler ses garçons pour repousser les envahisseurs ; la vue du papier timbré, exhibé par un huissier, lui fit peur ; il recula, mais en protestant, en disant qu'à une sommation, il allait répondre par une assignation, ce qu'il fit. Bref, il y eut référé par-devant M. Benoît-Champi, président, mais pour le lendemain seulement. En attendant, l'actrice fit un charmant déjeuner dans sa chambre, en compagnie du romancier et de l'huissier.

Trouverait-on mieux dans les Mémoires de Sophie Arnould, à l'époque où la joyeuse comédienne vivait avec le comte de Lauraguais ?

Il y aussi l'aventure de Bache, l'acteur. Ah ! ce Bache, encore une figure peu commune ! Vieux beaux du commencement du second empire, vous ne pouvez avoir oublié ce comédien des Bouffes-Parisiens, si long, si pâle, si maigre, si comique, si divers dans ses propos, tout de noir habillé. Belles d'alors, vous avez pour sûr gardé le souvenir de cet histrion de race qui vous a tant égayées dans le rôle de John Stick, une des silhouettes les plus originales d'*Orphée aux Enfers*. Or, Roger de Beauvoir et Bache avaient, un matin, déjeuné ensemble. Une idée plus que bouffonne passa alors dans la tête du romancier. Voilà que pour faire pièce à Mme Doze, sa belle-mère, qu'il ne pouvait pas

voir, même en peinture, parce qu'elle l'avait naguère fait condamner à aller en prison, il imagine d'abord de lui faire peur et ensuite de lui faire adresser des reproches, lui présent. Pour arriver à ce double résultat, il recommande à John Stick de simuler un haut fonctionnaire de la police. « Tu as fait un roi, tu peux bien faire un commissaire de police aux délégations judiciaires. » Il lui confère donc cette qualité et il le mène ensuite chez la vieille femme, qu'il sait être seule, ce jour-là. Nos deux bons apôtres sonnent. On vient leur ouvrir.

— Madame, dit Bache en prenant de grands airs, je suis M. de Chèvremont, haut fonctionnaire de la police. Permettez que je vous donne un bon conseil : c'est de ne plus persécuter M. Roger de Beauvoir, le meilleur des gendres. Entendez-vous bien, madame ?

— Mais, Monsieur de Chèvremont, répond Mme Doze toute tremblante, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Vous paraissez fatigué. Voulez-vous accepter un petit verre de marasquin, avec un biscuit ?

— Non, non, madame, point de marasquin, point de biscuit. Je ne me laisse pas corrompre, moi. Madame, je viens seulement pour vous dire de ne plus persécuter M. Roger de Beauvoir, votre illustre gendre. Est-ce entendu ?

On voit que cette scène atteignait les sommets de la haute comédie, mais la farce devait finir

d'une manière presque tragique. Quelques jours s'écoulèrent. Au bout de ce temps-là, on découvrit qu'il n'y avait là-dessous qu'une charge de fumiste. Dès lors, la vieille dame, furieuse d'avoir été jouée, porta plainte au parquet. Le surlendemain, nos deux farceurs étaient traduits en police correctionnelle, inculpés d'avoir usurpé des fonctions publiques. Sous ce rapport-là, Napoléon III ne permettait pas qu'on usurpât le pouvoir. Ils furent donc condamnés. Tous deux avaient à faire un an de prison et à payer mille francs d'amende. Et Dieu sait les profonds gémissements que je leur ai entendu pousser à l'un et à l'autre ! De là, du reste, sortit un joli quatrain de Joachim Duflot, l'auteur du *Dictionnaire de l'Amour*. Les quatre vers sont adressés à Mme Doze, la mère :

Pour un pierrot, un peu hors de raison,
Qui vient gratter à votre porte,
Avoir douze mois de prison !
Vraiment la *dose* est un peu forte.

« Tiens, disait Roger de Beauvoir, ce quatrain-là, je voulais le faire. »

Ce quatrain et le mot qui l'a suivi n'étaient qu'une bien mince consolation. Retourner à Sainte-Pélagie de par sa belle-mère, y être de nouveau mis en cage, une telle éventualité n'était pas faite pour plaire à un homme qui était l'analogue du pinson. En parlant de la dure sentence,

il prenait parfois la figure dolente d'un condamné à mort. « Si je vais en prison, j'y laisserai mes os, » disait-il; mais on le laissait dire, tant l'on savait que l'insouciance native l'aiderait bientôt à reprendre le dessus. Effectivement, pendant les délais d'appel, il était déjà rasséréné. Il s'était remis à faire des vers et à reprendre la suite des petits soupers. « Amusons-nous, disait-il, ce sera autant de pris sur l'ennemi. » Il se retrouvait donc le plus possible parmi ceux qui menaient belle vie.

Bast! il se remettait à vivre. Viveur, il l'a été, puisqu'il a fait fondre au fond de son verre, non une autre perle de Cléopâtre, mais une très jolie fortune. Il l'a été jusqu'à ses derniers jours, aimant les nuits folles, mais ce n'a jamais été jusqu'au scandale. Ses satires et son escapade avec Bache, le comédien, ont pu faire quelque bruit. Ce n'étaient pourtant que des tours de page, après tout fort pardonnables. Ces détails, on les savait. Mais le boulevard a l'habitude trop gauloise d'exagérer en toute chose. Ceux qui ne connaissaient pas notre joyeux sybarite voulaient voir en lui un Rochester français faisant de l'orgie son ordinaire et ne se le représentaient qu'en fêtard désordonné. Pour un peu, ils en eussent fait un casseur d'assiettes. Telle a été, par exemple, la méprise de M. Scribe, propriétaire de beaux immeubles et membre de l'Académie française.

Une certaine année, Roger eut à changer de domicile. Suivant l'usage, il se met en quête d'une nouvelle demeure. Il a trouvé un appartement à sa convenance, donné des arrhes et laissé son nom. A trois jours de là, il revient, disant qu'il va emménager. « Ne vous donnez pas cette peine, monsieur, lui répond la concierge. Et elle lui rend son *denier à Dieu*. — Pourquoi ça ? demanda-t-il. — Je ne sais pas, monsieur, mais c'est l'ordre du propriétaire. — Le propriétaire ! Et qui donc est-il ? — Monsieur Eugène Scribe, membre de l'Académie française. » Voyez un peu le coup de scène : Roger de Beauvoir est l'auteur du *Chevalier de Saint-Georges*, un grand succès, et de dix autres pièces. Au nom du seigneur de cette maison qui ne veut pas de lui, il ne peut se défendre de sauter en l'air. Refusé ! Refusé sur son nom et par son célèbre confrère ! Il n'en revenait pas. Etait-ce parce qu'il n'était plus riche et qu'on avait peur qu'il ne payât pas exactement son terme ? Mais ses meubles, ses livres, ses tableaux, ses bibelots, n'était-ce pas une garantie ? Et son nom ! Il cherchait. Il ne comprenait pas. A la fin, pour secouer cette angoisse, il se jeta sur sa plume, afin d'écrire son mal au cœur à qui de droit.

Il improvisa *ab irato* cent vingt vers. Cette diatribe, je pourrais la reproduire ici, mais ce serait trop allonger cette Etude. En substance,

souvent en vers fort aiguisés, s'adressant au président de la Société des auteurs dramatiques, dont il a l'honneur de faire partie, il lui dit : « Voyons, éminent confrère, est-ce que vous allez me réduire à coucher dans la rue ou à aller demander un refuge aux carrières d'Amérique ? » En recevant ces vers, l'auteur de *Bertrand et Raton* ne pouvait guère se dispenser de répondre. Il le fit donc. Il le fit en rechignant et en prose. Ah ! cette prose, quel chef-d'œuvre de cautèle ! Il y est dit que la maison a le calme d'un monastère. On s'y couche à huit heures, c'est le siège d'un pensionnat de blanches colombes, dirigé par des religieuses. Ça jurerait avec les habitudes un peu bruyantes d'un bel esprit connu par sa vie élégante et joyeuse.

En fin de compte, le millionnaire, bien à regret, renouvelle au spirituel confrère l'expression de son refus, en sorte que le banni dut se résoudre à aller frapper à une autre porte moins inhospitalière.

Et dire qu'en commençant sa vie, Roger avait regardé en demi-dieu cet empêcheur de danser en rond !

Se mettre à table avec les beaux esprits de ce temps ; faire des vers, les réciter ou les chanter au dessert ; recommencer à chatouiller sous les pieds la Muse du théâtre, oui, tout cela était pour le mieux et s'accordait merveilleusement avec l'allure de sa pensée, surtout avec ses habitudes ;

mais une satire dirigée sur sa belle-mère et la charge de fumiste, combinée avec Bache, lui avaient, ainsi qu'on l'a vu, attiré des démêlés avec la Justice et un avertissement, venu du Parquet, lui disait que l'heure venait de sonner d'aller en prison. Pour le coup, il ne riait plus. Je le rencontrai, un matin, faubourg Saint-Honoré. Ce jour-là, cette figure toujours joyeuse était toute décomposée, méconnaissable.

« Comprends-tu ça, disait-il ? aller coucher à Sainte-Pélagie, être mis sous les verroux, être privé d'air, de soleil, de liberté ! Pourquoi ? Pour quelques mauvais vers et, pour une scène de fantaisie, en collaboration avec un pauvre comédien qui n'a jamais commis d'autre crime que de faire rire son siècle ! Voyons ! est-ce raisonnable, cela ? Est-ce que mes amis ne vont pas faire corriger cet arrêt ? »

Ce fut alors qu'il dut mettre une sourdine à la vie de plaisir pour se chercher des protecteurs. C'était pourquoi on le voyait courir dans l'attitude d'un suppliant du chalet de Jules Janin au cabinet directorial d'Arsène Houssaye, commissaire de Napoléon III auprès de la Comédie française. Il s'adressa aussi à Alfred de Vigny, lequel passait, quoique fort henriquinquiste, pour n'être pas trop mal en cour. Mais que faire pour un épigrammatiste, qui, plus d'une fois, au bout d'un festin, avait tourné dans ses vers la majesté impériale en ridicule ? Roger de

Beauvoir était mal noté, ni plus ni moins que nous tous, et cela ne pouvait manquer d'être. Aussi le bienveillant auteur d'*Eloa*, la sœur des anges, ne put-il, bien à regret, lui répondre que par un bouquet de jolie prose.

Qu'on n'oublie point qu'il s'agit d'une escapade dans laquelle l'écervelé, affublant tout à coup son comédien en magistrat, l'avait lancé sur Mme Doze comme un dogue sur une brebis. Alfred de Vigny trouvait que le cas était des plus graves, et il le lui disait dans son joli style de *Stello* et de la *Canne de jonc*.

Cher confrère,

Vous vous trompez si vous croyez que j'aie le bras long. Rien de semblable. Que n'allez-vous frapper à la porte de quelque membre du Sénat ? Quant à moi, je ne suis qu'un pauvre poète, à demi boudeur, dont on se soucie comme un poisson d'une pomme. (Vous voyez que je cite un de nos maîtres qui n'est pas en odeur de sainteté. Ainsi, tout bien vu, je ne puis que vous exciter à la résignation et au courage. Un crime contre la magistrature! Voyez-vous, il ne faut pas jouer avec la robe, surtout quand elle est portée par des hommes.

Votre bien dévoué confrère,

ALFRED DE VIGNY.

« Il ne faut pas jouer avec la robe, surtout quand elle est portée par des hommes. » Sous-entendu : « Moqués, un juge et un prêtre, ça ne pardonne pas ».

Rebuté par ses amis, à demi ruiné, condamné à la prison, ces rigueurs inusitées avaient gran-

dement réussi à l'assombrir, ne fût-ce qu'un jour.

Ceux des Parisiens qui ont de la barbe blanche au menton n'ont pas manqué de remarquer, aux Champs-Elysées, une construction d'un ordre bizarre, mais après tout assez jolie. Dans l'origine, c'était la propriété de Mme la comtesse Le Hon, ambassadrice de la Belgique. A cet abri, on avait donné le nom de la *Niche à Fidèle,* qu'elle a longtemps porté. C'était dans cet abri que, pendant la monarchie de Juillet, habitait un enfant de l'amour, mais non du hasard, qui devait être un des grands dignitaires du second empire.

Dans la suite des temps, cette bonbonnière avait été achetée, puis transformée et agrandie, par une étrangère des plus célèbres, Mme de Païva. Les *Mémoires* d'Arsène Houssaye, qui a été un des intimes de la maison, nous racontent que la maîtresse de céans, singeant les grandes dames, organisait là de belles réceptions, souvent des dîners de gala, dans lesquels elle réunissait tout un bouquet de gloires littéraires, notamment Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, les Goncourt et Arsène Houssaye, déjà nommé. Mais celui des invités qui produisait le plus de sensation, c'était le corniste Vivier, le plus original et aussi le plus amusant des ironiste Cet artiste, qui, paraît-il, aurait rendu des points à feu Roquelaure, le plus désopilant

des farceurs, arrivait à se faire la tête de Napoléon III, à prendre ses attitudes, ses gestes, son regard et sa voix de manière qu'on eût à s'y méprendre. Par suite, la cour de la mondaine trouvait dans cette métamorphose de quoi se tordre de rire. Cependant une particularité intriguait vivement tous ceux qui passaient par là. Cet hôtel était une sorte de palais, mais il était visiblement inachevé et l'on se demandait pourquoi. Roger de Beauvoir, lui, cent millième, s'étonnait à la vue de ce solécisme et il s'en est demandé l'introuvable raison dans un distique :

Quand donc finira-t-on ce bel hôtel d'albâtre ?
La Païva, pourtant, ne manque pas de plâtre.

Cela se voyait, en effet, sur ses joues, éclatantes de blancheur.

Je l'ai déjà dit, quand il est venu au monde, il y a eu en quelque sorte maldonne. Il aurait dû naître auprès de Vadé ou à côté du joyeux Panard, mais le sort, si souvent ironique, s'est amusé à le jeter sur cette terre au milieu de temps moroses, assombris par de tristes querelles. On a pu voir que cet encadrement ne dérangeait que fort peu l'harmonie de sa belle humeur. Il faut pourtant faire voir que, dans les circonstances austères, il savait être grave et prendre avec dignité le ton que lui imposait l'infortune. L'imprécation lancée à la suite d'un procès en sépara-

tion de corps a démontré qu'il s'entendait à être sérieux, quand l'événement l'était. Voici une autre preuve de sa sensibilité en ce sens. Eugénie, sa fille, âgée de onze ans, meurt dans le couvent où il l'avait placée. Puisque la pierre de son foyer ayant été brisée, il ne pouvait l'élever chez lui. Dès lors, les larmes le gagnent et il fait à cette fleur, si vite moissonnée par la mort, en guise d'épitaphe, les huit beaux vers que voici, gravés sur cette tombe d'enfant :

Dans ce dernier lit tu reposes,
Chère martyre, ange du ciel.
D'autres auront connu les roses;
Tu n'a connu, toi, que le fiel!
Des méchants la mort te délivre.
Dans sa splendeur, Dieu te reçoit;
Tu ne meurs pas, tu vas revivre
Pour tout le bonheur qu'il te doit.

Ce cri de douleur paternelle, tiré du fond du cœur, rachète bien des futilités; c'est, du reste, la seconde fois que, dans ses vers, ce père, blessé au vif, s'écarte de sa vie de plaisir pour évoquer cette tête d'enfant trop vite emportée par la mort. Au moment où sa main traçait cette strophe funèbre, tout se faisait sombre autour de lui. La goutte était venue, en lui faisant couler dans les jambes son virus comparable à du plomb fondu. On lui annonçait que le château de Beauvoir, son dernier domaine, venait de dispa-

raitre dans un incendie. Il avait cessé d'être riche. C'est dire que le désert commençait à se faire autour de lui. De temps en temps, pour ne pas trop rompre ses habitudes, il donnait encore des diners. Assurément il y mettait beaucoup de cordialité, un bel empressement, qui était fort agréable à trois ou quatre spartiates que nous étions; mais les autres, les sybarites, assimilaient ces réunions dans un très modeste logement des Batignolles, à ces festins de Paul Scarron où le rôt était remplacé par l'esprit. N'importe : il s'obstinait à être gai. Je me rappelle notamment un de ces repas dans l'humble salle à manger, d'où le luxe d'autrefois avait disparu. Là se trouvaient Mme la comtesse Dash, Mlle de Cisterne, sa nièce; le baron Brisse, qui n'était que baron de la fourchette; Frédéric Thomas, président de la Société des Gens de lettres, futur député du Tarn, Henry de la Madelène et le thaumaturge Henri Deloage, inventeur de l'hydroscopie (l'art d'évoquer la figure du mort en regardant fixement le contenu d'un verre d'eau). Roger y fut bon compagnon comme à l'ordinaire, causant avec entrain, chantant un couplet, improvisant une épigramme, mais, en dépit des efforts qu'il faisait pour dissimuler les atteintes du mal, on voyait que la souffrance était plus forte que lui et, par moments, un soudain soubresaut sur sa chaise annonçait l'inattendu et la virulence de ses attaques.

Il devait traîner environ un an et demi dans ce cruel état de choses, si nouveau pour un voluptueux. Quand on allait le voir, on se trouvait en face d'un patient enveloppé de peaux de chat, assis immobile sur un fauteuil ou couché sur une espèce de lit de camp, car il ne pouvait supporter le contact des couvertures. « Vie de plaisir, me disait-il, quelle créancière impitoyable tu es et comme tu fais payer cher les dettes du passé ! » Mais ces tortures même ne le corrigeaient qu'à demi. Un jour que le mal avait redoublé d'acrimonie, le docteur Bouillaud, doyen de la Faculté de médecine, vint le voir et l'examiner avec zèle. « Monsieur, dit-il au malade, il n'est que temps d'enrayer : il ne faut plus boire de champagne. — Comment ! docteur, plus jamais ? — Non, plus jamais, plus un seul verre — Docteur, c'est impossible. J'aime mieux mourir. — Eh bien, monsieur, que voulez-vous que je vous dise ? Mourez, puisque vous ne savez pas obéir. » Et le savant médecin s'inclina dans un salut plein de politesse, puis tourna les talons.

J'avais pour intime le docteur Saurel, le second et l'auxiliaire de Nélaton. Grâce à cet ami, on obtint que le grand chirurgien viendrait faire une visite au petit logis. La scène du docteur Bouillaud s'y renouvela. Roger ne consentait pas à dételer, comme on disait autrefois. Nos recommandations à tous étaient du temps perdu. Une

fois, je me rencontrai au chevet du moribond avec Barbey d'Aurevilly, avec lequel j'avais eu jadis des relations d'amité. En sortant, l'auteur de l'*Ensorcelée* me dit : « N'avez-vous pas vu comme le venin du champagne, ce vin hypocrite, a laissé de traces sur ce visage? » Et comme le même aimait à maximer sa pensée, il ajouta : « Notre pauvre ami aura traversé la vie, qui est une chose grave, comme un acteur comique traverse un mélo-drame de l'Ambigu. » A très peu de temps de là, le joyeux viveur rendit le dernier souffle, et ce grand Paris, dont la mémoire est si courte, cette capitale des fêtes qu'il avait tant égayée naguère, ne s'inquiéta même pas de savoir quel était celui dont les journaux venaient de lui annoncer la mort.

LA HALLE AUX PAROLES

— Cocher, au Palais-Bourbon !

Je m'étais bien promis de n'y plus remettre les pieds. Non, je ne voulais plus revoir cette Halles aux paroles, où, depuis soixante ans et plus, une réthorique folle coule à pleins bords. J'y ai écouté jadis par métier tant de harangues baroques ; j'ai eu à y noircir tant de papier blanc ; j'y ai si souvent rencontré l'intrigue, la vantardise, le mensonge, la simonie et même le crime, que j'avais fini par m'en écarter avec une sorte d'effroi. Je me disais : « Restons plutôt chez moi comme un chartreux. Si j'ai besoin de savoir comment s'agitent ceux d'aujourd'hui et de quelle façon se rajeunit la vieille langue nationale dans l'argot, allons plutôt faire un tour à la Halle aux poissons ou à la Halle aux herbes. »

Mon Dieu, que vous dire ? Je n'ai su faire qu'un serment d'ivrogne. Ainsi donc, en dépit de mes belles résolutions, j'y suis retourné, l'autre jour. Pourquoi ? Parce que le vent de l'actualité soufflait de ce côté-là. Parce qu'on disait autour

de nous, bien à tort, que ce spectacle était redevenu intéressant. Parce qu'ils paraissaient prendre l'engagement de ne plus s'occuper de l'insipide Panama ni du million conjectural des chartreux. Parce que deux ou trois, peut-être quatre, promettaient d'avoir quelque talent. Parce qu'enfin un galant homme peut bien, à la longue, aller à l'une de leurs représentations comme il irait à l'Opéra, quand l'affiche annonce un bon ténor.

Voilà mon excuse ; voilà pourquoi et comment j'y suis revenu, l'autre après-midi, à propos de la dernière interpellation, celle dans laquelle on devait raconter comment, au Congo, les nègres mangent encore les blancs.

Ce vieux palais du bord de l'eau n'a pas changé de place. Comment se fait-il donc qu'il me semble ne plus être le même ? On n'a pourtant rien dérangé à sa symétrie. C'est le même perron. Ce sont les mêmes colonnes grecques que Paris aime tant : la colonnade du Louvre, la colonnade du Panthéon, la colonnade de la Bourse, la colonnade de la Madeleine, la rotonde du parc de Monceaux. Que de colonnes ! Mais ce sont celles du Palais-Bourbon qu'on lave le plus souvent, car il faut bien que l'édifice ait l'air d'être propre, du moins à l'extérieur.

Les grilles reluisent. On devine qu'elles ont été récemment passées à la dorure. Mais, encore une fois, qu'y a-t-il donc de changé ? J'examine plus froidement les êtres. — Un vieil huissier,

jaquette bleu-rouge, qui me reconnait peut-être pour m'avoir vu autrefois, fait de lui-même une réplique à mes airs d'ahurissement. Tout en parlant, comme s'il s'adressait à la cantonnade, il dit à demi-voix : « Ah ! monsieur s'étonne ! C'est qu'il y a maintenant, par ici, un va-et-vient bizarre. Le premier venu entre ici comme un âne dans un moulin. »

A ce mot, empreint de malignité, la sentinelle, dont la consigne est d'être grave, ne peut se défendre de sourire. Bien sûr, cet huissier railleur doit être un ami de l'ancien régime, quelque chose comme un réac. Après ça, j'ai cru comprendre. Tout à l'heure, une demi-minute avant ma venue, il a eu à livrer passage à un homme en blouse. Respect à la blouse, quand elle est véritablement l'uniforme du travail, mais celle-là était portée par un farceur qui en faisait une réclame électorale. Rendons justice à notre Paris : il ne l'a jamais gobée, celle-là. A ses yeux, cette blouse, arborée avec tant d'affectation dans une Chambre où il n'y a que des habits, ce n'est pas une blouse, mais une tartufferie démocratique et sociale, trop cousue de fil rouge, et c'est probablement ce qui a excité la moquerie du vieil huissier.

Passons vite. — Justement l'heure est solennelle. — Une voix de crécelle vient de se faire entendre : « Le président ! » En effet, M. Henri Brisson va opérer son entrée triomphale. Il sort

en grand apparat du beau logis qu'a élevé, voilà quarante ans, le duc de Morny. On lui a fait un cortège d'ordonnance, deux questeurs, des heyduques à chainette d'acier, un peloton de soldats, l'arme au bras. Le tambour bat aux champs. Sur son passage, toutes les têtes se découvrent. Dans la Salle de la Paix, où je me trouve, une main me frappe légerement sur l'épaule ; c'est celle d'un homme de la droite, d'un marquis un peu romancier, que j'ai rencontré dans les congrès littéraires, un *je-m'en-moquiste*, comme il y en a un si grand nombre désormais : « Est-ce que l'on ne le prendrait pas, me dit-il, pour un agent des Pompes funèbres ? » Il parait que ça ne leur plait pas à droite d'être présidés par un homme austère et qu'on ne rencontre jamais au Moulin-Rouge.

Sur ce, je m'esquive et j'entre. Me voilà dans l'enceinte au moment même où « l'austère » arrive à son fauteuil. Un grand coup de sonnette. « Messieurs, la séance est ouverte ». De la loge où l'on m'a placé, je vois une petite dame d'un blond inquiétant, tirant sur le roux, dérouler vivement une lorgnette d'ivoire et dire à son cavalier servant : « Ce grand monsieur-là, c'est M. Millevoye ? — Oui, madame. — Le descendant direct de la *Chute des feuilles ?* — Oui, madame. — Celui que Rochefort a surnommé l'Eucalyptus ? — Oui, madame. » Et, après avoir regardé trois secondes, la petite

dame de répondre : « Ah ! c'est drôle le rejeton d'un grand homme ! »

Pendant qu'un des secrétaires donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, à voix très basse, juste comme un prêtre à l'autel marmotte l'évangile du jour, je cherche à m'orienter dans cette enceinte qui, je le répète, a été autrefois un laboratoire pour moi. Un moment, transporté par la magie des souvenirs, me rappelant tour à tour les derniers jours de la monarchie constitutionnelle et les nombreux orages de la seconde République, je cherchais du regard ceux que j'ai vus si souvent gravir les trois marches de cette tribune au milieu de laquelle apparaissent maintenant tant de renommées éphémères et anonymes. Ç'a été un merveilleux assemblage d'hommes de toutes les origines et de toutes les cocardes. Imaginez un bouquet formé de tribuns, de poètes, de généraux, de diplomates, de savants, d'orateurs, dont pas un ne manquait d'auréole. Je me disais : « Où donc sont-ils ? » Et j'avais oublié que le temps, qui emporte tout dans sa marche, n'a pas cessé de courir et que tous, sans en excepter un seul, sont maintenant couchés sous terre. Mes yeux d'il y a cinquante ans s'obstinaient néanmoins à les faire renaître tels qu'ils m'ont apparu dans toute la fierté de leur prestance et dans toute la majesté du talent. Je n'avais plus alors devant moi M. Henri Brisson, mais M. Sauzet, un Lyonnais en habit bleu avec des

boutons guillochés, et bientôt après, à l'aide d'un changement à vue, un petit Pyrénéen à tête d'Arabe, prodigieusement spirituel, lequel n'était autre qu'Armand Marrast, mon ami et mon maître.

Ces deux présidents, si vite oubliés, commandaient à une brillante conjonction de groupes, à une Voie Lactée de glorieux diseurs. Je les retrouvais donc là sous mon lorgnon, montant aux rostres ou en descendant. Croyez que c'était comme un musée de figures bien dissemblables, et pourtant pareilles. Au premier rang, le duc Victor de Broglie, ce type de libéral infrangible, si net, parfois même si tranchant. — Tout à côté, le comte Molé, élégant, mais trop hautain ; — près de là, Guizot, froid, compassé, mais magnifique dans l'expression du dédain. — Et, à la suite, Berryer, peut-être peu correct dans les formes du langage, mais toujours sonore, lyrique, superbe ; — Thiers, si abondant, si entrainant et pouvant parler trois heures de suite en suspendant mille auditeurs à ses lèvres ; — Dufaure, le plus précis, le plus clair de tous ; — le général Cavaignac, un Phocion de notre âge, autant tribun que soldat ; — Odilon Barrot, trop pompeux, presque olympien, mais vigilant défenseur des vieilles franchises ; — Mauguin, dont la voix rappelait la petite flûte à l'aide de laquelle les Gracques réglaient le ton de leurs harangues ; — Dupin aîné, un peu Paillasse, mais plein de verve, tour à tour dans l'emportement ou dans

l'ironie ; — le comte de Montalembert, si provoquant quand il lançait l'invective sacrée ; — Ledru-Rollin, celui de tous qui savait le mieux enserrer une critique ou un mot d'ordre dans une improvisation de dix minutes ; — Crémieux, qui se donnait le rôle d'un tirailleur d'avant-garde et qui avait l'art de blesser l'adversaire à la tête ; — Michel (de Bourges), classique comme le livre des *Conciones*, mais de substance philosophique comme lui et, de plus, comme dans le Procès d'avril, terrible lorsqu'il menaçait les juges ; — Lamartine, un Orphée de la rhétorique, ne sachant que charmer ; — Victor Hugo, qui paraissait soutenir un duel en ayant la foudre céleste à la main ; — Jules Favre, le plus riche en combinaisons oratoires, impitoyable quand il faisait de l'analyse. J'en oublie, involontairement, vous le pensez bien, et notamment Charles de Rémusat et Duvergier de Hauranne, si attiques l'un et l'autre, deux enfants de chœur de la Doctrine, qui n'ont pas voulu mourir sans devenir deux piliers de la jeune République.

Je ne dois pas oublier les généraux en tout si remarquables que, pendant les dix-huit ans de son règne, Louis-Philippe avait formés en Afrique. Comme nous avons été agréablement étonnés de les voir se faire à la vie parlementaire, au cours de laquelle ils ont été souvent plus applaudis que les avocats ! Est-ce en se battant qu'ils s'étaient stylés à l'art de bien dire ? Lamoricière montait à

la tribune comme il montait à l'assaut et lançait un argument à la hussarde, comme un coup de sabre ! Cavaignac a montré cinq fois qu'il était un grand orateur. Le colonel Charras, très bref, faisait voir en lui l'homme d'action, un autre Saint-Just : c'est lui qui a fait tomber les funestes barricades de Juin. Le maréchal Bugeaud avait d'abord des airs de vainqueur qui n'admet pas la réplique, mais il suffisait qu'un interrupteur prononçât le nom de Blaye ou celui de geôlier de la duchesse de Berri pour le réduire au silence. Changarnier, *vulgo* le général Bergamotte, si dédaigneux, s'en faisant accroire. « J'ai dédaigné les oripeaux d'une vaine grandeur » (le titre de Connétable, après l'élection du 10 Décembre). Ou encore : « Mandataires du peuple, délibérez en paix : je veille ». Il veillait, et il s'est laissé prendre et ficeler « comme un lièvre au collet ». Et, à vingt ans de là, à Versailles, il a recommencé ce jeu des menaces. « Enterrons la Gueuse. » Pauvre général Fracasse, c'est la Gueuse qui vous a enterré !

En 1848, pour la première fois depuis la chute des Bourbons de la branche aînée, on a vu des prêtres et des évêques dans cette enceinte pourtant bondée de voltairiens. Des prélats, j'en ai compté jusqu'à cinq. N'oublions pas que la Révolution du 24 Février s'était faite, du moins dans le prolétariat, au nom de la philosophie évangélique et que Paris plantait des arbres de liberté à tous ses carrefours. Lamennais, notre Savona-

role, était élu représentant du peuple par la capitale et, Lacordaire, son éloquent disciple, assistait aux séances en habit de dominicain. Ce ne fut qu'après la folle équipée du 15 mai, qu'il prit le parti de se retirer, le cœur navré de tristesse. Certes, la cause républicaine que ce moine avait chaleureusement adoptée, y a perdu de beaux discours. Mais permettez, puisque j'en suis au haut clergé, que je salue, en passant, la curieuse et intéressante figure d'un prélat comme il n'y en a pas eu deux dans le monde.

L'abbé Fayet, évêque d'Orléans, un petit vieillard gasconnant, court, râblé, replet, laissant lire sur son visage réjoui tous les appétits d'un épicurien. Ce n'est pas lui, certes, qui eût vécu dans le désert en ne mangeant que des sauterelles et le fruit de l'arbousier. Il aimait nettement les bons morceaux. S'il faut en croire la légende, il avait commencé par être soldat et était devenu capitaine de dragons, mais un jour, dégoûté du métier des armes, il était entré dans les ordres. Il avait été fait alors curé de Saint-Roch, paroisse royale, où il était bien vu de la reine Marie-Amélie, une sainte femme, qui n'avait d'autre défaut que le tabac à priser. En ce temps-là, le prêtre du Midi était fort recherché. On aimait à le voir à table, où il faisait de jolis contes après boire. Un jour, dans le monde des grands, chez de riches banquiers, il soutenait une thèse ardue contre un illustre professeur de l'Université. A

l'heure du rôti, on servit du léoville, un vin exquis de la Gironde. Tout à coup l'abbé, tendant son verre à l'échanson, lui dit tout haut: « Versez, mon ami, versez ! cela mouille agréablement la philosophie » Ce fut par l'intervention de la reine qu'il fut nommé évêque d'Orléans.

Je sais une autre anecdote, et celle-là, je la tiens d'un de mes bons amis, d'Alexandre Martin, qui a été tour à tour maire et député du chef-lieu du Loiret. On sait que, tous les ans, Orléans célèbre une fête en l'honneur de Jeanne d'Arc. Une certaine année, il était écrit dans le programme, que trente jeunes filles, vêtues de blanc, serviraient de cortège à l'image de la Pucelle. Alexandre Martin faisait partie de la commission chargée du recrutement. La veille de la cérémonie, quand ses collègues et lui se présentèrent au palais épiscopal pour rendre compte du résultat de leur mission, il eut à prendre la parole. « Monseigneur, dit-il, votre Grandeur sait qu'il nous fallait trente vierges. Nous avons le regret d'avoir à vous apprendre que nous n'avons pu en trouver que vingt. — Que voulez-vous, mes enfants, répondit l'évêque, la plus jolie ville de France ne peut donner que ce qu'elle a. »

Ce joyeux prélat a été emporté par le choléra de 1849, en même temps que le maréchal Bugeaud, et on lui a donné l'abbé Dupanloup pour successeur.

Ces grandes figures d'hier, ces illustres d'un jour, ces silhouettes fugitives, déja aux trois quarts déformées par la rouille de l'oubli, je m'efforçais de les regarder encore. Je les contemplais avec une sollicitude presque religieuse, mais, par malheur, je ne devais pas mettre grand temps à voir que ce coup de théâtre n'était qu'un mirage. J'étais la dupe d'une hallucination. Un jeu d'esprit venait de me tromper. En un rien de temps, revenant à ce que me montrait la réalité, je retrouvai cette salle, autrefois si harmonieuse, illustrée pourtant par le génie d'Eugène Delacroix, telle qu'elle est maintenant, présidée par l' « austère » que je vous ai dit et entièrement encombrée de têtes vulgaires.

Alors je m'efforçai de les regarder, en témoignant le désir de retrouver en eux quelques exemplaires de ceux dont j'ai fait tout à l'heure une rapide nomenclature. Juste ciel ! quelle différence entre les cadets et leurs aînés ! Même au point de vue de la plastique, on n'aurait pu signaler aucun point de ressemblance. Des fronts obtus, des visages estampillés par l'hébétement. Il n'y avait pas jusqu'à la manière de porter la toilette qui n'accusât une déchéance notoire. Pourrait-on signaler parmi eux un homme d'une véritable élégance? L'un des plus bruyants demanda à se faire entendre. Il avait une question à adresser aux ministres. On me dit que c'était un monsieur du côté droit, un duc. Il avait une voix de char-

retier. Il eut dix imitateurs. Quelque chose qui rappelait le boucan des écoliers. Le mot de Gambetta me revint aussitôt en mémoire : « C'est une assemblée de sous-vétérinaires ».

Pourtant il était de toute justice d'attendre. Après tout, ils sont les élus de la France. Un grand peuple tel que le nôtre ne saurait se méprendre sur ses intérêts au point de ne choisir pour représentants que d'insignifiants vociférateurs, tenant encore plus du perroquet que de l'homme. Et, d'ailleurs, en s'en allant sur son début, notre vingtième siècle secoue à travers le monde de grandes idées et de redoutables problèmes. Par exemple, les sociétés européennes, la nôtre en tête, vont avoir pour tâche impérieuse de supprimer la mort par la faim. C'est déjà écrit dans toutes les consciences humaines, cela. Telle est l'énigme que le Sphynx du socialisme a posée et dont il faut à toute force qu'un Œdipe du jour trouve le mot, sans quoi nous serons dévorés. Il faut que, dans un demain qui accourt à nous à grands pas, il n'y ait plus de nos semblables en proie à l'ignorance ni à la misère. L'enfant qui souffre du froid et de la faim, le vieillard qui erre sans abri, la femme qui est poussée à se vendre pour vivre, ce sont des crimes politiques. Rendez-les impossibles. Fondez un autre état de choses. L'ancien n'est plus tolérable, je vous le dis !

Mais pensent-ils à ce rébus de l'avenir, nos

députés ? A d'autres ! Vous avez vu chez les marchands de jouets ce bébé en carton, qui, un ressort poussé, prononce deux mots : « Papa ! Maman ! » C'est le même jeu chez nos élus, avec cette différence qu'ils ne savent dire qu'un mot. Et c'est toujours le même : « Panama ! Panama ! » ou bien : « Le million des Chartreux ! Le million des Chartreux ! » Un million dont tous les changeurs juifs ne donneraient pas le quart d'un centime, puisqu'il n'a jamais existé qu'en paroles. — Mais pensent-ils à pacifier les esprits ? Ne riez donc pas ! Pensent-ils à abaisser l'impôt, à refaire nos finances, à nous empêcher d'aller follement dépenser notre sang, notre or et nos énergies dans la brousse du Sénégal ? — Homme naïf ! — Font-ils le rêve sublime de reprendre nos provinces de l'Est et la moitié du Rhin ? — Taisez-vous ! — Ils ne pensent qu'à leur réélection, et à rien autre. O nos maîtres d'hier, patriotes qui vouliez nous garantir du Deux-Décembre, d'une troisième invasion, de la guerre étrangère, de la guerre sociale et des grèves sans fin, soulevez le couvercle de vos tombeaux, revenez et conseillez-les !

Un type qui se produit inévitablement chez les Parlementaires, c'est le vertueux député qui crie à la corruption. Le rôle est très louable et je ne commettrai pas le révoltant solécisme de m'élever contre. Mais pourquoi y a-t-il des gens pour acheter des consciences et d'autres gens

pour en vendre? Prenons les choses à dater de 1787 : est-ce que d'indiscrets papiers n'ont pas accusé Mirabeau de s'être vendu, et les lettres de M. de Lamarck, publiées à cinquante-cinq ans de là, n'ont-elles pas démontré que le fait était exact? Mais depuis lors, sous tous les régimes, que de transactions de toutes couleurs! Survient Talleyrand, un analyste aussi fécond en maximes terribles que La Rochefoucault, ce Talleyrand, si souvent acheté, qui dit froidement : « Tout homme est à vendre ; il ne s'agit que de trouver la monnaie qui lui convient ». Ainsi apparait un César qui dépouille les nations européennes de leurs trésors pour en faire des majorats à ses maréchaux. Est-ce que ce n'est pas de la corruption ça? L'histoire raconte que c'est de la vertu, et tout le monde s'incline.

— Comment! encore le Panama! Encore le million des Chartreux! Ah! dame, c'est vrai cette spoliation, et le fond de l'histoire vous est connu. Des spéculateurs ont soutiré un milliard et demi à la foule. Ce stock d'argent a fondu comme du beurre dans la poêle à frire. La justice demande compte du fait. Et voilà toute l'affaire. « Oui, s'écrie le vertueux Z..., mais il y a eu des gabegies? » Sans aucun doute. En quel temps et en quel pays n'y en a-t-il pas toutes les fois qu'on remue une masse de quinze cent millions? Des gabegies! il y en a eu dans l'assemblée des Dieux, à ce que raconte Homère ; il y en

a eu parmi les premiers anges, à ce que chante Milton ; il y en a eu sous tous les rois. Comment n'y en aurait-il pas, aujourd'hui que tout le monde veut être riche ?

Oui, mais revenons à mes glorieuses évocations. Tous ces fantômes du passé ont disparu, un à un, fustigés par un coup d'aile de celui que Diderot appelle le vieux Saturne. Hélas ! j'y pense ! En regard de cette tribune aux harangues, si retentissante voilà un demi-siècle, il y en avait une autre, pas moins curieuse, où l'on se taisait pour prendre des notes ou pour recueillir les échos de ce qui se disait dans l'enceinte. C'était la tribune des Journalistes ; c'était celle dans laquelle j'ai passé plusieurs années de ma vie ; c'était celle dont j'ai quelque peu narré l'histoire, en 1868, chez Dentu. Tout à l'heure j'ai fait défiler sous vos yeux quelques-unes des brillantes silhouettes qui se sont montrées à la première. En guise de pendant, je vais vous rappeler avec la même rapidité celles que j'ai eu à coudoyer à la seconde.

Il ne faut pas confondre le compartiment de la salle des séances dont je parle avec l'immense travée à deux rangs dans laquelle prenaient place les sténographes. La tribune des Journalistes était uniquement occupée par des écrivains de *motu proprio ;* quelques-uns même l'appelaient la tribune des Rédacteurs en chef. On va voir qu'il y résidait bon nombre d'écrivains d'élite. Il

est superflu d'ajouter que tout ce personnel n'était composé que de gens bien élevés. En effet, bien qu'on vécût dans des jours singulièrement troublés, et que les représentants des partis contraires y fussent pêle-mêle, il ne s'y est jamais produit une dispute de mauvais ton.

Commençons par les Nestors. Parmi eux se voyait M. Charles Reybaud, vieux routier du libéralisme, mari de la femme à laquelle il a donné son nom et qui a composé de beaux romans. Il avait pour voisin M. Lubis, écrivain royaliste, auteur d'une *Histoire de la Restauration* et, pour le moment, rédacteur de l'*Union* (*La Quotidienne* transformée). Ils s'entretenaient avec M. Boilay, un ancien secrétaire de M. Thiers, dont le second empire s'est empressé de faire un membre du Conseil d'État. Dans le même groupe se voyaient MM. Louis Veuillot et Granier de Cassagnac, récemment revenu du Gers et qui travaillait à un nouveau journal intitulé : *Le Dix Décembre*.

Chose curieuse, les anciens saint-simoniens abondaient autour de nous. On y distinguait d'abord M. Louis Jourdan, du *Siècle ;* M. Joncières, autre vétéran de cette école, qui, jadis, avait été du petit Cénacle, chez les Romantiques ; on y voyait encore M. Adolphe Guéroult, qui, plus tard, devait être rédacteur en chef de l'*Opinion nationale* et député de Paris. S'y voyaient aussi deux des plus jeunes de la religion, les deux

enfants de chœur qui, dans les cérémonies de Ménilmontant, avaient charge de tenir les deux bouts de l'écharpe du père Enfantin. J'ai nommé M. de Saint-Chéron, le gendre de Bazar, qui venait de se convertir au catholicisme, et M. Broët, qui, dans un avenir prochain, serait député de l'Ardèche, sous Napoléon III Enfin, en guise de bouquet, citons Eugène Bareste, l'auteur d'un fameux almanach sur Nostradamus et que, pour cette raison, la presse satirique appelait *Barestadamus*.

Je voyais se tenir à peu près seul, discret, silencieux, mais sans morgue, un homme d'une rare distinction. Ce n'était autre qu'un rédacteur du *Journal des Débats*, où il mariait tant de raison à tant d'esprit. Etant alors fort opposé à la Révolution de 1848 et à ses conséquences, prévoyait-il qu'il serait un jour sénateur de la République?

Vous avez reconnu M. John Lemoinne, un disparu, par malheur.

Deux lieutenants de Lamartine, le comte Arthur de la Guéronnière et Eugène Pelletan, étaient des inséparables ; c'étaient aussi deux pauvres diables sans chevance, mais que le destin marquait déjà pour être des grandeurs de l'avenir. On sait que, dès le lendemain du 2 Décembre, ils se sont désunis pour ne plus se rencontrer ensemble.

Un groupe fort important était celui qui se

rattachait tout à la fois à Emile de Girardin pour *la Presse* et à Victor Hugo pour *l'Événement*. Les deux matadors que je viens de nommer en faisaient partie. Cela formait un concert avec M. A. de Toulgoët (un futur préfet de Constantine, sous l'empire), MM. Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Charles et François-Victor Hugo, les deux fils du grand poète, et A. Erdan. Ce dernier, ex-séminariste, avait, le 24 février, jeté la soutane aux orties et se ralliait au nouvel état de choses à l'aide d'un assez joli pamphlet : *Lettre d'un républicain rose*. Depuis lors, il a fait paraître deux volumes sur les Écoles socialistes, mais en voulant nous faire revenir à l'orthographe de M. Marle. (Ecrire comme on parle.) Au fond, le pauvre garçon avait le corps et l'esprit malades. Dans les derniers temps de sa vie, résidant en Italie, il y était le correspondant du *Temps*. J'ai pu le revoir à sa dernière réapparition à Paris et il m'a, ce jour-là, mis au courant de ses peines. « Figurez-vous, m'a-t-il dit, que je me suis fixé en rase campagne, tout près de la maison d'Horace. Eh bien, le favori de Mécène nous a blagués. Ce pays qu'il nous donne pour incomparable est très insalubre. J'y laisserai mes os, pour sûr. » Il y a fini, en effet, peu de temps après cette rencontre. En mourant, il a secoué avec dédain les guenilles de la Libre Pensée, pour revenir au service de la religion chrétienne. Il a exhalé le dernier souffle entre les bras

des RR. PP. Jésuites, dont il a fait ses héritiers.

Parmi les républicains plus accentués figuraient Charles de Ribeyrolles, un futur proscrit, qui devait mourir au Brésil ; Courcelle-Seneuil, un savant homme, hier encore conseiller d'État et membre de l'Académie des Sciences morales et politiques ; Gustave Héquet et André Cochut pour le *National*. Ce dernier a été gouverneur du Mont-de-Piété après le 4 Septembre. J'ai à nommer aussi pour *le Charivari* Taxile Delond, Clément Caraguel et Auguste Lireux, l'ancien directeur de l'Odéon. C'était dans cette zone que je me tenais.

Pour ne pas m'égarer trop longtemps en ces parages plantés de cyprès, je suis forcé de passer sous silence une dizaine, au moins, de ces artisans de la presse, aujourd'hui entièrement oubliés. Toutefois, je ne puis finir ces esquisses sans rappeler un nom que le Paris des fêtes a vu, non sans un vif regret, s'éteindre sans bruit, au courant de l'hiver dernier. Il s'agit d'un chroniqueur qui était éblouissant de jeunesse en 1850. Il était la gaieté de cette réunion et d'un esprit toujours alerte, avec des tours de langage renouvelés du Romantisme truculent de 1832. A l'époque dont je parle, Adolphe Gaiffe, enrôlé à *l'Événement*, sous les couleurs de l'Hugolâtrie, blaguait la République à outrance, parce que c'était de mode dans son milieu. Après le 2 Décembre, c'était autre chose ; il parlait en prose comme *les Châ-*

timents s'exprimaient en vers. La caractéristique de cette joyeuse figure aura consisté à être un miroir d'amour autant pour les danseuses d'opéra que pour les grandes dames, des duchesses même. Il y avait en lui de l'Antinoüs, mais uniquement pour le beau sexe Pleurez, beaux yeux !

Assez sur ces souvenirs qui ne disent plus rien aux générations d'aujourd'hui. Dans le temps dont je viens de parler, il y avait encore, vous le voyez, de grandes figures par douzaines. Vous en chercheriez en vain l'équivalent ou même l'ombre. Il y avait aussi, il y avait surtout de grandes idées et de beaux principes. L'amour de de la patrie et le respect de la liberté, c'est-à-dire l'histoire de 89. Aujourd'hui ces thèmes augustes se sont effrités, sous le coup des utopies venues de l'Allemagne. Hélas ! c'est le vieux jeu, et celui-là est un arriéré qui ose encore parler de 1789, de 1830, et de 1848. Dès à présent, la consigne est de nous mettre à rebâtir la Tour de Babel.

— Cocher, ramenez-moi au logis.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Cent ans de romans (de 1800 à 1900) 1
Prosper Mérimée et le Bacchus antique 63
Le Château de George Sand 99
Jules Janin intime 129
Louis Desnoyers 163
David d'Angers et son temps 219
Roger de Beauvoir 246
La Halle aux paroles 327

Tours, imprimerie Paul Bousrez.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume.

Vol.

Adolphe ADERER
L'inévitable amour..... 1

G. D'ANNUNZIO
Les Victoires mutilées..... 1

Claude ANET
Les Bergeries..... 1

Auteur de « AMITIÉ AMOUREUSE »
O Joie d'aimer..... 1

Philibert AUDEBRAND
Lauriers et Cyprès..... 1

René BAZIN
Conte de Bonne Perrette..... 1

René BOYLESVE
L'Enfant à la Balustrade..... 1

GUY CHANTEPLEURE
L'aventure d'Huguette..... 1

Louise CHASTEAU
Ames d'autrefois..... 1

Pierre de COULEVAIN
Sur la Branche:..... 1

Edouard DELPIT
Joseline 1

Jean DORNIS
Théâtre italien contemporain. 1

Anatole FRANCE
Crainquebille 1

Myriam HARRY
La Conquête de Jérusalem.. 1

Comte D'HAUSSONVILLE
Varia..... 1

GÉRARD D'HOUVILLE
L'inconstante 1

Vol.

Louis LÉTANG
Le Testament du Corsaire .. 1

André LICHTENBERGER
Monsieur de Migurac..... 1

Pierre LOTI
Vers Ispahan..... 1

Jean MADELINE
Le Détroit..... 1

Comtesse Mathieu de NOAILLES
Le Visage émerveillé..... 1

Pierre de NOLHAC
Louis XV et Mme de Pompadour..... 1

Richard O'MONROY
O Nature!..... 1

Charles PETTIT
Les Amours de Li Ta Tchou.. 1

Jean REIBRACH
Les Sirènes..... 1

George SAND
Souvenirs et Idées..... 1

George SAND et Gustave FLAUBERT
Correspondance..... 1

Victorien SARDOU
La Sorcière 1

Mathilde SERAC
Histoire de deux âmes..... 1

Ivan STRAUMK
L'Ombre de la Maison..... 1

Marcelle TINAYRE
La Vie amoureuse de François Barbazanges..... 1

Léon de TINSEAU
Le Secrétaire de Madame la Duchesse 1

TOURS, IMPRIMERIE PAUL BOUSREZ